

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [274]
– L'amant de
glace**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

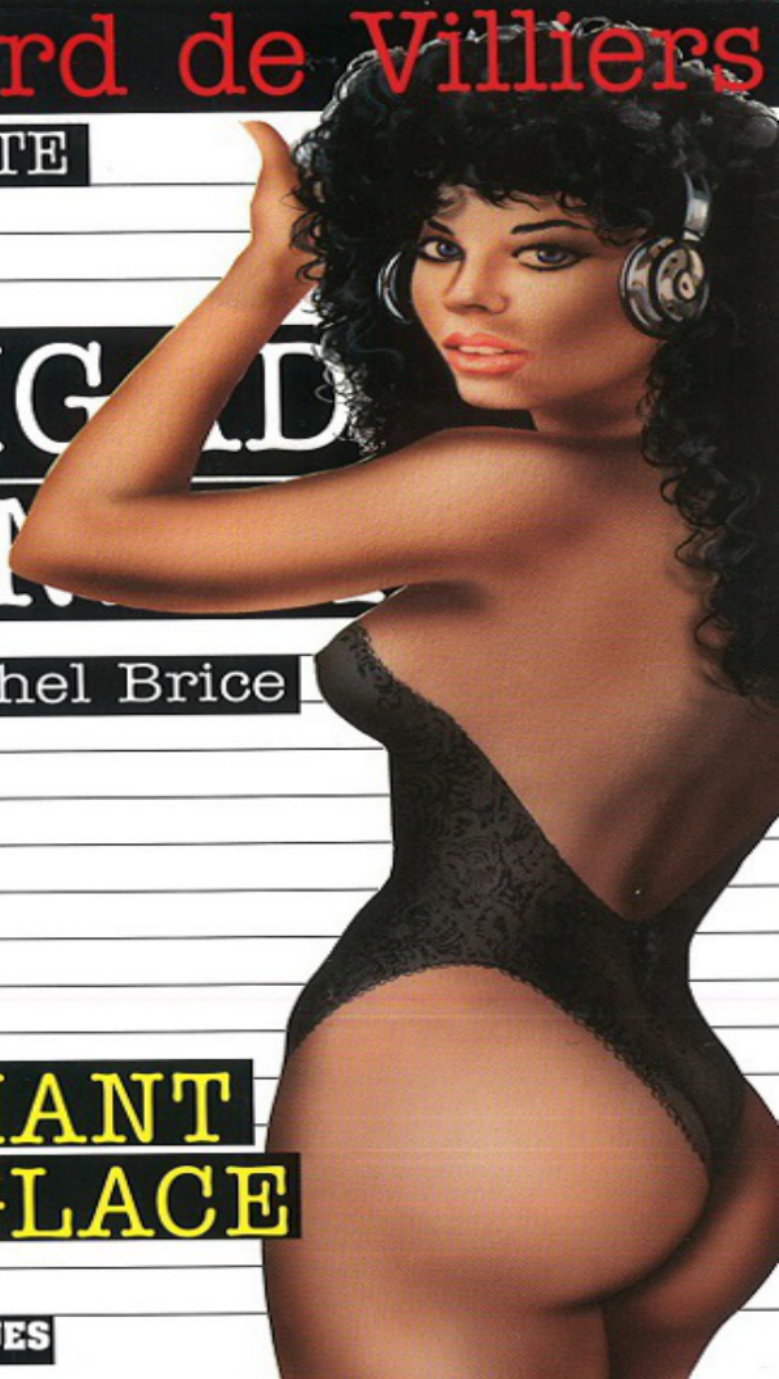
PRÉSENTE

BRIGAD
MON

Par Michel Brice

L'AMANT
DE GLACE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°274)

L'AMANT DE GLACE

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Le surnom lui était resté : Kryo, " le type qui fait froid dans le dos ".

Loin des dunes du désert et des plaisanteries de chambrée, mais toujours porteur d'une aura glaciale. La canicule était de retour, la chaleur accablante. Trempée de sueur, Fanny s'avança dans l'obscurité. Elle gambergeait, elle étouffait. La voix s'éleva :

— Tu as soif ? on crève de chaud... Viens par ici.

— À quoi vous jouez, monsieur ? j'y vois rien... Avant de comprendre,

Fanny fut giflée par un courant d'air glacial.

Elle poussa un cri de terreur. D'une bourrade, Kryo la propulsa à l'intérieur de la chambre froide.

— Elle est pas chouette, ma piaule climatisée ?

CHAPITRE PREMIER



En face de lui, l'horloge au fronton de la gare de Lyon marquait 20h 30, mais c'était la température qui obnubilait les esprits et monopolisait les conversations, à la terrasse où il avait eu la chance de trouver, un quart d'heure plus tôt, un guéridon libre, en avançant d'autorité, d'une rapide manœuvre de contournement, un couple de touristes encombrés de bagages. Trente-deux, trente-trois degrés encore ? Les commentaires s'exténuaient vite, dans les bouches asséchées avides de se désaltérer. Un ou deux degrés n'y changeaient rien : il faisait une chaleur de four, à faire bouillir le goudron, sans un souffle d'air pour rafraîchir la soirée, et on annonçait une fin de semaine torride. À peine entamé, le mois de juillet ressuscitait le spectre de la canicule d'août 2003, une manière d'anniversaire célébré avec un mois d'avance par une météo déboussolée.

L'homme n'avait pas d'opinion sur la question du réchauffement climatique, aucun argument à faire valoir au sujet des bouleversements qui

menaçaient la planète, et même pas d'avis sur les saisons qui n'en étaient plus. Rien à partager avec l'humanité suante et assoiffée affalée alentour sur les sièges en plastique de la brasserie.

Il ne transpirait pas, d'ailleurs, et buvait à petites gorgées patientes son demi de bière. Son costume clair porté sur un T-shirt ras du cou blanc n'était pas froissé, n'arborait sous les aisselles aucune disgracieuse auréole de sueur. Et le journal hippique soigneusement plié devant lui ne lui servait pas d'éventail. Propre et net, les cheveux coupés en une brosse si courte que leur teinte ne se distinguait pas de celle, très mate, de son crâne, il faisait tache parmi la clientèle, et pas seulement parce qu'il était seul, sans bagage ni train à prendre. Apparemment insensible à la fournaise, indifférent au grouillement de la foule du vendredi soir sur les trottoirs, au tumulte énervé de la circulation embouteillant le boulevard, il se tenait immobile, son corps massif carré sur le siège, le dos droit. Économe de ses gestes, et même de son souffle, semblait-il. Nullement distrait, toutefois. Pas le moins du monde absorbé dans de vaines méditations. Il n'avait pas le physique d'un rêveur. L'hypothèse l'aurait fait sourire, mais il n'était pas encore temps de sourire.

Il but une gorgée de bière tiède, observant une grande fille blonde en jean troué et T-shirt humide qui stationnait en lisière de la terrasse, cherchant désespérément des yeux une chaise libre où caser son corps longiligne d'adolescente montée en graine, et soulager son dos du gros sac qui la lestait. Elle redressa les épaules pour ne pas ployer sous la charge. Entre les bretelles du sac, sous le tissu collé à sa peau par la sueur, ses seins pointèrent, si petits que c'en était une misère...

Elle tenta bien de se frayer un chemin vers une table qu'abandonnait une famille, mais la marmaille pressée la força à battre en retraite. Le temps de reprendre haleine, tout espoir s'était envolé : un quatuor nippon s'était prestement faulilé par une brèche latérale et occupait déjà la place.

Le regard désesparé de la fille glissa jusqu'à la table où l'homme seul en costume était assis. Il avait vidé son verre mais ne donnait aucun signe de vouloir partir. Elle esquissa dans sa direction un sourire, mais se heurta à un visage impassible. Il la fixait pourtant, de ses yeux d'un bleu très pâle, presque gris. D'une façon si intense que l'ébauche de sourire de la blonde se figea en une grimace. Elle tourna la tête, mal à l'aise. L'instant d'après, elle s'éloignait, résignée, courbée sous le poids de son sac.

« Pauvre godiche », jugea l'homme. Il aurait suffi d'un geste pour l'attirer, mais il avait le temps. Il reporta son attention vers la gare. Une autre occasion se présenterait. Bien meilleure, il en était sûr. Bien plus excitante. À cette perspective, le flux de son sang s'accéléra, une veine se mit à battre à sa tempe, où elle se confondait avec la mince cicatrice qui barrait d'un trait décoloré la partie gauche de son visage.

Une femme assise non loin de lui en compagnie d'un garçon qui devait être son fils lui jeta pour la deuxième fois un coup d'œil à la dérobée. Il la

dévisagea avec insistance, jusqu'à accrocher son regard. Il eut la satisfaction de la voir se crispier et déplacer sa chaise pour lui tourner le dos, devina le frisson qui courait entre ses épaules, tandis qu'il s'attardait à fixer sa nuque.

Il aimait provoquer ce genre de réactions. Susciter la curiosité et l'instant d'après, la gêne, l'inquiétude. Et quand enfin il consentait à sourire, la peur. Il n'était pas encore temps, mais l'heure approchait, il le pressentait, et le sang cognait plus fort à sa tempe.

La femme trop curieuse décampa, remorquant son gamin en évitant soigneusement de passer près de lui. Malgré l'affluence, une sorte de *no man's land* s'était créé autour du client solitaire. Un cordon sanitaire que personne n'osait franchir, même du regard. C'est qu'il émanait de lui un genre d'aura malsaine qui faisait qu'instinctivement, on se détournait, on passait au large. Des années auparavant, dans une fournaise bien pire, au milieu du désert, des hommes qui n'avaient pourtant pas peur de grand-chose avaient si bien ressenti ces ondes morbides qu'ils avaient baptisé leur inquiétant compagnon d'un surnom qui lui était resté : Kryo. « Le type qui fait froid dans le dos », plaisantaient-ils hors de sa présence.

Dans une autre vie, Kryo s'était appelé Georges Kriostolis et dans une autre encore, plus ancienne, Georges Christoli. Seul restait désormais Kryo, loin des dunes du désert et des plaisanteries de chambrée, mais toujours porteur d'une aura glaciale.

Les minutes s'égrenaient à l'horloge de la tour, Kryo trempa ses lèvres dans la mousse fraîche d'un autre demi. La veine à sa tempe saillait tel un câble puisant sous l'afflux désordonné du sang. D'un geste automatique, il sortit de la poche de sa veste une petite boîte de cachets, en avala deux, puis, de la poche de poitrine, il tira des lunettes de soleil aux larges verres fumés qui dissimulèrent son regard et une partie de son visage.

Même quand l'excitation de la chasse le gagnait, il savait rester prudent. Il y allait de sa santé et de sa sécurité.

Après quelques minutes, son rythme cardiaque ralentit, les caractères du journal plié devant lui retrouvèrent leur netteté, comme les silhouettes qui se pressaient en un perpétuel va-et-vient de l'esplanade de la gare au boulevard. Sans que son attitude ou sa physionomie ait changé, Kryo se concentra à nouveau sur son affût.

À la descente du TGV de 20 h 32 en provenance de Toulon, une chape de plomb fondu tomba sur les épaules de Fanny. Après la climatisation poussée à fond qui transformait la rame en rayon surgelés d'hypermarché, la touffeur de l'air, sur le quai, était suffocante. Fanny n'avait pas fait vingt pas qu'elle posa son sac de voyage pour enlever sa veste en lin et la ranger à l'intérieur, en prenant garde de ne pas la froisser : elle n'avait pas mieux à se mettre pour

son rendez-vous de lundi matin. Elle n'oublia pas non plus d'en retirer son téléphone portable, vérifia qu'il était allumé et, par acquit de conscience, consulta sa messagerie avant de se remettre en marche. Raf ne l'avait pas appelée. Elle lui avait laissé trois messages durant la dernière heure du trajet, d'un ton de plus en plus pressant. Qu'est-ce qu'il fichait ?

Absorbée par ses pensées, hésitant entre la déception, la colère et une pointe d'angoisse, elle avait remonté le quai d'un pas mécanique, scrutant les visages. En vain. Il n'était pas venu l'attendre non plus. Elle avait eu beau rester plantée à l'entrée des voies, bien visible, puis arpenter le hall, la silhouette espérée ne s'était manifestée nulle part. Et son portable demeurait muet. D'autres trains arrivaient, elle avait suivi le flot des voyageurs vers la sortie.

En émergeant à l'extérieur, elle cligna des yeux, tout étourdie par la lumière encore vive, et demeura clouée sur place par la chaleur accablante. Un voile grisâtre estompait le bleu du ciel, pareil à une couche de poussière oubliée sur une vitre. Au loin, droit devant elle, le Génie de la Bastille, au sommet de sa colonne, avait l'air englué dans une toile d'araignée.

De la main qui tenait son portable, Fanny décolla le débardeur de sa peau moite. La sueur de sa nuque coulait entre ses omoplates. Son pantalon la serrait à la taille. Elle rejeta en arrière ses cheveux bruns bouclés et resta au bord du trottoir, ne sachant que faire. La queue à la station de taxis serpentait sur des kilomètres, et de toute façon, elle n'avait pas les moyens. Prendre le métro pour se rendre à l'adresse de Raf ? Il fallait rebrousser chemin, descendre dans les entrailles de la gare... Le courage lui manquait. D'autant qu'il risquait de ne pas être chez lui. Pourquoi n'était-il pas venu comme prévu, bon Dieu ? Et s'il avait été empêché, pourquoi ne l'avait-il pas prévenue ? Où allait-elle le retrouver, à présent ? Elle pressa la touche de rappel automatique de son mobile, soupira de dépit au déclenchement de la messagerie. Elle parla vite, d'une voix essoufflée :

« C'est encore moi, je suis arrivée il y a vingt minutes. T'es où ? Je sais pas quoi faire. Appelle-moi, Raf... »

Elle s'en voulut de laisser ainsi transparaître son désarroi.

Hier soir au téléphone, les choses lui avaient paru simples, sinon très précises. Avait-elle mal compris ? Non, Raf lui avait promis de venir, et d'autres choses encore, qui l'avaient toute remuée. La voix chaude, le ton enjôleur. Sa fichue assurance habituelle. Il serait là demain, bien sûr, et lui réservait le week-end. Pas de cours ni de fastidieuses révisions, pas de gardes à l'hôpital. Balade au bord du canal, ciné, petits restos sympas qui étaient nombreux dans son nouveau quartier, avec dans l'un ou l'autre, le samedi soir, des musiciens... Un vrai week-end de vacances à Paris, en amoureux, de quoi affronter en pleine forme son fameux rendez-vous du lundi, qui la stressait à un point pas possible...

Les grasses matinées qui clôturaient le programme des réjouissances

n'étaient pas, assurément, la moindre des merveilles promises.

— J'ai même commencé à ranger mon bazar et je vais faire le grand ménage, avait juré Raf. Tu verras, c'est un vrai studio super, maintenant, rien à voir avec la piaule pourrie de Noël dernier ! Et le lit est tout neuf, tu vas l'étréner...

Elle, en gloussant, parce que le souvenir de la chambre de bonne glaciale où ils avaient passé quelques jours ensemble en fin d'année lui chauffait le ventre, avait fait semblant de s'alarmer :

— Faudrait pas que j'aie l'air trop naze lundi matin, quand même... genre valoches sous les yeux et jambes en flanelle...

Il avait ri et comme à son habitude précisé sa pensée, histoire de bousculer la pudeur de la jeune fille :

— On tâchera de pas baiser toute la nuit de dimanche, voilà tout !

Fanny avait changé de sujet avec un peu de gêne :

— J'aurai pas beaucoup de fric, tu sais... Déjà, l'aller et retour me coûte un max, et je suis pas sûre que la boîte me rembourse...

— T'inquiète, j'ai reçu un mandat de mes vieux pour mon anniv'. Je t'invite !

Le sujet agaçait la jeune fille, elle n'était pas en mesure de lui rendre la pareille. Lui s'en moquait, il vivait plutôt largement des subsides parentaux et ne voyait pas de problème là où Fanny enrageait de ne jamais avoir, faute de vrai boulot, un euro devant elle. Raf avait sa façon de clore le débat, qui la faisait rougir et baisser les yeux :

— T'as le cul généreux, alors on est quittes !

Elle avait conclu, la veille :

— J'arrive gare de Lyon à 20 h 32.

— J'y serai ! De toute façon, on s'appelle avant que tu débarques.

La belle affaire ! Il n'y était pas, ni à la gare ni au téléphone, et elle se retrouvait paumée, démunie comme une gourde suspendue au bon vouloir de son mec !

Il était neuf heures, elle fondait sur pied, tenant bêtement son portable à la main, et elle lui en voulait, à présent.

Elle finit par s'engager sur le parking, en direction des escaliers surplombant le boulevard. Il y avait du monde, il fallait jouer des coudes pour descendre. Quelqu'un était sur ses talons, qui la bouscula d'un coup d'épaule. Elle s'écarta et fut bloquée contre le mur, entre les deux volées de marches. Mais au lieu de passer devant elle, le type se plaqua contre son dos et elle sentit une main glisser sur ses reins, empoigner brutalement ses fesses. Elle fit volte-face en poussant un cri, d'une petite voix outragée. En même temps qu'elle entrevoyait un visage dur, un rictus agressif, elle s'entendit traiter de connasse et encaissa un choc à la clavicule. Elle heurta l'angle du mur et n'eut

d'autre réflexe que de serrer fort la poignée de son sac. Elle le tenait dans la main gauche et c'était son bras droit qui lui faisait mal. Elle chancela, se rattrapa comme elle put, tandis que le type la dépassait d'un bond et dévalait les marches. L'injure qu'elle lui lança resta coincée dans sa gorge : au bout de son bras endolori, sa main droite était vide...

— Ça ne va pas, mademoiselle ?

— Mon portable ! Il m'a piqué mon portable...

— Qui ça ?

Elle se précipita au bas des marches, jetant en tous sens des regards éperdus. Trois secondes, quatre peut-être, et la réalité de la scène s'était évanouie dans l'incessant flux de la circulation, le kaléidoscope des feux, des enseignes, le vacarme des avertisseurs. Le voleur était loin. Et s'il était tout près encore, comment l'aurait-elle repéré, reconnu ? Désespérée, elle marcha au hasard dans une direction, fit demi-tour, finit par traverser la chaussée.

Raf... Comment le joindre ? Et s'il appelait ?

Elle se retrouva devant une brasserie, juste en face de la gare. Serrant les mâchoires pour ne pas se mettre à pleurer, elle observa la terrasse. Elle était bondée, évidemment. Son sac lui parut tout à coup très lourd. Elle se faufila bravement vers le bar, contournant des tables pour laisser le passage à un serveur portant un plateau surchargé de commandes. Au moment de pénétrer à l'intérieur, quelqu'un sur sa droite fit un geste. Comme s'il faisait signe au garçon, mais c'était elle qu'il regardait, à elle qu'il adressait ce signe discret, presque furtif.

L'homme était seul devant un verre vide, un bras posé sur le dossier d'un siège libre, comme s'il l'avait jalousement gardé à l'intention de quelqu'un. L'autre bras à demi tendu vers Fanny, il désigna de la main la place vacante à côté de lui. Elle hésita un instant, sentit l'atmosphère surchauffée de la salle, vit le comptoir encombré de bouteilles vides, dans la lumière violente des néons. La sueur qui coulait de son front lui piquait les yeux. Elle obliqua sans plus réfléchir vers l'inconnu.

— C'est toi que j'attendais, mignonne, c'est pour toi que je gardais la place..., murmura pour lui-même Kryo en se levant à demi.

Il poussa la chaise libre vers Fanny, écarta légèrement la sienne pour ne pas l'effaroucher et dit d'une voix douce :

— Bonsoir, mademoiselle, je serais ravi de vous offrir quelque chose, il me semble que vous en avez bien besoin...

Dix heures moins dix à l'horloge de la gare. Fanny dit en se levant :

— Je vais essayer encore, excusez-moi...

L'homme hocha la tête, compatissant.

— Ne vous excusez pas, je vous en prie. Je suis désolé de ne pas avoir de portable, je vous l'aurais prêté avec plaisir.

Elle ne parvenait pas à saisir son regard, caché par les lunettes de soleil, mais elle sentait qu'il la fixait à nouveau avec trop d'insistance. Elle recula, consciente que le col de son débardeur bâillait sur la naissance de ses seins, et se retourna un peu trop vivement. Il ne la lâcha pas des yeux tandis qu'elle entraînait dans la salle, la traversait en direction des toilettes et du téléphone, au sous-sol.

C'était la deuxième fois qu'elle allait téléphoner. Elle n'avait pas fait mine cette fois d'emporter son sac. Un mince sourire étira les lèvres de Kryo.

En guère plus d'une demi-heure, elle lui en avait appris suffisamment sur elle pour qu'il se sente parfaitement à l'aise. Le temps pour lui de boire un autre demi, pour elle de vider deux quarts d'eau minérale, elle lui avait raconté le vol de son portable, le rendez-vous manqué avec Raphaël, et son entretien d'embauche de lundi prochain, si important pour son avenir. Sous le coup de l'émotion, elle ne s'était pas fait prier pour s'épancher, et lorsqu'elle s'était un peu reprise, Kryo n'avait eu qu'à s'en tenir à son attitude courtoise, réservée mais attentive, pour qu'elle se sente en confiance.

Pas un geste déplacé ou même familier, pas de sous-entendus ni de questions indiscretes... Il était resté maître de lui. D'un calme olympien, au moment de ferrer sa prise. À peine s'il avait perçu sa crispation, quand il l'observait trop fixement. Mais cela faisait partie du jeu, qu'il menait à sa guise et qui était sacrément excitant.

Il ôta ses lunettes de soleil, porta sur les alentours un regard aigu. C'était l'endroit idéal, à condition de ne pas s'attarder outre mesure. Et cette fille la proie idéale, pour peu qu'il sache au bon moment accélérer les choses.

Elle mettait quand même longtemps à revenir. Si son petit ami était enfin au bout du fil, il faudrait improviser, miser sur la surprise et taper fort. Un coup de main éclair. Kryo était un spécialiste. Si l'ennemi avait changé, lui était toujours à la hauteur. En attendant, il savourait les manœuvres d'approche, la délicieuse combinaison du hasard, de la ruse et de la manipulation.

La brune en valait la peine. Elle était tout à fait à son goût. Le type méditerranéen, petite mais bien roulée, avec une jolie bouche pulpeuse. Juste assez émotive pour se confier au premier venu capable de l'écouter.

Se tournant vers le fond de la salle, il l'aperçut qui remontait l'escalier. À sa mine, il comprit tout de suite que son étudiant en médecine était toujours aux abonnés absents. Lèvres pincées, épaules basses, elle s'essuyait machinalement les paumes. Elle avait dû s'asperger le visage d'eau, son débardeur était mouillé, entre les seins. Elle avait une belle poitrine juvénile, qui se serait bien passée du soutien-gorge noir dont la bretelle se voyait, de profil, par l'échancrure du maillot. Et sous le pantalon beige, assez moulant

pour faire apprécier sa chute de reins et son petit cul rond, elle portait un string, il en voyait la marque. Elle était bandante et le savait...

Kryo se força à détourner la tête, avant qu'elle ne réalise qu'il la détaillait. Il décida de ranger ses lunettes, coinça un billet de vingt euros sous la soucoupe du service, saisit son journal comme s'il s'apprêtait à partir. Il ne releva le visage que lorsqu'elle se rassit.

— Alors, vous l'avez eu, cette fois ?

Fanny secoua la tête.

— Non, toujours pas.

— C'est malheureux, vous avez été si longue que j'imaginais...

— Je suis allée aux toilettes.

Elle s'essuya les yeux. Est-ce qu'elle avait un peu pleuré, en plus de pisser ? Il toussota pour contrôler sa voix, ne pas trahir sa jubilation.

— Je crois bien qu'il vous a vraiment fait faux bond, dit-il en évitant de justesse le mot « définitivement ». Se faire poser un lapin, c'est très désagréable. Moi-même j'attendais un ami qui n'est pas venu... Un petit ami, c'est plus frustrant, évidemment, mais on est un peu cousins d'infortune, ce soir, si vous permettez...

Elle croisa son regard et parut mettre quelques secondes à s'aviser qu'il avait enlevé ses lunettes. Elle ne put retenir un mouvement de recul. Les petits yeux posés sur elle étaient d'une étrange couleur délavée, la pupille dilatée faisant ressortir le gris-bleu de l'iris. Des yeux fixes, sans profondeur, évoquant la surface gelée d'un trou d'eau.

— Où habite-t-il, votre ami ? demanda Kryo d'un ton plus sec qu'il n'aurait voulu.

— Euh... dans le dixième, quai... Quai de Jemmapes.

Elle avait enregistré la cicatrice, appréhendé le visage dans son ensemble : mâchoires carrées, trait mince de la bouche, pommettes hautes et marquées. Une physionomie brutale, à laquelle tout un chacun aurait instinctivement associé les mots : énergie, violence, danger...

Fanny bafouilla en se baissant vers son sac :

— Il vient juste d'emménager, c'est pour ça qu'il n'a pas de téléphone fixe, mais j'ai noté l'adresse...

En tirant un carnet de la poche intérieure de son bagage, elle lui offrit involontairement une vue plongeante sur sa poitrine pleine et bronzée. Le soutien-gorge était vraiment inutile, mais joliment échancré. Kryo réussit à garder ses mains sagement posées sur les accoudoirs de son siège.

Fanny feuilleta nerveusement le calepin et annonça :

— 230 quai de Jemmapes, métro Jaurès.

Il acquiesça et proposa gentiment :

— C'est sur mon chemin, je peux vous y déposer.

— Je... vous croyez...

— Vous en aurez le cœur net.

— Mais il n'y est certainement pas, sinon... Il a dû lui arriver quelque chose, je ne sais pas.

— Il y est peut-être quand même. Avec quelqu'un, qui sait ?

À la lueur qui passa dans les yeux bruns de la fille, il devina qu'elle n'y avait pas pensé, et que cette hypothèse lui causait un nouveau choc. Il ajouta suavement :

— Sinon, il ne vous aurait pas oubliée comme ça.

Elle ne se récria pas. Le soupçon faisait son chemin.

— Venez, je vous emmène là-bas, dit-il en se penchant à son tour. Je suis en voiture, garé tout près.

Il saisit la poignée du sac de voyage où elle venait de ranger son carnet et se leva du même mouvement, la frôlant au passage. Elle ne protesta pas, trop déstabilisée pour réfléchir, trop vulnérable pour refuser son aide. Parce qu'il ne faisait rien d'autre que de lui venir en aide, n'est-ce pas ? Et qu'elle en avait bien besoin, il l'avait deviné dès qu'il l'avait vue, moins d'une heure plus tôt.

Kryo se glissa entre les tables, quittant la terrasse sans dire un mot de plus. Avec un peu de retard, elle l'imita, lui emboîta le pas. Elle ne vit pas le sourire qui faisait ressembler sa bouche à la gueule d'un squale.

Ayant tourné le coin de la rue, il l'attendit. Ils marchèrent côte à côte.

— Vous habitez aussi dans le dixième ? demanda Fanny.

— Non, près d'ici. Mais je vais travailler, et je passe par La Villette.

— Travailler... maintenant ?

Il prit une petite rue sombre sur leur gauche et expliqua sans ralentir :

— Je bosse de nuit. Je commence à onze heures.

Elle remarqua, d'une voix si basse qu'il fit semblant de ne pas entendre :

— Demain, c'est samedi...

Il s'arrêta à hauteur d'un fourgon blanc sale Renault dont il ouvrit la portière côté conducteur. Sur le flanc de tôle, les lettres d'une ancienne raison sociale se distinguaient vaguement sous les ajouts de peinture et la Couche de poussière. Kryo remarqua l'expression de surprise de Fanny et dit avec naturel :

— Véhicule de fonction...

S'il plaisantait, il n'était pas le premier à en rire. Le visage impassible, il poursuivit du même ton :

— Montez par là, l'autre portière est bloquée...

Elle hésita, se mordant les lèvres et fuyant son regard pour jeter un coup d'œil dans la rue déserte. Elle était en nage, ses boucles brunes tombant sur ses yeux. Un filet de sueur dévalait de son cou vers son épaule, sa peau mate brillait. Elle respirait vite, poitrine gonflée, ventre palpitant. Il se maintint à distance, héroïque de sang-froid.

— Décidez-vous, je dois être à l'heure au boulot, moi...

Tout en parlant, il posa le sac sur le siège.

Elle finit par monter.

Kryo patientait, les mains sur le volant. Le siège à sa droite était vide, mais le sac de voyage était là, par terre. Il s'était garé à cheval sur le trottoir, en face du 230, du côté opposé. Il avait coupé le moteur et mis le warning. Pas un souffle d'air, malgré la proximité du canal Saint-Martin. Il transpirait un peu. La paume des mains uniquement. Il aurait peut-être dû prendre un autre cachet, mais la sensation de l'adrénaline que charriait son sang était trop jouissive pour qu'il se réfrène. Il fixait la silhouette de Fanny, mince et raide devant la porte d'entrée de l'immeuble.

Il était joueur. L'évidence s'était imposée à lui peu à peu, à mesure qu'elle lui confiait sa mésaventure de la gare, sa déception, sa colère envers son petit ami... L'évidence qu'avec elle, la nuit pourrait s'étirer, le plaisir se dilater, atteindre une intensité rare. Grâce à elle, il allait pouvoir mesurer le plus exactement possible l'étendue de son pouvoir. Grâce à elle, façon de dire. À travers elle, rectifia-t-il, satisfait de l'image que la tournure suscitait dans son esprit.

Alors il avait décidé de l'amener là. Pris le risque que son Raf soit chez lui et réponde à son coup de sonnette en s'écriant : « Bon sang, Fanny, je t'avais complètement oubliée et mon portable est HS ! Monte vite ! » Dans ce cas, elle reviendrait chercher son sac, il lui faudrait trouver une parade. Abandonner les manœuvres subtiles. Foncer dans le tas... Mais ce serait dommage que la partie tourne court...

Ses doigts pianotaient sur le volant. L'immeuble était récent. Moderne et moche. Une grille puis un hall, et des interphones. En tendant le cou, il l'aperçut qui sonnait longuement à l'un d'eux.

Elle était restée silencieuse durant le trajet, rencognée contre la portière condamnée, méfiante à présent qu'ils avaient quitté la brasserie et roulaient dans Paris. Kryo n'avait rien dit, ne s'était pas permis plus d'un ou deux coups d'œil à la dérobée, se contentant de flairer la tension qui émanait d'elle en même temps qu'il humait son odeur acide de brune.

Elle gambergeait, elle transpirait. Elle se traitait de dingue, maudissait Raf... Elle se reprochait le vol de son portable. Elle s'en voulait d'avoir choisi un pantalon trop moulant, un débardeur trop échancré qui ressemblait

maintenant à un chiffon humide. Elle s'en voulait d'être en nage, les idées poisseuses, les jambes en coton. Elle s'appliquait à ne pas le regarder, pour ne pas le trouver étrange, inquiétant à force de gentillesse. Il n'avait vraiment pas le physique d'un brave type. Elle se reprochait aussitôt ses préjugés. Elle avait la chance de tomber sur quelqu'un de serviable et voilà qu'elle se faisait des idées...

Kryo reniflait son odeur chaude de fille du Sud et lisait à livre ouvert ses pensées chaotiques. Il adorait. L'adrénaline gonflait ses artères.

Fanny ne s'était un peu détendue que lorsqu'il avait enfilé le quai de Jemmapes, assez lentement pour qu'elle en vérifie le nom et lise les numéros. Une fois garé, il était descendu et lui avait tenu la portière ouverte. Sa voix n'avait pas déraillé.

— Je vous attends. S'il est là, vous reviendrez me le dire. Vous pouvez laisser votre sac.

Elle était tout d'un coup si soulagée de s'être angoissée pour rien qu'elle n'avait rien trouvé à redire. Elle s'était quand même retournée, au moment de descendre, pour aller extraire de son sac une pochette qui devait contenir ses papiers, son argent... Un genou sur le siège, l'autre jambe tendue, la croupe haute, cambrée. À croire qu'elle le faisait exprès, qu'elle le narguait. Il avait pris sur lui, s'était écarté. Puis elle avait traversé la chaussée, la pochette serrée sous son coude.

Et voilà qu'elle revenait, le pas moins vif, le visage déconfit. Kryo ne bougea pas. Face à la portière, elle dit avec une moue pitoyable :

— Il n'est pas là. Je m'en doutais. Ou bien... il n'a pas voulu répondre.

Il ne put s'empêcher de lancer d'un ton tranchant :

— On ne peut pas se fier aux mecs !

Elle ne releva pas. Elle se tourna vers le quai désert, le canal miroitant.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-il doucement.

Elle haussa les épaules. Il descendit du véhicule et lui prit le bras, en se gardant bien de serrer, mais elle sursauta quand même. Sans pour autant se dégager. Elle était mûre. D'une voix plus rauque, il reprit :

— Je ne peux pas vous laisser comme ça, en plan au milieu de nulle part. Montez...

— Vous êtes gentil, vraiment, mais je...

Il lui fit sentir sa poigne, juste assez pour qu'elle se morde la lèvre.

— Soyez gentille aussi, Fanny. Montez... Faut que je sois à l'heure au boulot.

Elle résista une fraction de seconde, sans tenter de se débattre ou d'ameuter le quartier. C'était dans sa tête, comprit-il, contre elle-même qu'elle regimait. Du coup, il la lâcha, mais ne s'écarta pas. Son corps trapu, massif, lui bouchait la vue. Il la dominait du regard, de toute sa force

continue. Il dégageait une impression de puissance quasi palpable. Elle recula jusqu'à heurter la tôle, demanda d'une voix faible :

— Qu'est-ce que... ? Qu'est-ce que vous avez en tête ?

Il parut pris de court, sur le point d'exploser, de rire ou de colère. Cela ne dura qu'un instant. Puis il répondit tranquillement :

— Et vous ? Vous avez quoi en tête ?

Elle baissa la tête et monta en tâtonnant, puis se glissa sur l'autre siège. Elle s'assit au bord, lorgnant la silhouette qui se réinstallait au volant.

Kryo démarra et frôla sa cuisse en empoignant le levier de vitesse, sans qu'elle réagisse. Le cahot de la camionnette descendant du trottoir la fit balloter et s'appuyer un instant contre son bras tendu. Elle s'éloigna, mais à peine.

Il évita Stalingrad pour gagner la place du Colonel-Fabien et vira vers les Buttes-Chaumont. Il se concentrait sur la conduite, pour ne pas regarder sa passagère, dont il entendait la respiration courte et devinait la bouche entrouverte. Il prit un peu trop brusquement un virage, vers le Pré-Saint-Gervais, et elle tangua vers lui. Il la retint d'une main, prolongeant le contact. Ses doigts glissèrent sous son bras, jusqu'à l'aisselle. Elle avait la peau moite. Elle se redressa en frissonnant, malgré la chaleur qui transformait la camionnette en étuve, mais ne se rejeta pas contre la portière. Elle demanda d'une petite voix mal assurée, en lui jetant un autre coup d'œil :

— Où est-ce que vous m'emmenez ?

Il prit son temps pour répondre. Ils avaient franchi le périphérique et roulaient sur une avenue rectiligne qui traversait sur des kilomètres la banlieue nord-est. Quand il tourna le visage vers elle et se laissa aller à sourire, Fanny frissonna plus violemment. Il dit enfin :

— Dans une chouette piaule climatisée...

« Salut amigos, vous êtes bien sur Radio-6, cent six point six, il est onze heures pétantes et c'est Djack qui vous tient compagnie, mes chéris, pour un bout de nuit sexy... Parce qu'une nuit pareille, pleine lune et chaleur, je vous sens tout frétillements, mes mimis, chauds bouillants, des envies plein la tête... et quand je dis la tête, je me comprends, hé hé... La belle Audrey qui est assise en face de moi, elle me comprend aussi... Elle est encore sage, bien peignée, mais ça ne va pas durer. Elle prend vos appels et vous allez l'ébouriffer, la très belle et très sage Audrey, parce que c'est votre émission, mes mignons... Sur Radio-6, Radio-sexe, Djack a dit : Raconte-moi tes histoires de canicule, mon loulou... de canicule ! Alors vous appelez le 01... »

L'autoradio crachota, la réception fut inaudible pendant un moment, alors

que Kryo tournait à gauche à un rond-point pour s'engager dans un large boulevard désert, bordé d'entrepôts.

— Il a un baratin, ce Djack..., dit-il en accélérant. Complètement allumé, le mec... Les nuits sont longues, dans mon boulot, vous voyez ? J'écoute la radio... cette émission, les gens qui appellent racontent des trucs pas possibles.

Il n'avait pas parlé aussi longuement depuis que Fanny s'était assise à sa table à la terrasse de la gare de Lyon. Elle voyait défiler des panneaux d'entreprises, lisait sans les comprendre des sigles compliqués. La camionnette vira encore deux fois.

— C'est quoi, votre boulot ? demanda-t-elle.

— La sécurité.

La voix rapide et énervée de l'animateur couvrit le petit rire de Kryo. Il mit son clignotant.

« Alors, Audrey, qui est-ce que ça démange de nous raconter l'effet que ça lui fait, ces chaudes nuits d'été ? C'est Denise... ? Denise qui s'lâche quand on la bise ?... Salut Denise !

— Euh... salut Djack, c'est pas Denise, c'est Denis », fit une voix masculine, envahie de parasites.

Les phares éclairèrent un large portail et, au-delà, un bâtiment bas tout en longueur longé par un quai. Tout était désert, anonyme et comme à l'abandon. Fanny aurait été incapable de dire où ils se trouvaient, ni même combien de temps avait duré le trajet. Ce n'était plus la ville, mais la chaleur était toujours aussi accablante. L'homme ouvrit sa portière, sans couper le moteur, mais se tourna vers elle avant de descendre. Il allongea le bras et lui tapota la cuisse.

— La sécurité, répéta-t-il. Tu vois, avec moi, t'es tranquille...

Puis il alla faire coulisser le portail sur son rail. Il rentra le véhicule, ressortit pour refermer le portail, reprit le volant. Pendant ce temps, l'animateur continuait du même ton speedé :

« Alors Denis, j'imagine que tu dois avoir sacrément chaud, sous les toits, et ta petite amie, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle est là, avec toi ?

— Elle s'est tirée, Djack ! Elle m'a jeté, la pouffe ! Elle s'est cassée avec mon meilleur pote ! Et j'ai la gaule, t'imagines pas ! »

Prise d'un vertige, Fanny ferma les yeux. Les mots débités par la radio se mélangeaient dans sa tête à des images trop précises. Précises et douloureuses... Raf, qui se vantait si souvent « d'avoir la gaule » quand ils étaient ensemble, avec qui était-il, ce soir ? Quelle autre fille en profitait ? L'image du sexe dressé de Raf la transperçait. Pour qui bandait-il, le salaud ?...

Elle se rendit à peine compte que la camionnette contournait le long entrepôt, se garait à l'arrière devant une porte métallique. Le moteur

s'éteignit, en même temps que la radio. L'homme s'adressait à elle en la tutoyant, à présent. Il était sur son territoire, sûr de lui. Plus détendu, presque gai.

— Eh bien, ça ne va pas ? Tu ne vas pas te sentir mal...

Elle secoua la tête, s'épongea le front.

— J'étouffe... c'est cette chaleur. J'ai soif...

— Il y a à boire au frais, à l'intérieur. Viens, amène-toi...

Il lui reprit le bras, l'aida à descendre, se chargea de son sac. Au moment où il ouvrait la porte métallique, elle se raidit, fit mine de résister. Qu'est-ce qu'elle faisait là, avec un inconnu aussi bizarre ? Qu'est-ce qu'il lui voulait au juste ? Fallait-il qu'elle soit bête, naïve, pour s'être laissé entraîner dans cet endroit perdu ? La gorge sèche, elle ne parvint à articuler qu'une faible protestation. Déjà, il la poussait à l'intérieur, et refermait la porte. Le bruit de la serrure résonna de façon sinistre dans les oreilles de Fanny. En même temps, l'obscurité fondit sur elle, l'enveloppa. La tache claire de l'homme s'éloigna. Il disparut dans les ténèbres, sans un mot d'explication, emportant son bagage. Aucune lumière ne s'alluma. Elle tendit les bras au jugé, tourna la tête en tous sens, risqua un pas timide, aveugle et désorientée.

— Qu'est-ce qui vous prend ? J'y vois rien...

Il ne lui venait à la bouche que des sottises, elle en avait vaguement conscience, mais elle répéta plusieurs fois :

— À quoi vous jouez, monsieur ? Où vous êtes ? Pourquoi vous faites ça ?...

Puis elle se cogna à un meuble et poussa un cri. Tout en se rattrapant à ce qui devait être un bureau en fer, elle l'entendit qui se déplaçait, loin devant elle.

— Allumez ! cria-t-elle. J'y vois rien ! Je me suis fait mal...

En se frottant le genou, elle tâcha de percer l'obscurité. La pièce semblait vaste, elle distingua les contours de plusieurs meubles. Sièges, bureaux, classeurs... Mais lui, où était-il ? Elle n'entendait plus rien. Il se cachait ? Qu'est-ce qu'il mijotait ? Elle voulut parler, mais elle avait la gorge si nouée qu'aucun son n'en sortit, sinon une plainte chevrotante. L'atmosphère surchauffée saturée de poussière était irrespirable. Comme elle s'accoutumait peu à peu à l'obscurité, elle pivota et se précipita vers ce qui devait être la porte par où ils étaient entrés. Elle chercha une poignée. En vain. Elle ne fit que se meurtrir les doigts sur le battant métallique, en poussant des petits gémissements de rage impuissante.

Cela dura une longue minute. D'où il était, dissimulé dans un renfoncement à l'autre extrémité de la salle, Kryo jugea qu'elle se ressaisissait assez vite. Plus vite qu'il ne l'aurait parié. Il en avait vu d'autres qui, à cet instant, plongées dans l'obscurité complète et se rendant compte qu'elles

étaient piégées, perdaient complètement les pédales. Fanny quant à elle cessa de gémir et de cogner à la porte, s'y adossa, et parvint tant bien que mal à contrôler sa respiration. Rien n'échappait à Kryo, même à cette distance. Il avait toujours excellé dans les marches de nuit, les exercices sans visibilité. Il discernait la silhouette de la brune, sa bouche ouverte inspirant à petits coups l'air brûlant, ses mouvements tâtonnants pour trouver le long du mur un interrupteur.

Il patienta encore un peu. À portée de main au fond du renforcement, sur le tableau de commandes familial, parmi les voyants allumés, un seul clignotait, et les chiffres qui se lisaient en dessous changeaient lentement. Ils mettraient bien dix minutes à afficher celui qu'il avait programmé. Un délai suffisant pour profiter encore du petit jeu auquel il soumettait les nerfs de la fille. Avant l'apothéose, programmée elle aussi...

Fanny s'était calmée. Elle avança à pas précautionneux vers le centre de la pièce, en écarquillant les yeux et en contournant les obstacles. Elle dit d'un ton presque naturel :

— Bon, ça suffit, monsieur, c'est stupide de me laisser comme ça dans le noir... Je suis venue, je... je vous ai suivi jusqu'ici. Vous voulez me fiche la frousse, ou quoi ? Vous étiez si aimable... je vous ai fait confiance.

Elle toussa, haussa la voix :

— Vous êtes là ? Vous m'entendez ? Vous ne m'avez même pas dit votre nom... vous... on pourrait parler, euh... faire connaissance. Vous vouliez me donner à boire...

Elle se tut, incapable de poursuivre. Elle était hors d'haleine, trempée de sueur. Elle fit quelques pas supplémentaires. Quand la voix s'éleva, au fond de la salle, elle s'arrêta net.

— Tu as soif, Fanny ? On crève de chaud, hein ?

Elle plissa les yeux dans sa direction, sans rien voir.

Puis la tache claire du costume apparut, la silhouette trapue se détachant de la masse sombre d'une grosse armoire. L'instant d'après, la porte de celle-ci s'ouvrit, découpant un rectangle de lumière vive. Fanny reconnut l'intérieur d'un réfrigérateur. Un modèle haut et large. Il semblait pourtant ne pas contenir grand-chose. C'était si inattendu qu'elle faillit rire. L'attitude de l'inconnu et sa voix n'avaient pourtant rien de drôle. Tenant l'appareil largement ouvert, il reprit :

— Approche.

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ?

— Te donner à boire. Viens. Il fait meilleur par ici...

Il parlait vite, d'un ton autoritaire, et se tenait droit, presque solennel.

— Pourquoi vous n'allumez pas ? Je me suis fait mal...

— La lumière me fatigue les yeux, coupa-t-il. J'y vois suffisamment, moi.

— Si on cessait ce petit jeu idi...

— Tais-toi ! Tes questions aussi me fatiguent.

L'ordre brutal fut suivi d'un autre :

— Approche !

Elle resta muette. La gorge sèche, la langue collée à ses lèvres qu'elle ne parvenait pas à humecter. Par tous les pores de sa peau suintait pourtant une sueur froide. Qu'avait-il en tête, à la fin ? Elle s'avança.

— Enlève ton T-shirt, tu respireras mieux.

C'était ça, évidemment. On y venait enfin. Elle faillit répliquer, mais la façon dont il la regardait l'en dissuada. Il prit dans le frigo une carafe d'eau et la lui montra. Elle tendit le bras, mais il maintint la carafe hors de sa portée et répéta :

— Ton T-shirt. Tu te sentiras mieux, je t'assure.

Les yeux rivés sur elle étaient deux têtes d'épingle pâles dans l'ombre du visage. Il se tenait dos au réfrigérateur dont la lumière détournait sa masse compacte. Elle l'entendit soupirer d'aise. Avec un haussement d'épaules, elle obéit. Elle fit passer le débardeur pardessus sa tête. Le laissa tomber sur le sol.

— Viens plus près, il fait bon, là. Je me sens revivre. On m'appelle Kryo, tu comprends ?

L'énorme appareil se mit à ronronner. Elle ne comprenait pas, mais fut saisie par le froid que diffusait le frigo, quand Kryo s'en éloigna. Elle eut la sensation qu'une langue fraîche s'emparait d'elle, léchait sa peau humide. Elle frissonna violemment. La main de Kryo emprisonna son cou. Les doigts étaient froids, des pinces dures. Elle voulut s'y soustraire mais venant derrière elle, Kryo la poussa en avant. Elle étouffa un cri apeuré. Il leva la carafe et de l'eau glacée coula le long du dos de Fanny. Elle sursauta, se débattit. Il la saisit par les cheveux et en un clin d'œil elle se sentit paralysée par une douleur vive à la nuque, tandis que ses talons décollaient du sol.

— Tout doux ! fit-il contre son oreille. On est amis, non ?

Il accentua sa prise et elle gémit, battant follement des paupières avec l'impression qu'il allait d'une seule main lui briser la nuque. Puis il la lâcha et elle demeura immobile, bras ballant, vacillant sur ses jambes. Une main se posa sur sa poitrine. Entre les doigts épais roulaient deux glaçons qu'il promena sur ses seins et coinça sous la dentelle du soutien-gorge. La main mouillée descendit sur son ventre. Fanny se contracta, gigota. Les glaçons fondaient sur sa peau, l'eau coulait sur la main qui dégrafait son pantalon. Kryo se plaqua contre son dos et inclina la carafe au-dessus de sa tête. Du coin de l'œil, elle le vit esquisser un sourire quand elle tendit la bouche. L'eau ruissela sur elle.

Elle but avidement ce qu'elle put, à s'étrangler. Dans l'obscurité étouffante de la pièce, à la lumière de la veilleuse du gros frigo, c'était une

douche glacée violente et délicieuse. Des milliers de picotements sur son corps brûlant. Elle se tortilla. Son pantalon glissa sur ses hanches, l'eau coula sur son string, le long de ses cuisses. Kryo ne la touchait plus, il s'écartait même. Il pressa la carafe contre le bas de ses reins.

Fanny se mit à trembler. De peur, mais pas seulement. Les bizarreries de ce type finissaient par lui procurer une excitation trouble, quoi qu'elle fasse pour s'en défendre. Sans s'en rendre compte, elle se laissa aller en arrière contre lui, tendit les fesses, se cambra. Mais elle ne sentit aucune raideur répondre à son mouvement. Il s'esquiva, vint face à elle. Une veine battait, dans le prolongement de la cicatrice qui zébrait son profil. Elle croisa son regard et se sentit violemment rougir. La carafe était vide. Il la reposa dans le frigo.

— Déshabille-toi, commanda-t-il avant de s'éloigner vers un renfoncement plus obscur encore que la pièce.

Elle resta bêtement plantée là, dégoulinante et essoufflée, une main plaquée sur sa toison noire luisante d'humidité à laquelle son string adhérait. Kryo revint presque aussitôt. Elle n'avait pas bougé, son pantalon de lin tire-bouchonnait sur ses chevilles, elle se montrait en string et soutien-gorge noirs dans la lueur de la veilleuse, elle avait chaud et un peu froid. Et soif... Elle avait renoncé à comprendre, et à se battre. Elle se mordillait la lèvre. Elle attendait.

Il prit le temps de la détailler, en se tenant dans l'ombre. Fanny distinguait la tache claire de ses vêtements, mais à peine son visage. Le regard posé sur elle était cependant si intense et impérieux qu'elle dégrafa d'un geste empressé son soutien-gorge. Le ventre noué, elle tira le string sur ses cuisses, le fit glisser le long de ses jambes. Fébrilement, elle l'ôta en même temps que son pantalon et ses chaussures. Quand elle se redressa, enfin nue, les cheveux dans les yeux, il était tout près d'elle. Ses petits yeux pâles sans expression la dévisagèrent.

— C'est bien, dit-il. On est faits pour s'entendre, tu ne crois pas ?

Il fixait sa bouche. Elle prononça un oui à peine audible.

Kryo lui tourna le dos et alla prendre quelque chose dans le frigo, dont il referma la porte. L'obscurité fut à nouveau complète.

— J'ai beaucoup mieux que ça, ici, fit-il gaiement.

Les yeux papillotant à la recherche de repères, Fanny suffoqua. La chaleur poisseuse qui régnait dans la pièce confinée lui coupait les jambes. Ses oreilles bourdonnaient. Kryo l'appela.

— Viens par ici.

Elle se dirigea à l'aveuglette vers la voix, si désorientée qu'elle se heurta à lui. Le bras auquel elle s'agrippa était nu, les muscles durcis, noués comme des câbles. Il avait enlevé sa veste. Il s'empara de ses seins. Elle poussa une exclamation de surprise au contact des glaçons dans sa main et ferma les

yeux. Il plaqua l'autre main sur ses reins pour l'empêcher de se dégager. Elle aussi était pleine de glaçons.

— C'est ça, ferme les yeux, y a rien à voir, dit-il tranquillement.

Elle garda les paupières closes, tandis qu'il pressait les cubes aux arêtes vives sur sa poitrine. La sensation de brûlure la transperça. Sa peau se rétractait sous la morsure et, en même temps, ses seins gonflaient, leurs pointes dardaient, raides et douloureuses. La glace érafla les mamelons grenus, enflammant les bouts sensibles.

Fanny gémit et ses jambes se dérochèrent. L'autre main qui écartait ses fesses la soutenait. Des glaçons s'insinuèrent dans la raie, froissant ses chairs. La sensation était si aiguë qu'elle se mit à sangloter. Elle se cramponna au large torse de Kryo, se frotta à lui pour apaiser les élancements de sa poitrine. Une fièvre montait dans son corps, brutale et affolante. Elle fléchit les genoux, écartant les cuisses pour faciliter le passage à la main qui séparait les replis de sa fente. De l'eau coulait sur son ventre, mêlée à la sueur. Elle secoua la tête en haletant. Un cube de glace s'enfonça en elle, puis un autre. La contraction de ses chairs intimes les retenait, la chaleur humide de son sexe les faisait fondre. Les doigts la pénétrèrent sans peine, avec d'autres glaçons polis comme des petits galets, qui propageaient loin dans son ventre en feu la délicieuse torture. Bien avant qu'ils aient tous fondu, un spasme la fit se tordre de plaisir, accrochée aux épaules musculeuses.

Un large sourire fendait le visage de Kryo, qui disparut lorsque Fanny aventura une main tâtonnante vers son bas-ventre. Ses doigts se refermèrent sur rien, ou presque. Elle rouvrit les yeux, incrédule. Il lui saisit le poignet et la repoussa.

— Tu ne seras pas déçue, mais il faut patienter encore un peu, dit-il. On n'en a pas fini, tous les deux. Le meilleur est à venir...

Avant qu'elle reprenne ses esprits, il l'entraîna, jetant au passage un coup d'œil au tableau de commande situé dans le renforcement. Le chiffre indiqué sous le voyant clignotant était le bon. Il ouvrit une porte. Sa main broyait le poignet de Fanny. Dans l'obscurité, elle se cogna au chambranle. Il la tira sans ménagement.

Des veilleuses permettaient de distinguer des containers alignés sur toute la longueur de l'entrepôt, aussi hauts que le plafond aux poutrelles d'acier, et recouverts d'isolant. Il y en avait des dizaines.

Fanny eut à peine le temps de sentir sous ses pieds le béton nu, de se demander quelle lubie faisait courir l'homme vers l'autre côté du bâtiment. Il s'arrêta devant le premier container d'une rangée isolée, abaissa le levier d'ouverture de la porte. Au-dessus, le chiffre 8 clignotait. Avant de comprendre, Fanny fut giflée par un courant d'air glacial. Elle poussa un cri de surprise terrifiée. D'une bourrade, Kryo la propulsa à l'intérieur. Pour la première fois, elle l'entendit rire, alors qu'il entraît derrière elle et refermait la

porte.

Les poumons bloqués par le brutal changement de température, Fanny resta clouée sur place, transie et flageolante. Elle entoura son buste de ses bras en un réflexe instinctif, se mit à claquer des dents. L'atmosphère sèche et coupante lacérait sa peau. Elle crut défaillir quand une lumière s'alluma, au-dessus d'elle, révélant au fond de la chambre froide de grandes formes figées, suspendues à des rails à deux mètres de hauteur. Un sursaut horrifié la fit se retourner. Face à elle, Kryo, les traits de son visage exprimant une sorte de joie démente, était en train de se déshabiller.

Fanny grelottait, incapable d'articuler un mot. Une main de glace étreignait sa poitrine. Tout son corps se rétractait. La dernière chose dont elle eut conscience fut que l'homme la saisissait à bras-le corps et que son sexe dressé battait contre son ventre.

Elle ne l'entendit pas se réjouir :

— Elle est pas chouette, ma chambre climatisée ?...

CHAPITRE II



On a beau appartenir à la prestigieuse Brigade mondaine et, dans le cas du commandant Boris Corentin, être le fleuron de la section des Affaires recommandées, le parc de voitures du 36 quai des Orfèvres ne propose pas de

voitures climatisées.

C'est donc toutes vitres baissées que Boris Corentin et sa jeune collègue Géraldine Hébert roulaient ce vendredi soir dans le bois de Vincennes, par une température qui avoisinait encore les 25 C, et promettait une nouvelle nuit étouffante.

On peut aussi, quand on est un fonctionnaire de police sans charges de famille, être amené certain jour, et surtout certaine nuit, à pallier le manque d'effectifs auquel même la Police judiciaire s'expose, quand la date, l'heure et la météo se conjuguent. C'était le cas cette nuit-là, début du premier week-end de juillet, donc de la première vague de départs en congés, et la canicule qui s'était abattue sur le pays depuis quelques jours en avait sensiblement grossi le flot. Alerte rouge dans les hôpitaux et service minimum dans les administrations... Le commissaire divisionnaire Badolini, grand patron de la Mondaine, en écrasant rageusement le mégot d'une énième Job spéciale dans un cendrier déjà plein, avait résumé les choses avec son sens particulier de l'humour :

— On crève de chaud et il pleut des demandes de congés à tous les étages, Corentin ! Moyennant quoi, on compte sur nous, on nous fait remonter des corvées...

— Vous comptez sur moi, patron, avait rectifié Boris avec un sourire.

— J'espère bien, sinon, je n'aurais plus qu'à prendre ma retraite. Les corvées, c'est le lot quotidien dans la police, non ? Alors, voyez ce dossier, un collègue et néanmoins ami me l'a fait transmettre... Et puisque Brichot n'est pas là, prenez la petite Hébert, vous vous entendez comme les doigts de la main, tous les deux, à ce qu'il semble...

Bon bougre, malgré les apparences, Baba, comme ses hommes entre eux le surnommaient affectueusement, avait autorisé le capitaine Aimé Brichot, équipier de longue date de Boris Corentin, et ami de surcroît, à prendre deux jours pour emmener en Bretagne, vers des rivages plus respirables, sa petite famille.

Quant au lieutenant Géraldine Hébert, depuis qu'elle avait intégré les Affaires recommandées, en électron libre, travaillant selon les besoins avec les uns ou les autres, Baba l'avait souvent « confiée » à son enquêteur favori, et n'avait eu qu'à se féliciter de leur collaboration. La perspective de « la prendre » n'était pas pour déplaire à Boris, mais ce ne sont pas des choses qu'on confie à un supérieur hiérarchique. Et on ne lui demande pas non plus ce que sous-entendent ses fines allusions, surtout quand le supérieur en question est aussi matois que Charles Badolini. Aussi Boris s'était-il contenté d'acquiescer et d'emporter le dossier qu'on lui tendait en promettant de faire le nécessaire. Et en se demandant tout de même, à part lui, comment une corvée apparemment indigne des Affaires recommandées s'était trouvée remise en mains propres à son patron.

La lecture du mince rapport ne lui avait pris que dix minutes, y compris le temps de passer trois coups de fil et de réussir à parler au capitaine Devriès, de la 4^e DPJ, qui l'avait rédigé. Lequel s'était étonné :

— Commandant Corentin ? Les Affaires recommandées s'occupent de cette histoire ?

— Mon patron lui-même vient de me remettre votre rapport.

Le silence de son collègue avait conduit Boris à préciser :

— Je ne sais rien de plus que ce que vous avez écrit.

— Oh, je vous crois, commandant... N'empêche...

Sur le point d'en dire plus, ou trop, il avait proposé :

— On est vendredi, le jour de prédilection de notre homme, alors on pourrait se retrouver ce soir au CIAT du XII^e. On verra bien s'il se passe quelque chose. Et on en discutera.

— Entendu, capitaine, avait conclu Boris intrigué.

C'était en début d'après-midi. Boris avait mis Géraldine Hébert au courant de leur rendez-vous. Elle avait lu à son tour le rapport, et fait la grimace.

— Tu avais réservé ta soirée ?

Au grand plaisir de Boris, elle n'avait pu s'empêcher de légèrement rougir, ce qui allait délicieusement bien, selon lui, à son teint pâle de rousse.

— Euh, non... non.

— On n'y passera pas la nuit, avait-il ajouté, l'air de rien.

— J'espère bien. Ça me paraît d'une banalité...

Elle lui avait rendu le compte rendu de Devriès, en le regardant bien en face pour lui prouver que sa question ne l'avait pas troublée le moins du monde. Ou alors, une seule petite seconde.

— Comme Baba me le répétait tout à l'heure, avait repris Boris, les corvées sont notre pain quotidien. Même aux Affaires recommandées, on ne traite pas que des dossiers sensibles et des affaires d'État.

Le ton docte qu'il affectait avait fait rire la jeune femme.

— Message reçu, grand chef !

— Y a intérêt, lieutenant ! Aucune des facettes de notre métier n'est à négliger. À ce soir, j'ai de la paperasse à terminer.

Au moment de regagner son bureau, il avait ajouté plus sérieusement, en montrant le rapport :

— C'est mince, mais peut-être pas aussi banal que ça en a l'air.

Il y repensait en longeant à faible allure le lac Daumesnil en direction de

la Porte Dorée. Quelques véhicules stationnaient à hauteur du zoo de Vincennes, mais la circulation était nulle sur la route de ceinture du lac, et les parages absolument déserts.

Non pas que les prostituées aient déserté, pour cause de congés payés ou de canicule, un de leurs terrains de chasse favoris dans la capitale. Ils en avaient vu bon nombre, plus à l'intérieur du bois, en voiture et de préférence dans des camionnettes stationnées le long des allées, leurs warnings allumés pour se signaler à l'attention des clients. C'étaient ces derniers qui étaient rares. La faute en revenait à l'intensification des contrôles policiers depuis deux semaines. C'était la conséquence de son rapport, avait expliqué Devriès aux enquêteurs de la Brigade mondaine, quand ils s'étaient retrouvés au commissariat de l'avenue Dau-mesnil vers 22 heures.

— À peine l'avais-je transmis que les ordres sont tombés, j'ai rarement constaté un tel empressement à donner suite, même en période préélectorale, avait-il ajouté d'un air entendu. Et au bout de quinze jours, c'est vous qu'on appelle à la rescousse. Pas mal, pour si peu...

Il s'était repris en croisant le regard de Géraldine :

— Si peu, je m'entends... Une fille agressée et une autre qui a disparu, ce n'est pas rien, mais bon... La première s'en est tirée, et la seconde a peut-être simplement changé d'air. Pendant ce temps, on a au moins une demi-douzaine de violeurs en série qui courent les rues... Mais comme on dit, les ordres sont les ordres, hein ? On y va ?

Manifestement, les ordres laissaient le capitaine perplexe, non sans raison jugeait Boris.

Il stoppa le long du trottoir et soupira.

— Je crois qu'on a fait chou blanc, dit-il en coupant le moteur. Il ne se passera rien cette nuit.

Assise à ses côtés, le lieutenant Géraldine Hébert décolla ses épaules du dossier de son siège, produisant un petit bruit mouillé. D'un geste gracieux, elle releva ses cheveux roux sur sa nuque et tira sur le col de son T-shirt. Le tissu adhérerait à sa peau moite.

— Je rêve d'une douche, dit-elle en essayant de s'éventer. Et d'un grand verre de n'importe quoi de frais.

Boris jeta à la jeune femme un regard oblique. Ses petits seins hauts plantés, manifestement libres de toute entrave, se dessinaient sous le coton humide.

— On reste jusqu'à une heure, dit-il en reportant les yeux sur la route.

Des plaques de goudron fondu brillaient çà et là à la lueur de la lune. Il prit dans le vide-poche une bouteille d'eau minérale presque vide et la lui tendit, ajoutant :

— Désolé, c'est tout ce qui reste et elle est tiède.

Géraldine but une gorgée et fit la grimace.

— Pas tiède... chaude !

Boris tira une cigarette de son paquet, froissé et humide de transpiration dans la poche de poitrine de sa chemisette. Il l'alluma, soufflant la fumée par la vitre ouverte.

— On peut fumer par ces températures inhumaines ? plaisanta Géraldine du même ton de plaisanterie qui leur était habituel lorsque, comme ce soir, le service s'apparentait à une vaine et ennuyeuse corvée.

— On peut toujours, mais je ne prétends pas que le plaisir soit forcément au rendez-vous.

— Comme dans beaucoup d'autres domaines, ou je me trompe ?

Géraldine tournait vers lui un visage d'une parfaite innocence. Et d'un charme non moins évident. Comme Boris allait tirer pensivement sur sa cigarette et ne répondait pas, elle précisa :

— Par exemple, certains aspects du travail... Les facettes du métier, comme disent les professeurs... On veut bien se coltiner des corvées, mais on aimerait bien savoir pourquoi au juste...

— Exactement.

— Si les dés sont pipés, ce n'est pas de jeu ! Devriès a l'air ennuyé, et nous, parce qu'on n'est pas nés de la dernière pluie, on se pose des questions !

Boris se dérida. Géraldine faisait écho à ses réflexions. Elle avait la tête aussi bien faite que le corps.

— Quelles questions, par exemple ? demanda-t-il.

Elle se concentra un instant avant de répondre.

— Si on se fie aux éléments dont on dispose grâce au rapport du capitaine Devriès, commença-t-elle, une fille qui tapine dans les parages a été retrouvée inanimée et sérieusement blessée ici, au bord du lac, le vendredi 9 juin vers trois heures du matin. Elle est encore à l'hôpital, en soins intensifs, mais ses jours ne sont plus en danger. Elle a quand même failli y rester. Elle a été passée à tabac et laissée pour morte. Une autre fille qui exerce le même métier l'avait vue monter vers vingt-trois heures dans la voiture d'un client. Entre vingt-trois heures et trois heures du matin, rien...

Boris opina, encourageant la jeune femme d'un sourire.

— D'où une première série de questions, reprit Géraldine. Auxquelles la fille ne peut pas encore répondre, vu son état. Ensuite, une semaine plus tard, le 16 juin, cette fois du côté du parc floral, une prostituée est montée dans la voiture d'un client à dix heures et demie, et on ne l'a plus revue depuis. Une collègue et amie à elle a déclaré sa disparition à la police le lundi 19. Devriès a rédigé son rapport le 21. En insistant sur la concordance des deux témoignages sur les points suivants : jour, heure, lieu, et surtout signalement d'un véhicule identique. Une camionnette noire, type Volkswagen ou Ford, en

bon état et plutôt récente, immatriculée 75. D'où l'hypothèse d'un agresseur en série de prostituées. Le vendredi suivant, 23 juin, il y a donc quinze jours, il ne s'est rien passé de comparable.

— Du moins que l'on sache, glissa Boris, attentif.

— Vendredi dernier, rien non plus. Entre-temps, des ordres d'en haut avaient exigé qu'on mette le paquet sur cette « affaire ». Et voilà pourquoi nous sommes là, samedi 8 juillet, une heure du matin... À nous demander...

Géraldine s'interrompit, jeta un coup d'œil à Boris et poursuivit en comptant sur ses doigts :

— Un : pourquoi a-t-on ramené la première fille ici, et pas la deuxième, en supposant que l'agresseur et le kidnappeur soient le même et la volonté de tuer établie... Deux : pourquoi pas trois ? Une troisième agression... Dans tous les manuels, on lit qu'une série criminelle commence à partir de la troisième victime, non ?

Boris approuva silencieusement.

— Donc il faut chercher d'autres victimes, et peut-être pas seulement ici...

Géraldine pinça le bout de son majeur et avoua :

— Après, je sèche. Avec si peu d'éléments, impossible de s'avancer.

— Mais il y a un autre élément, qui n'est pas dans le rapport de Devriès, objecta Boris. Et qui accrédite l'idée qu'il s'agit bien d'une série, donc qu'il y a d'autres victimes, qu'on n'a pas encore trouvées, ou d'autres qu'on va bientôt trouver...

— L'importance qu'on accorde en haut lieu aux deux faits avérés ? suggéra la jeune femme. Ce qui voudrait dire que... ?

Boris allait répondre quand deux phares apparurent dans son rétroviseur extérieur. Son œil aigu eut vite fait d'identifier une fourgonnette de couleur sombre roulant lentement dans leur direction.

Géraldine avait noté son brusque regain d'attention et elle réagit au quart de tour, se tassant sur son siège en même temps que lui. Et comme elle avait non seulement de l'esprit mais de la présence d'esprit, elle lui tendit à nouveau la bouteille d'eau minérale. La cigarette s'éteignit en grésillant dans un reste d'eau tiédasse. Invisibles de l'extérieur, ils tendirent l'oreille. C'était la première alerte sérieuse, depuis deux heures qu'ils croisaient dans le bois de Vincennes.

Le premier véhicule qui ressemblait, en tout cas de loin, au signalement dont ils disposaient... En trois heures de rondes, c'était le premier dans ce cas.

Un Ford Transit noir les dépassa à petite vitesse. Impossible de distinguer quoi que ce soit à l'intérieur. Les yeux au ras du pare-brise, ils le virent se ranger le long du trottoir, cent mètres devant eux. Ils se redressèrent et échangèrent un regard.

— J'avertis les gars du 12^e ? suggéra Géraldine en tendant la main vers le micro de la radio de bord.

Le capitaine de la 4^e DPJ sillonnait la partie nord-est du bois, du côté du parc floral, en compagnie d'un jeune lieutenant. Sans plus de résultat qu'eux. Leur dernier contact remontait à vingt minutes. Boris approuva d'un signe de tête, sans cesser de fixer le Ford Transit. Personne n'en était descendu. Géraldine saisit le micro, s'identifia, donna leur position et indiqua :

— Ford Transit noir, modèle récent, immatriculé 832 WT 94... On va contrôler, ajouta-t-elle alors que Boris démarrait.

— On arrive, fit la voix de Devriès. On est à l'entrée de Fontenay-sous-Bois.

Boris dépassa lentement le Ford Transit. Un bras nu apparut par la vitre baissée de la portière, une main qui tenait une cigarette. Mais c'était un bras de femme et le profil de la personne au volant ne laissait aucun doute. Elle était seule à bord, un portable à l'oreille. Si le véhicule correspondait, ce n'était pas ce qu'ils espéraient. Géraldine poussa un soupir de déception. La conductrice, cheveux noirs raides et épaules nues, les observa avec intérêt, sans cesser de parler dans son portable. Boris se rangea devant son véhicule.

— On vérifie quand même, dit-il, sans illusion.

Ils descendirent et marchèrent vers le fourgon. La femme reposa son portable et leur adressa un large sourire à travers le pare-brise. La quarantaine, le visage outrageusement maquillé en noir et rouge – très noir pour les yeux, très rouge pour la bouche – elle avança la tête à l'extérieur et lança d'une voix gouailleuse :

— Le mignon petit couple !

Géraldine restant en retrait et examinant la camionnette, Boris s'approcha de la portière et d'un coup d'œil nota la tenue de la conductrice, qui affichait ses activités : short en cuir, corset lacé serré qui comprimait la taille et rehaussait les seins. Lesquels, très blancs, rebondis, s'offraient avec générosité, leurs bouts rose vif pointant dans l'échancrure.

— Je suis déjà en week-end, mais pour vous, je suis prête à faire des heures sup, reprit la femme d'une voix plus rauque, avec une œillade appuyée à l'intention de Boris. Une partie à trois, mon beau ? Ton amie est assez mon genre, et toi... hum...

Elle passa une langue gourmande sur ses lèvres. Son sourire commercial disparut quand il lui mit sa carte sous les yeux.

— Police ? (Son regard alla de l'un à l'autre.) Ça alors, je rêve ! Y recrutent des prix de Diane, maintenant ? Y a comme qui dirait maldonne ! fit-elle en frappant le volant avec la paume.

Considérant Boris par en dessous, elle ajouta avec un accent de sincérité :

— Dommage... Je nous y voyais déjà !

Puis elle se pencha pour prendre sur l'autre siège un petit baise-en-ville.

— C'est votre voiture qui nous intéresse, expliqua Boris.

— Je l'ai achetée y a deux semaines, elle est impec ! J'ai même fait réparer le phare arrière... Qu'est-ce que vous lui voulez, à ma caisse ? répliqua-t-elle en tendant ses papiers.

— Voir ses papiers à elle, intervint Géraldine en se rapprochant.

Nadine Ricourt, puisque c'était le nom de la conductrice, d'après la carte d'identité que consultait Boris, toisa la jeune femme et ricana.

— Madame est amateur de belle mécanique, je vois !

Mais elle fournit sans barguigner les papiers de la camionnette.

— J'suis en règle, j'ai passé une matinée à la préfecture pour avoir la nouvelle carte grise, pas plus tard que mardi dernier... Y avait un populo !

Elle disait vrai. Le Ford avait deux ans. Boris se pencha pour observer l'intérieur. Un panneau de bois rajouté séparait la cabine de l'arrière. Nadine Ricourt en profita pour mieux lui montrer ses cuisses, encore fermes et musclées, dut-il reconnaître.

— Vous voulez peut-être aussi savoir ce qu'il m'a coûté ? reprit-elle en inclinant la tête, libérant des effluves de parfum capiteux et de transpiration.

— Pourquoi pas ? J'aimerais surtout savoir à qui vous l'avez acheté.

Elle soupira, minauda :

— Quand c'est demandé si gentiment...

Elle lui mit cette fois sous le nez ses gros seins blancs, en se tortillant vers le vide-poche.

— J'ai encore le double du certificat de vente, tenez. Il appartenait à une société...

Le document était daté du 22 juin, la société Thronex était domiciliée dans le XVI^e arrondissement.

— Une bonne affaire, hein ? commenta Boris.

— Ben, c'est pas interdit ! Dans le métier, on a des tuyaux...

— Vous pouvez ouvrir l'arrière, madame ? demanda Géraldine.

— Vous alors ! Quand vous avez une chose en tête... C'est comme qui dirait de l'intrusion dans ma vie privée !

Elle prit les clés et descendit en se déhanchant, histoire de frôler Boris au passage. Juchée sur ses semelles compensées, elle était aussi grande que Géraldine, à qui elle adressa un clin d'œil.

— Vous m'avez l'air bien jeune pour être aussi sérieuse, ma petite dame, si je puis me permettre.

Tandis qu'elle ouvrait les portes arrière, Boris aperçut la Mégane de Devriès qui arrivait.

Isolé de la cabine par une cloison de contreplaqué et dépourvu de vitres latérales, le caisson, où un matelas occupait pratiquement tout l'espace, valait bien une chambre dans un hôtel de passe, à condition de ne pas être claustrophobe.

— Je vous assure que c'est confortable, je m'y suis faite tout de suite, commenta Nadine avec fierté. Rien que pour la suspension, ça me change de mon vieux C 15 !

— Vous l'avez aménagé quand ? demanda Géraldine.

— Ben, dès que je l'ai eu payé, le lendemain, quoi. J'ai fixé la cloison et j'ai déménagé...

Devriès et son collègue, le lieutenant Karim, descendirent de voiture et approchèrent. Boris alla à leur rencontre et résuma la situation.

— Qu'est-ce que vous en pensez, commandant ? lui demanda Devriès avec une note de respect dans la voix.

— La fille n'y est pour rien, mais le fourgon est peut-être celui que vous cherchez. Ça mérite d'être examiné de près.

— On l'embarque et les gars du Labo vont le passer au peigne fin, approuva Devriès. Tu demandes les clés à la dame et tu amènes le Ford au garage, ajouta-t-il à l'adresse du lieutenant. Et veille à ce qu'on n'y touche pas. Il peut y avoir des empreintes, des indices...

— Ça m'étonnerait, remarqua Boris en observant Nadine Ricourt qui parlait à Géraldine.

— Pourquoi ?

— C'est le genre à avoir fait le ménage en grand avant de s'installer, répondit-il en montrant Nadine. Mais faites le nécessaire, on ne sait jamais. Moi, c'est plutôt le vendeur qui m'intéresse. Je m'en occupe.

En les voyant venir vers elle, Nadine s'écria :

— Si votre conférence est terminée, je peux peut-être rentrer chez moi ? Je boirais bien un coup tranquille, moi ! Par cette chaleur...

— Ce n'est pas exactement comme ça que ça se passe, madame Ricourt, lui annonça Boris. On va tous au commissariat, et on garde votre véhicule.

— Quoi ? Et vous me payez le taxi, aussi ?

— Je vous promets de vous raccompagner moi-même, après...

Elle le fixa et capitula, lui dédiant un sourire tout miel.

Le capitaine Devriès et Nadine ouvrant la marche dans la Mégane, Boris et Géraldine suivaient le Ford Transit conduit par le lieutenant Karim.

— Une nature, cette femme ! commenta Boris. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté, pendant que je parlais avec les autres ? Tu avais l'air très intéressée.

Géraldine se mit à rire.

— Elle m'a détaillé ses spécialités. Tu as vu l'ours en peluche sur la petite

valise, à la tête du matelas ?

— Oui. C'est une spécialité, l'ours en peluche ?

— Pas à ma connaissance, mais elle m'a dit ce qu'il y avait dans la valise. Menottes, cravache, pincés...

— Je vois, ça ne m'étonne pas. Et ça t'a vivement intéressée ?

— Pas plus que ça. Mais elle m'a demandé si toi, tu étais amateur...

— Ho ho ! Et tu n'as pas su quoi répondre, dit Boris en riant à son tour.

— Je ne m'y suis pas risquée !

— Tu as bien fait.

Ils arrivèrent devant le commissariat de Daumesnil. Il était deux heures moins dix du matin. Boris se gara et se tourna vers la jeune femme :

— Tu as bien mérité un peu de repos, ma belle. Je m'occupe de la suite et je raccompagne notre amie Nadine.

— Son nom de guerre, c'est Martha, méfie-toi quand même.

— Maîtresse Martha ? Elle doit drôlement surveiller son langage, quand elle joue ce rôle-là. Bon, je crois pouvoir faire face. Tu peux disposer, petit soldat. On se tient au courant.

— Merci, grand chef. Au fait, à propos de langage... c'est quoi, un prix de Diane ?

— Une très jolie pouliche dans ton genre.

Les grands yeux verts de Géraldine s'arrondirent et une lueur malicieuse y passa.

— Eh bien, j'aurai appris quelque chose, ce soir. Bonne nuit.

Elle s'en alla prestement. Boris la regarda s'éloigner. Elle habitait non loin de là, vers Ledru-Rollin, mais quand il l'aperçut qui hélait un taxi en maraude, il imagina sans peine que ce n'était pas pour rentrer chez elle. Courait-elle vers un rendez-vous, ou une boîte de nuit gay du Marais ou des Champs-Élysées ? Lui qui aimait tant les femmes, il travaillait avec une femme qui ne les aimait pas moins. Le monde était mal fait...

Avec un haussement d'épaules fataliste, il pénétra dans le commissariat, où sévissait une chaleur de four pas nettoyé depuis des lustres.

CHAPITRE III



Boris se réveilla à six heures du matin, la tête lourde et la bouche sèche. Malgré les fenêtres ouvertes, l'air était trop rare dans son studio de la rue de Turbigo pour rafraîchir l'atmosphère. Le pire dans ces périodes de grosses chaleurs, outre les nuits abrégées, c'était la sensation, même au petit matin, d'étouffer.

Il prit une douche froide, se fit un café et résolut de se rendre au Quai des Orfèvres, l'endroit finalement le plus propice pour garder les idées claires. Dans son bureau au plafond haut et aux fenêtres ouvertes sur la Seine, on respirait. Et puis à cette heure, un samedi matin, les locaux étaient encore calmes.

Le capitaine Devriès n'avait pas dû dormir beaucoup lui non plus. Il avait envoyé un mail à Boris à quatre heures du matin, lui fournissant les détails dont ils avaient parlé dans la nuit avant de se séparer. Les noms et les coordonnées des victimes et des témoins. Une série de photos. Quant aux recherches suggérées par Boris concernant d'autres victimes éventuelles, prostituées agressées ou disparues durant les dernières semaines, il avait expédié des demandes, indiquant qu'on adresse les réponses à la Brigade mondaine. De toute évidence, Devriès ne se battrait pas pour garder la conduite de l'enquête, il estimait avoir mieux à faire, malgré les consignes. L'agression dont avait été victime Virginie Tallec, la fille toujours hospitalisée, n'avait même pas encore donné lieu à l'ouverture d'une information judiciaire, donc à la désignation d'un juge d'instruction.

En composant le numéro de téléphone de l'hôpital Saint-Antoine, puis en attendant qu'on lui passe les soins intensifs, Boris se demandait si c'était leur « statut » de prostituées qui valait à ces filles aussi peu de considération. Mais d'un autre côté, on avait ordonné aux enquêteurs de se mettre en chasse d'un agresseur supposé unique. Qui était ce « on », et qu'est-ce que ça signifiait ? Décidément, quelque chose lui échappait.

La voix pressée d'un médecin de garde résonna dans ses oreilles. Une voix de femme, plutôt jeune, avec un accent du Sud. Qu'elle finisse sa nuit ou commence sa journée, elle était visiblement à cran. Sans doute débordée.

— Désolé de vous importuner, dit Boris après s'être présenté, mais je voudrais des nouvelles de l'état de santé de Virginie Tallec.

— Ah oui, la petite Tallec. Il y a quand même quelqu'un qui s'inquiète de son état... Elle va aussi bien que possible, et...

— Est-ce qu'elle serait en mesure de répondre à des questions ? l'interrompt Boris.

Son interlocutrice émit une sorte de sifflement indigné.

— Dix-huit jours de coma, fractures multiples, traumatisme crânien, je vous passe le détail..., s'emporta-t-elle. Si elle n'est pas morte, c'était moins une ! Quant à répondre à des questions, encore faudrait-il qu'elle les comprenne. C'est loin d'être le cas. Alors de là à y répondre...

— Je comprends, docteur. Est-ce que par hasard vous vous êtes occupée d'elle à son arrivée ? demanda Boris, supputant que la véhémence du médecin avait des motifs particuliers.

— Oui, justement, c'est moi qui étais là, répondit la femme après un instant de silence, d'un ton radouci. Et c'était vraiment pas beau à voir.

— J'essaye d'en savoir plus sur ce qui lui est arrivé. Vous pourriez me renseigner ?

— Écoutez, je n'ai vraiment pas le temps, là, et de toute façon, la police...

— Je reprends l'enquête à zéro, assura Boris. Et j'ai bien l'intention de la faire progresser.

Nouveau silence, puis la femme reprit :

— Si vous pouvez vous déplacer, je termine à huit heures. Je serai à la Brasserie du Métro, à Faïdherbe-Chaligny. J'ai besoin d'un break en sortant d'ici.

Il était 7 h40. Boris n'hésita qu'une seconde.

— Je viendrai. Je vous remercie. Comment vous appelez-vous ? Et comment vous reconnaîtreai-je ?

— Cherchez le visage le plus fatigué, ce sera moi, répondit-elle avec un petit rire. Je m'appelle Marina... À tout à l'heure.

Boris dut s'en contenter : elle avait déjà raccroché.

Elle avait la trentaine, les yeux cernés et les traits tirés, mais parmi les rares clients de la brasserie où Boris entra peu après huit heures, elle était surtout la plus attirante, et de loin. Des cheveux bruns ondulants sur les épaules, des prunelles sombres brillant sous de longs cils et une bouche

pulpeuse... même sans maquillage et au terme d'une nuit de travail, elle avait de quoi capter l'attention d'un amateur de jolies femmes comme Boris.

Elle parut surprise quand il se dirigea droit vers sa table, et pas insensible à ses premières paroles :

— Vous êtes Marina ? Vous auriez dû me dire de chercher le visage le plus ravissant... Boris Corentin...

— Marina Lippi, dit-elle en l'accueillant d'une poignée de main énergique, avec un sourire qui dévoila des dents éclatantes. Je ne m'attendais pas à... vous ne ressemblez pas aux policiers auxquels j'ai eu affaire le mois dernier.

Elle le considéra avec curiosité, tandis qu'il s'asseyait en face d'elle.

— Brigade mondaine, n'est-ce pas ? C'est la première fois que j'en vois un spécimen... Pardon, un représentant, se reprit-elle en lui adressant un regard direct. Que voulez-vous savoir ?

— Vous êtes italienne ?

Le temps qu'il commande un café, et pour elle un autre Perrier, elle lui apprit qu'elle était originaire de Florence et qu'après un stage d'internat à Paris, elle avait décidé de prolonger son séjour en France, d'y exercer son métier. Elle précisa avec une mimique :

— Pour des raisons sentimentales. Elles ne sont plus d'actualité, mais je suis restée quand même... Je croyais que vous étiez venu pour me parler de Virginie Tallec, commandant, ajouta-t-elle d'un ton amusé, en surprenant le coup d'œil dont il l'enveloppait.

Le chemiser vert d'eau qu'elle portait allait bien à son teint et le col ouvert laissait entrevoir la naissance de ses seins bronzés.

— Bien sûr, docteur. Le rapport dont je dispose est assez succinct, et le collègue qui s'est occupé jusqu'ici de l'affaire ne m'a pas fourni beaucoup d'éléments supplémentaires. Le capitaine Devriès...

— Il avait à s'occuper de choses plus urgentes que le cas de cette pauvre fille, l'interrompit-elle. On s'est parlé cinq minutes entre deux portes, il a rappelé deux fois, et du moment qu'il est impossible de l'interroger, le sort de Virginie Tallec, il s'en fiche, si vous voulez mon avis.

L'indignation faisait flamboyer ses yeux et gonflait sa poitrine, son accent italien était plus prononcé. Une passionnée. Boris hocha la tête.

— C'est bien pour cela que je tenais à vous rencontrer. Une semaine après l'agression contre Virginie Tallec, une autre fille a disparu dans le bois de Vincennes. Dans des conditions apparemment similaires, mais elle, on ne l'a pas retrouvée. Peut-être y a-t-il eu d'autres agressions, d'ailleurs, que nous ignorons...

— Dites plutôt tentative de meurtre, s'insurgea Marina Lippi. Dans le cas de Virginie, on a voulu la tuer. C'était plus qu'une raclée, comme votre

collègue avait l'air de le croire. J'ai fait de la médecine légale, je sais de quoi je parle.

— Vous pouvez me donner des détails ?

— On l'a frappée méthodiquement, pour provoquer des fractures et des lésions internes, répondit la jeune femme d'une voix assourdie. La liste des dégâts couvre deux feuillets, je peux vous la transmettre...

Il lui tendit une carte avec ses coordonnées professionnelles et demanda :

— Avec quoi l'a-t-on frappée ? Vous en avez une idée ? Un instrument particulier ?

Marina se pencha légèrement en avant, sourcils arqués.

— Vous êtes plus curieux que vos collègues. Ils ne s'en sont pas souciés. Je me suis posé la question, moi, sans parvenir à une réponse certaine. Le plus probable, c'est qu'on ne s'est servi d'aucun instrument.

— Comment ça ? Ce n'est pas possible !

— Je suis de votre avis, mais pourtant, je n'ai pas relevé de traces comme en laissent une barre de fer ou une batte, ou quelque chose d'approchant. Encore moins un poing américain. Non, rien de tel. Ce n'est pas très satisfaisant, je vous l'accorde, mais je dirais qu'on l'a démolie à coups de pied et de poing. Avec une force terrible, et une sauvagerie...

— Vous parliez d'un acharnement méthodique, objecta Boris.

— Disons une sauvagerie méthodique, précisa Marina sans pouvoir réprimer un frisson. Briser des membres à mains nues, vous imaginez ?

Ils se turent un moment, horrifiés.

— Une crise de démence pourrait expliquer ça ? reprit Boris, songeur.

— Peut-être, oui, ce serait plus plausible. Mais en même temps, une démence très organisée, pas du tout aveugle.

Elle secoua la tête et haussa les épaules.

— Ça me paraît contradictoire, reconnut-elle d'une voix lasse. Et puis, on l'a frappée à la tête, mais pas au visage. Son visage était... est intact. Et aussi...

Elle vida son verre d'un trait et releva les yeux pour le fixer.

— Elle ne présentait pas de lésions génitales. On l'a massacrée sans toucher à son visage ni à son sexe.

— C'est étrange, effectivement, dit Boris après un nouveau silence.

— C'est un miracle qu'elle ait survécu. Le cœur a tenu, elle est jeune et... et était en bonne santé. Mais les séquelles seront sérieuses.

Ils parlaient à voix basse, bien qu'il n'y eût personne alentour. Marina continua comme si elle revivait la scène :

— On l'a amenée à quatre heures du matin et j'ai d'abord protesté que

c'était inutile, qu'il était trop tard. Un cadavre... Elle était si froide et rigide... Mais le cœur battait encore. Incroyable !

— On a pu la transporter durant un long trajet sans qu'elle succombe ? demanda Boris. Il s'est écoulé plus de quatre heures entre la dernière fois où on l'a vue et ; le moment où on a découvert son corps dans le bois. C'est long...

Marina repoussa ses cheveux en arrière et fit un effort visible pour sourire.

— Ça, je n'en sais rien, monsieur le détective, c'est votre travail. Moi, j'ai fait le mien... Vous auriez une cigarette ?

Il prit un paquet neuf dans la poche de sa chemisette et lui en offrit une. Elle inspira une bouffée puis souffla voluptueusement la fumée.

— Personne n'est venu prendre de ses nouvelles ni n'en a demandé d'aucune façon ? reprit Boris, l'esprit toujours occupé par le cas de la malheureuse Virginie Tallec.

— Strictement personne. À croire qu'on ne se fait pas vraiment d'ami, sur le trottoir.

« Pas de famille connue, avait répondu Devriès quand Boris lui avait posé la question. Elle habitait une piaule à Nation depuis trois mois, personne ne s'est manifesté là-bas non plus, que je sache... »

Boris alluma à son tour une cigarette, la première de la journée, et en relevant la tête, croisa le regard de Marina posé sur lui. Attentif et trouble à la fois. La jeune femme s'humecta les lèvres et rompit le silence :

— Vous êtes en voiture ? Cela ne vous ennuerait pas de me déposer chez moi ? Je suis crevée...

Un peu de sueur perlait au coin de sa bouche et à ses tempes. Ses yeux avaient foncé. Elle avait tout à coup l'expression d'une adolescente qui en a marre de jouer les adultes.

— J'ai aussi grand besoin d'une douche, ajouta-t-elle.

— Je suis garé Faubourg Saint-Antoine, répondit-il en ajoutant quelques pièces à celles qu'elle posait rapidement sur la table. Allons-y.

Elle le précéda sur le trottoir, son sac à l'épaule, et s'étira dans le soleil. En mocassins et jean taille basse qui laissait voir une bande de peau nue à la lisière de son chemisier, elle avait l'air beaucoup plus jeune. Sous le regard de Boris, elle redressa les épaules et bomba la poitrine. Les boutons menaçaient de craquer. Il entrevit la dentelle d'une lingerie qui n'était pas d'une gamine et marcha jusqu'à sa voiture.

— J'habite dans le XX^e, à Gambetta, dit-elle. Près de Tenon, un autre hôpital... Vraiment, ça ne vous dérange pas ?

Son regard demandait plutôt : « Je vous plais ? Vous avez envie de moi ? » Il lui répondit d'un sourire qui lui fit détourner les yeux avec un petit rire de gorge.

Mais dans la voiture déjà surchauffée, tandis qu'ils roulaient jusqu'à Nation puis vers le Père-Lachaise, elle demeura réservée et silencieuse, comme intimidée. Ce n'est que lorsque Boris s'engagea sur ses indications dans une petite rue longeant l'hôpital Tenon qu'elle proposa en lui jetant un regard de biais :

— Je peux vous proposer un café ?

Il faisait déjà un créneau pour se garer.

— Un vrai expresso italien, j'espère bien, répondit-il.

Elle monta devant lui, à grandes enjambées pressées, les trois étages qui menaient à son appartement. Elle avait déjà ouvert la porte quand il atteignit le palier. Elle le fit entrer et la referma, s'y adossant en s'épongeant le front. Essoufflée, elle murmura :

— Excusez-moi, c'est la fatigue, les nerfs, toutes ces choses horribles...

Comme il s'approchait d'elle à la frôler, elle s'esquiva et fila vers la pièce principale, lançant son sac d'un côté, ses mocassins de l'autre.

— Vous savez faire marcher la machine à café ? Je vous laisse vous en occuper. Je vais prendre une douche !

Et elle disparut dans une autre pièce, dont elle referma la porte.

Boris avait préparé deux cafés et patientait en observant le square sur lequel donnait l'appartement, quand un léger bruit de porte le fit se retourner, quelques minutes plus tard.

Marina se tenait sur le seuil. Elle était nue, ses cheveux mouillés étalés sur ses épaules, des gouttes d'eau luisant sur la peau dorée de son ventre et dans les boucles sombres de sa toison. Ses seins pointaient, braqués sur lui. Elle avança d'un pas hésitant, dit d'une petite voix, avec son accent chantant :

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que...

Elle s'interrompit, embarrassée, comme si elle avait peur de sa propre audace. Il s'approcha d'elle et d'un élan, elle vint se serrer contre lui.

Elle était fraîche, petite et bien proportionnée, le corps ferme et souple, avec cette poitrine insolente dont les bouts dardaient, presque noirs. Elle allait parler, mais il se pencha pour l'embrasser et elle se suspendit à son cou, se haussant sur la pointe des pieds, offrant ses lèvres. Il caressa son dos et sa taille, descendit sur les globes durs de ses fesses et elle commença à se frotter à lui comme une chatte. Les yeux agrandis, agrippée à ses épaules, elle l'embrassait avec fougue, sa langue refoulant la sienne. À présent qu'elle avait franchi le pas, elle était déchaînée...

D'une main glissée entre eux, Boris n'eut aucune peine à vérifier à quel point elle était excitée. Ses doigts glissèrent dans l'épaisse toison noire et furent comme aspirés dans le sillon humide. Agitant les reins, Marina se mit à haleter. Son sexe était trempé. Dans son impatience, elle faillit leur faire perdre l'équilibre.

Avec fermeté, il l'écarta de lui, prévenant d'un mot ses protestations.

— Tout doux, *bella*...

Lèvres retroussées, elle poussait des soupirs rauques en se tortillant sur sa main. Il suffit d'une caresse plus appuyée en haut de sa fente pour qu'elle se mette à gémir. Son clitoris saillait. Il le massa d'un mouvement circulaire.

— Je vais... je vais jouir ! haleta-t-elle.

De son autre main, Boris se libéra. L'impatience de la belle Italienne le gagnait. Elle baissa les yeux sur son érection et arrondit les lèvres sur une exclamation muette. Sa bouche, ses mains, son sexe... elle voulait tout faire en même temps et ne savait par où commencer, pour profiter de ce superbe outil.

Posément, il la poussa jusqu'à un petit canapé. Elle s'y assit du bout des fesses, dévorant des yeux sa virilité. Il prit le temps d'ôter ses vêtements qui lui collaient à la peau. Puis il vint s'asseoir près d'elle, la prit aux hanches et la fit pivoter pour la placer à califourchon sur lui. Jambes repliées, les genoux s'enfonçant dans les coussins, Marina avança le ventre et l'empoigna pour le guider aussitôt en elle. Elle était tellement mouillée qu'il s'enfonça d'un trait.

Ainsi disposée, elle se mit à le chevaucher, la tête bientôt rejetée en arrière, lui offrant ses seins qui bougeaient à peine tant ils étaient durs. À peine en pinça-t-il les pointes qu'elle commença à émettre des petits cris de plaisir. Ses muscles intimes se resserraient sur le membre fiché en elle, ses fesses claquaient sur les cuisses de Boris. Elle s'arqua en arrière et très vite, elle jouit avec un tremblement de tout le corps. Délicieusement comprimé, il se laissa aller à son tour, cramponné à ses seins. Une étreinte brève, intense, infiniment soulageante. Par les fenêtres ouvertes, la chaleur commençait à envahir l'appartement.

Ruisselant de sueur, ils reprirent haleine sur le canapé. Puis Marina avec un petit rire apaisé murmura contre son oreille :

— On a besoin d'une autre douche, je crois...

La salle d'eau, au fond de la chambre attenante au séjour, semblait trop petite pour accueillir deux personnes, mais elle y entraîna Boris, se frottant contre lui avec des mimiques gourmandes. Apaisée mais pas rassasiée, elle se colla à lui sous le jet tiède, dans une cabine de douche minuscule. Il y avait trop peu d'espace pour qu'ils bougent, mais à cause justement de cette exiguité, Boris ne tarda pas à retrouver une vigueur toute neuve. Il ferma les robinets et sortit de la douche. Une main refermée sur son membre, toute dégoulinante d'eau, Marina frissonnait face à lui.

— Qu'est-ce que tu veux, *caro* ?

Docilement, elle glissa à genoux sur le carrelage quand il pesa sur ses épaules. Elle le suçait, avec des agaceries de la langue et des dents. D'une main posée sur son crâne, il lui signifia ce qu'il désirait. Elle l'engloutit lentement dans sa bouche, dodelinant de la tête et soufflant à mesure que l'engin

volumineux disparaissait entre ses lèvres. Elle parvint tant bien que mal à l'avalier presque en entier. Puis en salivant, elle se mit à le pomper, changeant de rythme et hoquetant chaque fois qu'elle s'étranglait.

— Tu es trop gros ! dit-elle en relevant la tête, les yeux flous. Et on étouffe, ici.

— Viens sur le lit...

Il voulut la relever, mais elle secoua la tête.

— Attends, tu vas aimer...

Elle se redressa à demi, empoigna ses seins à deux mains et les rehaussa, emprisonnant entre eux la queue raide, tout en happant entre ses lèvres le gland congestionné.

— Tiens mes seins, serre-les fort, dit-elle d'une voix hachée, en se tortillant contre lui.

Il ne se fit pas prier, pressant les globes fermes, se logeant entre eux. Il put bientôt coulisser à son aise dans un manchon moelleux. Ses coups de reins faisaient gémir la jeune femme, et elle tendait sa bouche ouverte pour gober l'extrémité du membre à chaque va-et-vient.

Elle s'accrocha aux hanches de Boris et se laissa ballotter, s'abandonnant sans retenue. Le fourreau de ses seins, doux et brûlant, le comprimait. Celui de sa bouche le happait, le retenait puis le relâchait. Elle bavait sur la colonne de chair dure qui se retirait puis revenait plus violemment à la charge.

Boris accéléra, malmenant sans ménagement la magnifique poitrine de l'Italienne. Elle lui griffa tout à coup les cuisses et au regard chaviré qu'elle leva un instant vers lui, il comprit qu'elle aimait beaucoup cela, elle aussi... Instantanément, cela déclencha son plaisir. La sève jaillit entre les seins de Marina, gicla sur son menton. Elle ouvrit grand la bouche et il s'y enfonça d'une secousse, achevant de se vider contre son palais.

Il dut presque la porter jusqu'à son lit, ensuite. Elle flageolait sur ses jambes. Elle s'y laissa tomber comme une masse.

— J'adore..., murmura-t-elle en étalant sur sa gorge un reste de sperme.

Boris retourna sous la douche et resta un moment sous l'eau froide. Quand il revint dans la chambre, Marina n'avait pas bougé. Allongée en travers du lit, cuisses écartées, les seins dressés narguant la pesanteur, elle dormait. Il déposa un baiser au coin de ses lèvres, la vit sourire dans le vague et s'éclipsa.

Il était presque dix heures quand Boris traversa le bois de Vincennes en direction de la banlieue. Sur les terrains de foot de Pershing, quelques courageux jouaient en plein cagnard. Le sport le plus populaire du jour était sans conteste la course au point d'eau. Alerte canicule renforcée, répétaient en boucle les infos à la radio. 37 degrés attendus ce samedi à Paris... Alerte à la

pollution... Suantes recommandations.

De l'autre côté du bois, il trouva facilement la rue où habitaient, selon les renseignements de Devriès, Estelle Lecœur et Vanessa Grange.

Estelle était la fille qui avait disparu le 16 juin, Vanessa était celle qui l'avait vue en dernier lieu, en train de monter dans la voiture d'un client, une camionnette sombre. Estelle et Vanessa partageaient un appartement à Nogent-sur-Marne, à quelques minutes du bois où elles travaillaient ensemble.

Aucune place n'était libre du côté de l'ombre. Boris se résigna à stationner en plein soleil. Et à monter à pied, faute d'ascenseur. D'après le tableau des occupants, dans le hall, les deux filles habitaient au quatrième droite. Quand il atteignit le palier, il était à nouveau en nage.

Il sonna, recommença après quelques secondes de vaine attente. Puis une troisième fois, plus longuement, quand il perçut un mouvement furtif de l'autre côté du battant. Il n'y avait pas d'œilleton. Et pas un bruit alentour dans l'immeuble.

— Mademoiselle Grange ? appela-t-il. Si vous êtes là, ouvrez, s'il vous plaît...

Quelqu'un en effet était là, si près qu'il l'entendit soupirer.

— C'est quoi ? demanda enfin une voix féminine, et méfiante.

— La police, à propos de votre amie Estelle...

Il se passa encore plusieurs secondes avant que la porte ne s'entrouvre sur un visage ensommeillé, une tignasse blonde aux racines brunes.

— Estelle... vous avez de ses nouvelles ? demanda la fille d'une voix inquiète.

— Non, aucune, mais j'aimerais que vous me parliez d'elle, répondit Boris. Commandant Corentin, ajouta-t-il en montrant sa carte et en franchissant le seuil avant qu'elle ne lui claque la porte au nez.

— J'ai déjà dit ce que je savais...

— Pas à moi.

Haussant les épaules, elle le laissa entrer.

Vanessa Grange avait vingt-trois ans, un corps maigre qu'un T-shirt couvrait jusqu'à mi-cuisses, le regard fuyant dès qu'on lui posait une question précise, un pli dur au coin de la bouche.

Il faisait dans le petit trois pièces qu'elle partageait avec Estelle une chaleur d'étuve. Elle ne lui proposa même pas de s'asseoir et quand il redescendit l'escalier dix minutes plus tard, il n'en savait guère plus que ce que Devriès lui avait mentionné la veille.

Estelle avait débarqué six mois plus tôt dans les allées du bois, Vanessa lui avait proposé de remplacer sa colocataire qui était partie dans le Midi. Elles avaient le même âge. Estelle avait vécu dans un foyer en Seine-et-

Marne, et n'avait jamais parlé de famille ni même de petit ami.

— Elle n'était pas méfiante, elle serait montée avec n'importe qui, avait dit Vanessa, avant d'ajouter : J'ai cru que vous veniez m'annoncer une mauvaise nouvelle...

Elle n'en attendait à l'évidence pas de bonne, et quand Boris avait voulu savoir pourquoi elle était certaine que le pire était arrivé à sa copine, elle avait seulement répondu avec un haussement d'épaules :

— Je le sens, c'est tout. C'était une victime, Estelle.

— Comme Virginie Tallec ?

— Je la connaissais pas, elle, je l'ai dit à l'autre flic !

Puis, comme Boris évoquait un « protecteur », elle s'était fermée comme une huître. Il n'avait pas insisté.

En repartant vers le centre de Paris, il songea qu'en fait, la réponse à ce qu'il cherchait ne se trouvait pas du côté des filles, des victimes. Il le sentait. Son intuition lui disait qu'il était inutile de bousculer Vanessa, qu'il n'en tirerait rien de probant. Et qu'il aurait pu faire le tour de toutes les filles tapinant à Vincennes sans tomber sur une vraie piste.

Il fallait chercher dans une autre direction. Celle d'une adresse dans le XVI^e arrondissement, par exemple.

Il ne faisait évidemment pas moins chaud dans les beaux quartiers qu'à Nation ou Gambetta, mais l'atmosphère y semblait néanmoins un tout petit peu plus respirable. Peut-être parce que le square de Padirac, quoique minuscule et coincé entre le boulevard Suchet et l'hippodrome d'Auteuil, évoquait un gouffre profond et frais dans une région propice aux vacances...

Boris s'était garé à l'ombre sur le boulevard et achevait d'en faire le tour. Sa perplexité quand il revint à son point de départ était aussi profonde que le gouffre de Padirac lui-même. Le numéro 22 n'existait pas.

Le certificat de vente du Ford Transit acheté par Nadine Ricourt à la société Thronex mentionnait pourtant cette adresse, mais la numérotation des immeubles du square s'arrêtait au 20. Et la société Thronex était inconnue de l'annuaire, il l'avait vérifié le matin même avant de se rendre au rendez-vous avec le docteur Marina Lippi.

Intrigué, Boris observa la façade du bâtiment, contigu au numéro 20, qui faisait l'angle avec le boulevard. Ç'aurait pu être le 22, sauf qu'il n'y avait pas de porte d'entrée, seulement des fenêtres aux vitres opaques protégées par des grilles. Exactement comme sur la façade de l'immeuble du boulevard Suchet qui le prolongeait. Là, une porte cochère pleine était surmontée de deux caméras de vidéosurveillance, comme on en voit à l'entrée de bâtiments officiels. Aucune plaque. Il dut s'approcher de la porte et lever les yeux, dans

le champ des caméras, pour découvrir un interphone grillagé, encastré en hauteur dans l'épaisseur du mur. Il appuya sur le bouton de la sonnette et comme il s'y attendait un peu, n'obtint aucune réponse. Une impulsion malicieuse lui fit tendre vers l'objectif sa carte de fonctionnaire de police.

Puis, par acquit de conscience, il fit un autre tour du square, vérifiant à chaque numéro les plaques et les raisons sociales, les noms aux interphones ou aux tableaux. Sans aucun résultat. Nulle part n'apparaissait Thronex, ou quoi que ce soit d'approchant.

Quand il regagna sa voiture, il était près de midi et malgré l'écrasante chaleur, il frétillait intérieurement. Son intuition lui disait qu'il venait de tirer un fil.

CHAPITRE IV



Boris se gara dans la cour du 36 quai des Orfèvres quand son portable sonna. Le numéro qui s'affichait était celui du portable de son fidèle équipier et vieil ami le capitaine Aimé Brichot.

— Alors, Mémé, lança joyeusement Boris, tu as les pieds dans l'eau et la tête au frais, j'espère... La Bretagne, il n'y a pas mieux par le temps qu'il fait...

— Bonjour, Boris... Euh, je suis rentré. J'arrive tout juste.

— Ça alors ! Je ne t'attendais que lundi matin.

— Reprendre le train aujourd'hui ou demain, tu sais... Il paraît que Baba t'a mis sur quelque chose.

— C'est vrai, admit Boris, mais...

— Et qu'il n'y a pas foule en ce moment pour faire tourner la boutique, poursuivait Brichot d'un ton que Boris lui connaissait bien. Alors, je me suis dit que ce serait peut-être utile que je sois là...

Sacré Mémé, pensa Boris, sur le chapitre de la conscience professionnelle comme sur celui de l'amitié, il était sans reproche. La vieille école...

— Très utile, Mémé, assura-t-il. Je vais t'expliquer... Tu t'es levé tôt et tu n'as pas déjeuné, j'imagine ?

Brichot en convint.

— Alors on se retrouve *Chez Georges* dans une heure ? On sera tranquilles pour parler et il a installé la clim.

Requinqué, Boris regagna son bureau. Il n'y avait pas foule, effectivement, dans les étages. Et aucune nouvelle ni de Devriès, ni de Géraldine. Pour cette dernière, cela pouvait attendre. Il avait dans l'idée qu'elle avait besoin de récupérer... En revanche, il fut plus contrarié de ne pas pouvoir joindre Nadine Ricourt. Il l'avait comme promis raccompagnée dans la nuit chez elle, à Joinville-le-Pont, une fois réglées avec Devriès les formalités concernant son véhicule, et n'avait pas réussi durant le trajet à lui tirer les vers du nez, au sujet de l'achat dudit véhicule. L'ayant déposée, il s'était à vrai dire lâchement esquivé, malgré ses minauderies, ses œillades brûlantes et ses allusions égrillardes au bénéfice qu'il pourrait tirer du contenu de sa fameuse petite valise... Lui, Boris Corentin, se livrant au traitement expert que Maîtresse Martha réservait à ses meilleurs clients ! Il en frissonnait, elle en salivait... Il n'avait même pas pris le risque de descendre de voiture, devant son pavillon où elle disait avoir aménagé, au sous-sol, une pièce qui valait le déplacement, et beaucoup plus si affinités...

À présent que la mystérieuse société Thronex concentrait l'attention de Boris, il allait devoir renouer le fil, pour faire dire à Nadine quel était ce « vieux client fidèle » par l'intermédiaire duquel elle avait pu acheter son Ford Transit. Boris lui laissa un message plein d'aménité, d'un ton qui signifiait que tout bien réfléchi, il irait volontiers admirer sa cave.

Il passa ensuite plusieurs coups de fil, pestant intérieurement de ne pouvoir joindre la bonne personne ni à la préfecture de police, service de cartes grises, ni à la Direction centrale des renseignements généraux. On a beau avoir des numéros qui ne figurent pas dans l'annuaire, des postes personnels que leurs titulaires ne communiquent qu'avec parcimonie, bref avoir des relations et être de la maison, la Grande Maison en l'occurrence, on peut se retrouver démuni comme n'importe quel pékin s'évertuant à appeler la Sécu un dimanche matin...

Il envoya donc plusieurs mails, laissa ses coordonnés sur plusieurs messageries, et constata qu'il était près d'une heure, qu'il avait faim et que la sueur collait sa chemise à son dos. Il quittait son bureau peu à peu transformé en sauna quand il eut la surprise de voir Baba débouler du sien, situé au bout du couloir.

— Bonjour, patron, je vous croyais en week-end...

— Moi aussi, Corentin, je me croyais...

Le divisionnaire ne semblait pas d'humeur à en dire plus, ni à perdre une seconde à bavarder. Ralentissant à peine le pas, il demanda tout de même :

— Cette histoire de putes à Vincennes... vous avez déniché quelque chose ?

— Peut-être la voiture qui a servi à l'agresseur..

Badolini s'arrêta.

— La voiture ? Très bien, très bien...

— Les gars du Labo vont s'en occuper, expliqua Boris. Ils trouveront peut-être des indices. À ce propos, patron... Une société Thronex, avec une adresse bidon dans le XVI^e, ça vous dit quelque chose, par hasard ?

Une des lourdes paupières de Charly Badolini se releva, et un peu de cendre tomba de la cigarette qu'il portait à sa bouche.

— Thronex ? répéta-t-il. Ça devrait me dire quelque chose ?

— Si je peux vous expliquer rapidement, patron..., dit Boris en faisant mine d'accompagner Baba vers l'escalier.

— Une autre fois, Corentin, une autre fois..., bougonna Badolini en se détournant pour poursuivre son chemin. On fait le point lundi matin, n'est-ce pas ? La voiture, c'est un bon début, ça... très bon !

Il s'éloigna en hâte, auréolé d'un petit nuage de fumée, laissant Boris interloqué.

— Je parie que cette société Thronex sert d'écran à un service, dit Boris en terminant la salade qui accompagnait son steak tartare.

Assis en face de lui à une table à l'écart de l'animation de la salle, Aimé Brichot resta la fourchette en l'air.

— Un service de police, tu veux dire ?

— De police ou autre. Un service de l'État. J'ai laissé un message à Prieur, une vieille connaissance aux RG. Il pourra me renseigner, s'il n'est pas en vacances...

Mémé avait du mal à se concentrer sur les petits farcis de *Chez Georges*, une spécialité qui n'était pas loin d'égaler selon lui ceux que cuisinait Jeannette, son épouse.

— Les Renseignements généraux ? s'étonna-t-il. Qu'est-ce que tu flaires ?

Boris versa le reste de la bouteille d'eau minérale dans leurs verres avant de répondre.

— Un truc pas net. L'adresse de Thronex square de Padirac est bidon, mais l'immeuble qui devrait correspondre est en réalité le même que celui du boulevard Suchet qui fait l'angle. Un bâtiment anonyme et protégé. Non répertorié dans les annuaires, même celui de l'Administration.

— Ce serait plutôt une adresse des Services secrets, alors ? opina Brichot. DST ?

Boris écarta les mains en signe d'ignorance.

— En plus, je suis sûr que Baba nous fait des cachotteries, ajouta-t-il.

Il avait spontanément recouru au « nous ». Dès lors qu'ils s'étaient retrouvés au restaurant, une des cantines favorites de Boris, non loin du 36 mais sur l'autre rive de la Seine, et que Boris avait commencé à expliquer à Mémé de quoi il retournait, cette enquête a priori banale que lui avait confiée Baba la veille était devenue la leur. Vieux réflexe d'une équipe soudée par des années d'expérience.

Derrière les verres de ces fines lunettes de myope, l'œil de Mémé pétillait de curiosité. Que ce soit par mauvaise conscience, conscience professionnelle ou amitié – et il y avait de tout cela dans sa décision –, il avait bien fait de rentrer. Il était ravi de retrouver sa flèche frétilant comme un limier en chasse.

— Les cachotteries, reprit-il après avoir minutieusement saucé son assiette, ce n'est pourtant pas le genre de Baba. Il nous fait confiance.

— Je n'en doute pas, Mémé, mais je le sens gêné aux entournures.

— Peut-être qu'il compte sur nous pour lui ôter une épine du pied, suggéra Brichot en essuyant sa mince moustache blonde.

Boris acquiesça pensivement. Il commanda deux cafés.

— En attendant, il faudrait quand même être sûr que ce Ford Transit est le bon, remarqua son équipier. Et creuser du côté des victimes. Pauvres filles...

Malgré son expérience et sa longue carrière, Brichot témoignait aux victimes, quelles qu'elles soient, une compassion toujours neuve. C'était ce qui justifiait son métier, à ses yeux. Le cynisme n'était pas son genre.

— Elles ont des profils très semblables, approuva Boris. À peu près le même âge, sans attaches, ni protecteur, semble-t-il ; et elles exerçaient depuis peu dans le bois de Vincennes.

— Plus ou moins des novices...

— Si on peut dire, vu leurs activités. Et puis tu as vu les photos ? Elles ont le même genre, physiquement. Des brunes plutôt minces, sans doute mignonnes, mais ordinaires, finalement.

Sur les tirages agrandis des clichés transmis par Devriès, Virginie Tallec, avec sa frange au ras des yeux et ses joues poupines, avait l'apparence d'une lycéenne. Elle souriait, espiègle. D'Estelle Lecœur, on n'avait qu'une série de photos d'identité. Maquillage outré, coiffure à la diable, avec des piercings aux oreilles et dans le nez. À leurs domiciles respectifs, on n'avait rien trouvé de plus personnel.

— Quand je pense que ni l'une ni l'autre n'ont l'air d'exister pour personne, ça me sidère, soupira Brichot. Je vais m'en occuper, puisque Devriès semble avoir mieux à faire.

— Je crains qu'on ne finisse par en trouver d'autres, dit sombrement Boris.

On leur apportait l'addition quand son portable sonna. « Appel anonyme », lut-il sur l'écran. Il prit la communication.

— Commandant Corentin ? fit une voix neutre.

— C'est moi.

— Hervé Prieur. On m'a transmis votre message...

— Merci de me rappeler si vite.

L'ancien de la Brigade criminelle puis de la Financière terminait sa carrière à la Direction centrale des renseignements généraux.

— Si je peux vous être utile..., dit-il sans se perdre en bavardages.

— J'aimerais avoir une « image » précise d'une société Thronex, 22 square de Padirac, dans le XVI^e arrondissement. Une adresse qui n'existe pas, mais le 68 bis boulevard Suchet existe, lui, et c'est le même immeuble. Très protégé...

Prieur resta silencieux une seconde, il devait prendre note, puis il commenta avec un petit rire :

— Thronex avec un h, je présume.

— Il semblerait.

— Ces gens-là aiment compliquer les choses...

Boris attendait la suite, mais son interlocuteur se contenta de dire :

— Je vous rappelle d'ici ce soir.

Et il raccrocha.

— C'était Prieur, expliqua Boris à Brichot. Il rappellera. Le boulevard Suchet avait l'air de lui dire quelque chose.

Au sortir de la salle de restaurant climatisée, ils eurent l'impression de recevoir un coup de massue, mais Boris prit d'un pas alerte la direction du 36. Brichot dut accélérer l'allure pour rester à sa hauteur. Sur le pont Saint-Michel, il frisait l'apoplexie, mais il assura bravement en s'épongeant le front :

— Il faisait presque aussi chaud en Bretagne et la Seine, c'est quand

même autre chose que l'Océan...

La pièce était hermétiquement close. Store baissé, fenêtre fermée, masquée par un épais rideau soigneusement tiré.

Kryo percevait néanmoins la lumière du jour, cette menace à l'extérieur, aveuglante, qui dessinait dans l'obscurité de la chambre une zone de moindre pénombre. Assez pour qu'il voie les meubles ouverts, les tiroirs renversés, les vêtements abandonnés en désordre. Et son propre corps nu sur le lit, immobile. Il fixait le plafond, respirait l'air étouffant, humide de sa propre sueur. Trente degrés au moins. Les bras le long du corps, il serrait les poings à intervalle régulier. La douleur chaque fois reflueait, puis revenait, dès qu'il se relâchait ; plus aiguë. Elle lui vrillait le crâne, lui broyait les os. La cicatrice du côté gauche de son visage l'élançait comme une plaie vive.

Il la toucha prudemment, du bout de l'index, en suivit le tracé, en remontant très lentement. La veine qui battait à sa tempe palpita sous l'effleurement. Il pressa un peu, sentit la pulsation s'accélérer. Et la satanée douleur revint à la charge. Dans son genou couturé, puis dans sa cuisse lardée de plaques, de broches et de vis. Elle le rongait lentement, gagnant pas à pas tout le bas de son corps, attaquant son ventre, avant de ramper vers sa poitrine.

Il bloqua sa respiration, serra les poings, durcit ses mâchoires. Il résistait, comme toujours. Sinon, la souffrance était trop atroce, il aurait fini par hurler à amener l'immeuble, se serait jeté contre les murs. Certaines fois, au début, il avait été à deux doigts de se jeter par la fenêtre. Pour que cela finisse enfin...

Maintenant, il résistait, bandait sa volonté et ses muscles pour endiguer cette lente marée qui le submergeait lentement, inexorablement. Quand la crise atteignait son paroxysme, il se tendait en arc sur le lit, tétanisé, les poumons près d'exploser. Il ne sentait plus ses membres, son corps insensible était comme coulé dans du béton. Et sa tête traversée d'éclairs, comme branchée sur la haute tension. Mais son cerveau enregistrait avec une lucidité exacerbée la manifestation des symptômes et la progression du mal. Jusqu'à ce qu'un voile noir obscurcisse d'un coup ses pensées et qu'il retombe sur le matelas, un hurlement d'angoisse coincé dans la gorge.

Impossible ensuite de se souvenir de cet instant affreux où sa conscience rendait les armes, où il plongeait. Impossible de mesurer combien de temps avait duré son évanouissement.

Kryo rouvrit les yeux dans l'obscurité de la chambre, bougea prudemment les doigts, les orteils. Toucha son sexe flasque, recroquevillé. Il baignait dans sa sueur. Il haletait, vidé, épuisé, mais le pire était passé. Jusqu'à la prochaine crise, s'il ne trouvait pas de cachets.

Sa main tâtonna sur le plancher, se referma sur le tube. Il savait qu'il était vide, mais il l'ouvrit, le secoua dans sa paume, comme si par miracle un comprimé pouvait en tomber. Mais il ne contenait plus rien, évidemment. Alors il se leva, pesamment, et dans le noir, en silence, sans heurter aucun meuble, il fit l'inventaire de tous les endroits où pourrait bien se trouver le fichu tube plein qu'il n'avait pas retrouvé, ce matin. Une fouille méthodique, complète, professionnelle. Rien à voir avec la panique de tout à l'heure, quand il s'était rendu compte qu'il allait manquer de cachets, et avait tout retourné dans l'appartement...

Après la chambre, il passa dans le séjour, la salle de bains, rangeant à mesure, tâchant de n'oublier aucun recoin. Il finit par mettre la main, au fond d'un placard, sous une pile de linge, sur un tube d'aspirine effervescente. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il utilisait à présent des étuis moins encombrants, mais à une époque, il conservait ses précieuses pilules dans des tubes d'Upsa. Il ouvrit le tube, le renversa dans sa paume. Trois comprimés ronds tombèrent, puis un autre, rose, d'un diamètre plus petit. Kryo poussa un soupir de soulagement et l'avalait aussitôt. C'était l'assurance d'un répit.

Il acheva ensuite de tout remettre en ordre, toujours dans l'obscurité, et ses gestes étaient calmes, son souffle se ralentissait. Il prit une douche et resta longtemps immobile sous le jet froid. Alors seulement il devina que le jour baissait. L'après-midi était passé. Quatre heures d'angoisse, de souffrance, de chaos, puis l'ordre restauré, qui lui donnait l'impression de renaître.

Il prit son portable sur une petite table qui lui servait à l'occasion de bureau, considéra un instant la photo encadrée qui s'y trouvait. Quatre hommes qui riaient épaule contre épaule, sur fond de désert. Impeccables dans leur uniforme. L'arme au pied. Les trois autres étaient morts. Il était le seul survivant.

Sans cesser de les fixer, il pressa la touche de rappel automatique. Les six derniers numéros appelés étaient un seul et même numéro, mais quand la sonnerie retentit, il sut que la septième fois serait la bonne. Elle était là. Elle allait répondre, enfin.

Elle répondit. Kryo adressa un mince sourire à la photo. Il dit d'une traite :

— C'est moi. Je suis à court. Il faut que vous m'aidiez.

— Oh... Désolée, je ne peux pas, je...

Il la coupa, la voix sèche, le ton sans réplique.

— Je viens, c'est tout. Dans une heure. Deux tubes. Vous entendez ? Deux... Il paraît que la canicule va durer.

Il reprit haleine et ajouta avec un rire :

— Deux rations pour vous aussi ! À tout de suite.

Il coupa la communication. Adressa un large sourire à la photo. Elle viendrait, bien sûr...

Il s'habilla avec soin.

CHAPITRE V



Avec l'espoir assez illusoire de créer un courant d'air, ils avaient laissé grandes ouvertes les portes et les fenêtres, à l'étage de la Brigade mondaine. Cela ne dérangeait personne, Rabert et Tardet, l'autre équipe des Affaires recommandées, étaient absents de Paris, dépêchés dans le Nord pour une nouvelle sombre affaire de réseau pédophile. Leur bureau était vide.

Assis à sa table de travail, Aimé Brichot avait passé l'après-midi au téléphone, et couvert de notes plusieurs feuilles de bloc. Par dérogation exceptionnelle à ses principes concernant l'élégance vestimentaire d'un capitaine de police, il avait tombé la veste, une pure merveille de toile trouvée en soldes chez Old England la semaine précédente, retroussé ses manches et même, à mesure que la chaleur s'intensifiait, ouvert plusieurs boutons de sa chemise.

Son premier réflexe lorsqu'il aperçut le lieutenant Géraldine Hébert sur le seuil du bureau fut de les refermer. Avec le téléphone dans une main et un stylo dans l'autre, c'était difficile. Il se contenta de la saluer d'un hochement de tête et se détourna pudiquement.

— Bonjour Mémé, en voilà une surprise ! s'écria la jeune femme en

entrant. Salut, grand chef ! ajouta-t-elle en se tournant vers Boris. Regarde ma trouvaille...

Elle posa au milieu de la pièce un grand ventilateur sur pied.

— Salut ma belle, content de te voir, répondit Boris en retirant de l'imprimante les feuillets qu'il venait d'imprimer.

Géraldine lorgna vers la pendule qui indiquait 16 h 45. Mais comme aucune nuance de reproche n'était perceptible dans le ton de Boris, elle fit comme si de rien n'était, affichant un sourire enjoué en montrant l'objet.

— J'ai trouvé ça au rez-de-chaussée, paraît-il qu'il ne marche plus, mais ce n'est pas une raison pour le mettre à la casse... On doit pouvoir le réparer, ce serait super, non ?

— Magnifique ! commenta Boris en la dévisageant.

Ses yeux vert émeraude étaient légèrement cernés, mais il y dansait une lueur de gaieté qui la rendait plus attirante encore. Il dut faire un effort pour détourner le regard de sa bouche rouge aux lèvres brillantes, et dire d'un ton détaché :

— La présence à mes côtés d'un ventilateur suffit déjà à me rafraîchir, même s'il est en panne.

— C'est ce qu'on va voir, répliqua Géraldine en emportant l'appareil vers son bureau, au fond de la pièce. Un faux contact, si ça se trouve...

— On a dû le surmener, intervint Brichot en reposant le téléphone. Même ici, ce sont des choses qui arrivent. Du moins à certains...

Géraldine ignora l'insinuation et se mit à fouiller dans ses tiroirs.

— Je vous croyais en train de bronzer sur une plage, Mémé. C'est sympa d'être revenu, dit-elle en se retournant, un tournevis à la main.

— J'ai pensé que je ne serais pas de trop.

— Cette petite escapade bretonne vous a fait du bien au teint, en tout cas...

Brichot reboutonna précipitamment deux boutons de sa chemise qui baillait sur le haut de son torse, où se voyait la marque en demi-cercle d'un coup de soleil. Une rougeur qui s'étendit à son cou et monta à ses oreilles, sous le regard narquois de la jeune femme.

Aimé Brichot n'avait pas vu d'un bon œil l'arrivée de celle-ci dans la brigade, et sa complicité immédiate avec sa flèche avait suscité chez lui une forme de jalousie à laquelle s'ajoutait évidemment une différence de style et de génération. La jeune femme n'étant pas du genre à garder sa langue dans sa poche et à raser les murs, les étincelles entre eux n'étaient pas rares. Boris observait avec un brin d'amusement, et intervenait avant que les choses virent à l'aigre.

— C'était Devriès, Mémé ? demanda-t-il en désignant le téléphone.

— Oui, il se propose de retourner ce soir à Vincennes, pour interroger à nouveau des filles, notamment au sujet du Ford. On pourrait le retrouver là-bas.

— C'est bien gentil de sa part. On peut essayer, mais je préférerais que le Labo trouve quelque chose...

— Des tas d'empreintes, de quoi faire une recherche d'ADN, lança Géraldine en s'attaquant au ventilateur.

— Pourquoi pas la carte d'identité du coupable ? lança Brichot avec un haussement d'épaules. Faut pas rêver !

Le téléphone sur le bureau de Boris sonna. Il décrocha et écouta. Ce fut bref. Il reposa le combiné et se tourna vers ses équipiers, la mine déçue.

— C'était le Labo, justement. Ils n'ont rien trouvé dans le Ford. Je m'en doutais, mais bon, ça nous aurait bien aidés. On pourrait retourner à Vincennes avec, du coup. Le montrer, peut-être que quelqu'un le reconnaîtra. À commencer par Vanessa Grange...

— Et puis le ramener à sa propriétaire, compléta Géraldine. Sûr qu'elle te sautera au cou !

Boris ne releva pas.

— En attendant, on piétine, constata-t-il.

Brichot montra les notes qu'il avait prises et hocha la tête.

— Rien qui puisse correspondre à Estelle Lecœur, dit-il en remontant ses lunettes sur son nez. Trois noyées, des accidentées de la route, deux tuées par balles... si on s'en tient aux cadavres non identifiés, aucun ne colle avec notre disparue. Dont rien ne dit, en plus, qu'elle soit morte...

— Devriès suggérait qu'elle avait peut-être simplement changé d'air, mais je n'y crois pas, reprit Boris. Si le type a récidivé, il a voulu faire mieux que la première fois... Il l'a tuée...

Il parcourut les feuillets sortis de l'imprimante. Marina lui avait envoyé un mail accompagné du relevé de l'état de Virginie Tallec quand on l'avait amenée à l'hôpital... Si Estelle avait subi le même sort, qu'avait-on fait de son corps ?

— Et il a été plus prudent, enchaîna Géraldine. Revenir dans le bois de Vincennes pour y déposer sa victime, c'était prendre un sacré risque.

Elle avait démonté l'arrière du ventilateur et s'escrimait sur des fils.

— Il a dû avoir peur, poursuivit-elle sans interrompre son bricolage, d'ailleurs il a changé de véhicule, si on admet que le Transit d'hier soir était le sien...

— Il aurait dû le détruire, s'il craignait qu'on l'ait repéré, pas le vendre, objecta Brichot. C'est stupide... en tout cas pas très prudent...

— Je ne voulais pas dire qu'il en était le propriétaire, mais l'utilisateur,

précisa Géraldine en revissant avec application.

— On a vérifié, dit Boris, le Transit était bien enregistré au nom de la société Thronex, et il n'a pas fait l'objet de la moindre déclaration de vol ou même d'une contravention.

La mine satisfaite, la jeune femme brancha le ventilateur et le mit en marche. Il ne se produisit rien du tout.

— Ç'aurait été trop simple, marmonna-t-elle.

Brichot leva les yeux au ciel, tandis que Géraldine retirait la prise et s'employait à la démonter.

— Sauf que Thronex est une société fantôme, ajouta Boris en posant le compte rendu de Marina sur le bureau de la jeune femme.

Elle le lut en malmenant machinalement une vis récalcitrante et murmura :

— Saloperie !

La vis céda et tomba sur le parquet.

— Le visage et le sexe intacts, ça ne colle pas avec un agresseur sexuel, ou je me trompe ? dit-elle en tournant vers Boris un visage d'où le sang s'était retiré. C'est... c'est presque pire...

Il en convint d'un signe de tête, tendit les feuillets à Brichot qui s'était approché.

— Ça a dû le frustrer, s'il a récidivé, de ne pas nous faire voir de quoi il est capable, reprit Géraldine à mi-voix. Sexuel ou pas, ce genre de type ne prend vraiment son pied que si ses exploits sont publics.

— C'est comme ça qu'ils se font prendre, d'ailleurs, acquiesça Boris. Il faut qu'ils se vantent, parfois auprès de la police elle-même. Logiquement, on devrait finir par retrouver le cadavre d'Estelle.

— Si tant est qu'il y ait de la logique là-dedans, dit sombrement Brichot.

Il ramassa la vis à ses pieds et la tendit à Géraldine.

Le portable de Boris sonna. Il s'éloigna pour répondre.

— C'est Nadine Ricourt, beau brun ! J'ai eu votre message... On est comme qui dirait faits pour se revoir, alors ? C'est pas de refus, vous avez filé comme un pet sur une toile cirée, tantôt !

— Vous allez pouvoir récupérer votre véhicule.

— Ça, c'est une bonne nouvelle !

— Mais j'aimerais qu'on bavarde ensemble, madame Ricourt.

— Bavarder, chez vous, c'est poser des questions, pas vrai ?

— Quelques-unes, admit Boris en tâchant de garder son sérieux. Si vous passiez...

— Hé là ! C'est que je bosse, moi ! Vous imaginez pas, un week-end, avec cette chaleur qui les rend dingues... J'suis surbookée comme un charter !

— Dans ce cas...

— Mais si vous n'avez pas oublié l'adresse, vous êtes le bienvenu, susurra-t-elle aussitôt. Vers minuit, une heure, qu'est-ce que vous en dites ? On aura la nuit devant nous...

Boris perçut un bruit de fond strident.

— Entendu, à ce soir, dit-il.

— Si le perron est allumé, suffit d'attendre, c'est que je suis en main, précisa Nadine. Faudrait pas effrayer le micheton !

Le bruit se répéta, plus strident encore. Un cri suppliant.

— C'est pas tout ça, mais faut que j'y retourne ! reprit-elle avec sa gouaille naturelle. Quand c'est sur le feu, ça n'attend pas ! Y couine comme un goret, celui-là. J'm'en vais le consoler... À tout à l'heure, beau brun !

Boris reposa son portable.

— Maîtresse Martha relance son commandant favori ? s'enquit Géraldine avec malice.

— Nous sommes invités chez elle ce soir après minuit.

— Nous ?

— Pas question que j'y aille sans escorte, affirma Boris en riant.

— Je veux bien qu'on m'explique, se plaignit Briclot, penché sur la prise du ventilateur, mais si vous profitiez que j'aie réussi à coincer ce satané fil pour visser, Géraldine, hein ? Qu'on y passe pas des heures...

— Tout de suite, Mémé, heureusement que vous êtes là, parce que les chefs, question d'améliorer l'ordinaire, on peut pas compter sur eux !

Le portable de Boris sonna à nouveau, l'empêchant de répliquer.

— Corentin ? Hervé Prieur, fit la voix basse et posée du divisionnaire des Renseignements généraux. On peut parler ?

— Je vous écoute...

— L'immeuble du boulevard Suchet est une antenne de la DGA, et Thronex un paravent à usage extra territorial, vous voyez « l'image » ?

Boris dut se concentrer quelques instants pour que le flou se dissipe.

— Je crois que oui. Quel genre d'usage ?

— Une gamme assez large. Aide à la négociation, finalisation de contrats... du lobbying intelligent et adapté, si l'on veut. Mais évidemment intraçable.

— Et pour avoir une « image » plus vivante, à qui devrais-je m'adresser ?

Il y eut un silence, puis Prieur répondit avec un très léger soupir :

— Je pourrais vous citer deux personnes sans risque de me tromper, mais la première est décédée l'année passée, et la seconde est à présent à la retraite. Ces derniers temps, Thronex semble avoir été mise en sommeil.

— Je n'ai pas du tout l'intention de tirer les cadavres des placards pour les jeter sur la voie publique, assura Boris.

— Si je le croyais un instant, je ne vous aurais pas rappelé, rétorqua son interlocuteur. Bon... Hubert Delafosse.

La mémoire de Boris mit trois secondes à raccorder les éléments du puzzle.

— Quatre étoiles, si je ne m'abuse ?

Prieur émit cette fois un soupçon de rire.

— Je vous suppose bien armé, mais bon courage ! Nous ne nous sommes pas parlé depuis un bout de temps, n'est-ce pas ?

— Plusieurs années, c'est sûr. Je le regrette, d'ailleurs.

— Moi aussi, Corentin. Bonsoir.

— Merci. Bonsoir.

Boris glissa son portable dans sa poche et resta perplexe. C'était autre chose, assurément, que Nadine-Martha Ricourt. Plus périlleux...

De part et d'autre du ventilateur à nouveau branché, Brichot et Géraldine l'observaient, intrigués.

— Mauvaise nouvelle ? demanda la jeune femme. Le vieux cognac a tourné vinaigre ?

— Quel cognac ?

— Quatre étoiles, c'est pas du cognac ?

Boris se dérida et expliqua, décryptant les propos de Prieur :

— C'est un général quatre étoiles. À la retraite... Et la Thronex, dont il était le responsable jusqu'à récemment, est une structure officieuse de la Direction générale de l'armement – la DGA – qui s'occupe des à-côtés plus ou moins sulfureux, mais en tout cas clandestins, des ventes d'armes à l'étranger.

— La Thronex n'existe pas mais vend des armes et à l'occasion des voitures, quoi, résuma Géraldine.

— Tu disais qu'on piétinait, mais c'est pire, on patauge..., conclut Brichot en s'appuyant sur le ventilateur.

On entendit le déclic de l'interrupteur et l'appareil se mit à vrombir comme un avion de chasse, brassant l'air chaud, la poussière et l'éclat de rire du trio.

En bordure de l'autoroute A1 en direction de Roissy, l'hôtel était un cube de béton semblable à un clapier qui affichait des prix imbattables pour des chambres climatisées. Outre cet avantage essentiel pour Kryo, il offrait une totale discrétion, un anonymat essentiel pour Madeleine Leyman. C'était donc

là qu'ils se retrouvaient, depuis plusieurs années, à intervalle régulier.

Le temps était loin où, au rythme d'une visite par mois, Kryo se rendait avenue Rapp au cabinet du docteur Leyman, patientait une heure dans la salle d'attente avant d'être appelé, et repartait dix minutes plus tard nanti d'une ordonnance et délesté d'une somme rondelette.

C'était au milieu des années 1990. Depuis que Georges Kriostolis était rentré d'Irak fin 1991, après un détour de plusieurs mois dans un hôpital militaire en Arabie Saoudite, les séquelles des blessures récoltées dans le désert s'étaient estompées. Kryo avait cherché du travail, trouvé un poste dans une société de sécurité où les antécédents militaires étaient appréciés. Mais à partir de 1994, quand les premières crises étaient apparues, son retour à la vie civile avait été bouleversé. Impossible de travailler régulièrement, les crises survenaient à tout moment, de plus en plus rapprochées et douloureuses.

En quelques mois, il avait perdu son boulot et toute confiance dans les médecins militaires qu'il était allé consulter.

— Cette saloperie qui attaque les nerfs, je l'ai attrapée là-bas, dans le désert, mon capitaine ! s'était-il emporté, la dernière fois.

— Vous faites erreur, Kriostolis. C'est stupide de vous mettre ça en tête. Prenez des antalgiques, n'importe quel médecin vous les prescrira.

Il était parti en claquant la porte.

Madeleine Leyman l'avait tiré de là quelques semaines plus tard.

Son nom circulait dans des milieux qu'il continuait de fréquenter, elle soignait plusieurs gars atteints des mêmes symptômes que lui. Elle était paraît-il spécialisée dans le traitement des traumatismes et maladies liés à la guerre. Dans son cabinet, des photos la montraient auprès de jeunes soldats, en Sierra Leone ou au Rwanda. Bien que devenu son patient, Kryo n'avait jamais osé lui poser de questions à ce sujet. Le docteur Leyman n'était pas du genre à s'épancher. Mais ce qu'elle lui prescrivait était efficace, les crises s'espaçaient. Kryo se résignait à attendre, à payer cher, à baisser les yeux quand elle le fixait de ses yeux noirs et demandait :

— Vous n'arrivez toujours pas à bander ?

Tout avait basculé un jour glacial de l'hiver 98.

Kryo était en avance à son rendez-vous. Malgré le froid, il était en veste, le col de chemise ouvert. Au lieu de son assistante, Madeleine Leyman était venue elle-même lui ouvrir. Emmittoufflée dans une fourrure. Il est vrai qu'il ne faisait pas chaud dans la salle d'attente.

— Oh, c'est vous, je n'ai pas pu vous prévenir, mais je ne consulte pas aujourd'hui, monsieur Kriostolis. Le chauffage est tombé en panne, il ne sera réparé que demain... Désolée, mais revenez en fin de semaine.

Il avait d'abord battu en retraite, puis s'était ravisé.

— Il faut que je vous explique, docteur. C'est important. Et je n'ai pas

froid, moi. Il se passe quelque chose...

Il la fixait, droit dans les yeux. Elle avait perçu le changement, mais avant qu'elle ne comprenne, il était entré dans son bureau.

— C'est votre nouveau traitement, docteur, je me sens un autre homme... Comme avant, vous voyez ?

Et là, face à elle qui frissonnait, il s'était posément et complètement déshabillé. C'était la première fois depuis sa toute première visite. Avec une différence de taille : une érection majuscule tendait le sexe qu'elle n'avait vu alors qu'inerte et recroquevillé.

— Vous voyez ? avait-il répété d'une voix tremblante d'exaltation. Pas une crise depuis la dernière fois, et ça !

C'était elle qui avait cette fois baissé les yeux. Sans pouvoir masquer son trouble en mesurant l'ampleur de la métamorphose.

Il s'était alors produit une chose que ni l'un ni l'autre n'auraient pu imaginer la semaine précédente : tout à son excitation de se découvrir un homme neuf, Kryo avait fait un pas, saisi le poignet du docteur Leyman, et il l'avait forcée à toucher son membre raide. Et elle, le sentant gonfler et durcir encore à ce contact, non seulement n'avait pas retiré sa main, mais avait refermé ses doigts sur la colonne de chair palpitante.

— C'est pas du toc, hein ? avait murmuré Kryo avec fierté.

Puis il n'avait plus rien dit : la toubib le manipulait doucement. Elle gardait les paupières mi-closes et sa grosse bouche aux lèvres luisantes de rouge était entrouverte. Elle respirait à un rythme précipité. Kryo avait avancé la main sous les longs cheveux châtain, écarté le col du manteau et empoigné sa nuque. Elle avait crié sous sa poigne, fléchi les genoux tandis qu'il pesait avec force, la contraignant à s'agenouiller. À présent elle le branlait vraiment, d'un coup de poignet élastique.

À genoux sur l'épaisse moquette de son bureau, son manteau de fourrure bâillant sur la robe en laine qui moulait sa forte poitrine, Madeleine l'avait pris dans sa bouche, hoquetant et salivant sur le membre noueux, gémissant quand il lui avait bloqué la tête pour coulisser à sa guise entre ses lèvres.

Il avait joui rapidement et elle ne s'était pas dérobée, avalant jusqu'à suffoquer, tout en lui serrant fort les couilles. Elle l'avait ensuite léché en poussant des petits jappements.

Il ne l'avait même pas autrement touchée. Alors qu'il se rhabillait, elle avait dit d'une voix égarée :

— C'est un médicament expérimental de l'armée américaine, je n'en ai qu'un échantillon... c'est impossible d'en avoir de façon...

Il l'avait coupée d'un geste. Il se moquait de servir de cobaye, se fichait des difficultés à s'en procurer.

— Débrouillez-vous comme vous voulez, mais il m'en faut !

Cela faisait huit ans qu'elle lui en fournissait, et il continuait d'ignorer ce que c'était et par quels moyens elle parvenait à l'obtenir...

Dans la chambre d'hôtel climatisée dont les fenêtres donnaient sur l'autoroute du Nord, Kryo se repassait le film de ce fameux jour d'hiver, tandis que Madeleine agitait sous son nez son beau cul blanc. Sur la peau fine, la main de Kryo avait imprimé la marque rouge de cinq doigts. À genoux sur le matelas, cuisses écartées, les seins ballottant entre ses bras tendus, Madeleine se cambra davantage et secoua la tête. Les pinces de son chignon défait tombèrent sur le traversin. Son soutien-gorge pendait à son épaule par une bretelle. Il avait déchiré l'autre, et mis en pièce le string, le laissant accroché à une de ses chevilles. Elle balançait sa croupe avec impatience.

— Qu'est-ce que tu attends ? Enfile-la-moi !

Baissant la tête, elle s'assura d'un coup d'œil vers l'arrière qu'il bandait toujours. Il avait joui dans sa bouche, avant même qu'elle ne se soit entièrement dévêtue, c'était entre eux une sorte de rituel, un rappel de la première fois... Mais ensuite, il lui avait claqué les fesses presque distraitemment, et à présent, il se contentait de la caresser d'une main nonchalante. Elle eut un petit sursaut quand il pinça son clitoris, saillant entre les lèvres molles et gonflées de son sexe. Deux doigts joints la pénétrèrent, le pouce épais creusa l'orifice étroit de ses reins et força le passage. Madeleine tressaillit et s'ouvrit davantage. Les doigts resserrés en pince tournaient comme pour l'élargir encore, puis ils se mirent à coulisser avec de brutales saccades. C'était le genre de traitement qui faisait vite perdre les pédales au toubib. Une onde de chaleur la traversa, malgré la clim poussée à fond qui lui donnait la chair de poule.

Kryo vint contre elle et elle rua, sa croupe large rebondissant contre la barre dure des abdominaux. Il retira sa main et la prit enfin, envahissant d'un coup la place. Le souffle coupé, Madeleine creusa les reins et se vissa sur le membre. C'était entre toutes la sensation qu'elle préférait : être emplie par cette matraque de chair qui la dilatait et cognait avec une puissance têtue au fond de son ventre. Elle se mit à onduler lentement du bassin.

Debout derrière elle, un bras lui ceinturant la taille, Kryo rompit soudain le silence auquel il s'était tenu depuis qu'elle était arrivée et lui avait remis les deux tubes de cachets.

— J'ai recommencé... J'ai remis ça !

Une plainte modulée s'étrangla dans la gorge de Madeleine. Elle se mordit les lèvres.

— Hein ?... Quoi ?...

— Une autre fille, hier soir...

Elle se crispa. Un coup de reins la projeta en avant. Incapable de résister aux ondes de plaisir qui se propageaient dans son ventre, elle secoua rageusement la tête.

— Tu inventes ça pour t’exciter... c’est pas vrai, n’est-ce pas ?

— Mais si ! assura-t-il d’un ton détaché. Une petite brune bien roulée.

Il la pistonna plus fort. Les bras de Madeleine ne purent la soutenir plus longtemps, elle s’étala à plat ventre, bras en croix, le visage dans le traversin.

— Jeune, les nibards et le cul bien fermes. Pas comme toi ! Elle n’en est pas revenue !

— Salaud !

Il la chevauchait en force, l’écrasait sous lui.

— Elle l’a sentie passer, ma trique de glace ! souffla Kryo dans son cou. Au moins, elle aura été bien baisée !

Les reins arqués, Madeleine tremblait sous les coups de boutoir. Il lui releva les hanches pour l’emmancher à fond. Elle cria en sentant jaillir le sperme.

— Elle était bien froide quand je l’ai enculée ! éructa Kryo en s’abattant sur elle.

Il ajouta en riant :

— Mais ne t’inquiète pas, toubib, je l’ai gardée au frais.

Lorsque Madeleine reprit ses esprits, elle se pelotonna à la tête du lit et tira sur elle le couvre-lit. Un froid sec régnait dans la chambre. La clim ronronnait.

Kryo était rhabillé, prêt à s’en aller. Elle le vit ouvrir un des tubes, avaler un comprimé. Les traits défaits par la jouissance et l’inquiétude, elle lança :

— Tu en prends trop !

— Rien à foutre ! Tu as vu la chaleur ? J’ai dégusté, cet après-midi... l’horreur.

— Avec ce que je t’ai donné la dernière fois, tu n’aurais pas dû en manquer, insista-t-elle.

— J’ai dû en perdre une poignée, dit-il, désinvolte.

— C’est dangereux !

Elle trouva la force de se lever, mais trop tard.

Kryo avait quitté la chambre.

CHAPITRE VI



Le long des allées du bois de Vincennes stationnaient des camping-cars, des camionnettes parfois déglinguées et mangées de rouille, parfois peintes de motifs délirants.

— Pour la baise tarifée aussi, il y a des palaces et des taudis, commenta Géraldine tandis que Boris, au volant, scrutait les silhouettes qui arpenaient les bas-côtés.

Le Ford Transit roulait derrière eux, le lieutenant Karim au volant, avec Brichot à ses côtés. Ils sillonnaient le bois depuis une heure et s'étaient arrêtés à trois reprises pour questionner des filles, sans résultat. La dernière, une grande Black prénommée Clarisse, avait bien voulu examiner le fourgon noir, mais elle avait pour finir haussé les épaules et lancé avec un éclat de rire :

— P'têt ben que oui, mais on en voit tellement... Et puis j'ai jamais eu bonne mémoire...

C'était elle qui avait aperçu Virginie Tallec pour la dernière fois, un mois plus tôt.

Le capitaine Devriès l'avait apostrophée avec rudesse.

— Fais un effort, bordel ! T'as jamais vu un client draguer dans cette bagnole ?

Clarisse s'était détournée avec une grimace dédaigneuse et Devriès avait jeté l'éponge, furieux.

— Toujours la même chanson, avec ces grognasses ! On transpire pour que dalle. Je me tire !

Il était reparti seul au volant de la Mégane, laissant Karim avec le trio de la Mondaine.

Les phares de la Laguna éclairèrent une 206 cabriolet arrêtée le long du trottoir, non loin du parc floral. Appuyée à la capote baissée, une blonde en short et soutien-gorge se penchait vers l'intérieur pour parler au conducteur.

— C'est elle, dit Boris en mettant son clignotant. Vanessa Grange... On a de la chance.

Ils étaient passés deux fois déjà à cet endroit, sans apercevoir leur témoin. L'arrivée derrière lui des deux véhicules qui se suivaient contraria l'homme dans la 206. Il redémarra brusquement, manquant de faire tomber Vanessa. Celle-ci se retourna vers la Laguna et quand elle reconnut Boris qui en descendait, elle lança avec colère :

— Encore vous ! Vous venez me porter la poisse ? Mon premier client de la soirée... Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Géraldine devança la réponse de Boris.

— Lieutenant Hébert, dit-elle en s'avançant à son tour. Désolée de l'avoir fait fuir, mademoiselle, on ne veut pas vous gâcher le travail, seulement vous demander si vous reconnaissez la camionnette noire, là...

Elle avait abordé Vanessa avec le plus de tact possible et Boris, restant en retrait, l'entendit parler à voix basse. Il saisit au vol le nom d'Estelle.

— S'il est possible de faire encore quelque chose pour elle, il faut que vous nous aidiez, Vanessa, dit Géraldine en prenant familièrement le bras de la blonde.

Elles marchèrent vers le Ford Transit. Karim était resté au volant. Brichot descendit et voyant Boris à l'écart, le rejoignit. Géraldine semblait guider Vanessa, et continuait de lui parler. Elles firent le tour du Ford dont le moteur tournait. Le lieutenant Karim observait Géraldine avec un intérêt non dissimulé.

Boris alluma une cigarette. À côté de lui, Brichot suait dans sa veste de toile.

— J'espère qu'elle a meilleure mémoire que la nommée Clarisse, soupira-t-il.

— Elle était tout près d'Estelle Lecœur, et elle la connaissait...

Boris se tut, car les deux femmes revenaient, après être restées un petit moment face à la portière arrière du fourgon. En short ultracourt et soutien-gorge en vinyle, juchée sur des sandales à semelles compensées qui rendaient sa démarche malhabile, Vanessa avait l'air d'une adolescente paumée, dans la lumière crue des phares.

— Dites-leur, Vanessa, l'encouragea doucement Géraldine.

— Je crois bien que c'est le même, sauf le numéro... Et puis le phare arrière devait être cassé, parce que la lumière éblouissait...

Elle jeta un regard en biais aux deux hommes.

— Vous vous rappelez autre chose, n'est-ce pas ? insista Géraldine.

Nouveau regard par en dessous. Cette fois, en direction de Brichot.

— Le type au volant, il était un peu comme lui...

— Comment ça ? demanda Mémé avec un haut-le-corps de surprise.

— Je veux dire, en plus large, rectifia Vanessa, en regardant cette fois Géraldine. Beaucoup plus balèze... Mais avec une veste claire, comme lui. Et pas beaucoup de cheveux, je crois bien...

Elle fixa un instant Brichot et hocha la tête, répétant :

— Pas comme vous, mais un peu quand même...

— J'ai fait de mon mieux pour l'amadouer, mais on n'est guère plus avancés, constata Géraldine.

— Si tout de même, le Ford est sans doute celui dans lequel Estelle est montée, assura Boris. Nadine a dit qu'elle avait fait réparer un phare cassé. On va lui demander confirmation.

Il tentait de leur remonter le moral, en roulant vers Joinville. Le sien surtout, car rien ne semblait pouvoir entamer la bonne humeur de la jeune femme.

— Et Mémé n'a pas vraiment le physique de l'agresseur ! plaisanta-t-elle. Seulement le même tailleur... Nous voilà rassurés !

Ils s'étaient séparés, le lieutenant Karim ramenant Brichot à son domicile du Kremlin-Bicêtre, alors qu'eux-mêmes allaient rendre visite à Nadine.

Il était minuit moins vingt quand Boris tourna dans la petite rue résidentielle où elle habitait. Le pavillon en meulière était entouré d'un jardin. Ils passèrent devant et virent que la lumière du perron était allumée.

— Madame Ricourt n'est pas libre, on va devoir attendre qu'elle ait fini de bosser, soupira Boris en faisant demi-tour à l'extrémité de la rue.

Il gara la Laguna dans un espace libre, entre un 4 x 4 et une Golf. De l'autre côté de la rue, à une vingtaine de mètres, ils apercevaient l'entrée éclairée du pavillon. Les volets étaient clos, aucune lumière ne filtrait, alors qu'au contraire, dans plusieurs maisons alentour, des fenêtres étaient grandes ouvertes. Par l'une ou l'autre s'échappaient des bribes de musique. La chaleur était moins oppressante que dans Paris, mais tout de même palpable. Pas un souffle d'air pour rafraîchir l'atmosphère.

Boris avait renouvelé leurs provisions d'eau minérale. Il en tendit une bouteille à Géraldine. Elle refusa et il surprit le regard qu'elle jetait à sa montre.

Il lui avait dit en quittant Vanessa qu'elle n'était pas obligée de

l'accompagner, mais elle avait répliqué avec le plus grand sérieux :

— Pas question, grand chef ! Je flaire le guet-apens, alors je t'escorte.

— J'apprécie ce zèle, mais au cas où tu aurais un rendez-vous...

— Je viens, avait-elle tranché sans relever l'allusion.

À la voir à présent sourire dans le vide, il se demanda à quoi elle pensait, la revit sautant dans un taxi à deux heures du matin. Elle rompit le silence avant qu'il ne trouve comment formuler de façon anodine la question qui lui venait à l'esprit.

— Je peux l'allumer ? demanda-t-elle en faisant un geste vers l'autoradio.

— Pourquoi pas, dit-il en mettant le contact.

On entendit l'indicatif d'un flash d'infos s'ouvrant sur l'alerte à la canicule, puis une voix speedée qui parlait à la cadence d'une mitraillette :

« Radio-6 cent six point six, il est presque minuit mes chéris, la nuit est torride, c'est samedi, et Djack est toujours fidèle au poste, à l'écoute de vos envies... »

Géraldine baissa le son, mais sans changer de station. Boris lui jeta un coup d'œil étonné. Elle était attentive.

« ... pour ne rien vous cacher, amigos, on s'est mis à l'aise, le champagne coule à flots, et je crois que la superbe, la sublime, la super sexy Audrey est un peu déchirée, parce que c'est pas tous les jours qu'elle nous montre ses seins si volontiers. Pas vrai Kevin, t'en reviens pas ! Il en bave derrière sa glace, l'ami Kevin qui est aux manettes comme tous les soirs. C'est qu'il aimerait toucher autre chose que ses manettes... Hein bonhomme, elle te fait flasher, Audrey ?... Du sang-froid, mon grand, *keep cool* ! Alors, Audrey, tu fêtes quoi, raconte à nos amis... »

Il y eut des rires en arrière-plan, un joyeux brouhaha, puis un bruit de baiser mouillé, et la voix de Djack reprit :

« Quand elle se lâche, Audrey, c'est pas pour plaisanter. C'est qu'elle a le feu, ce soir, et j'aimerais bien être à la place de la nana qui va en profiter. Parce que c'est bien sûr en l'honneur d'une mignonne qu'elle nous offre son petit numéro *live*... Un canon, j'imagine ! Waouh !... Encore plus fort, Audrey... Elle s'appelle comment, l'élue de ta nuit ?... »

Nouveau brouhaha, gloussements, puis la voix triomphante de Djack :

« Elle s'appelle, elle s'appelle... allez ma choute, lâche la purée, crache le morceau... »

Boris vit le profil du lieutenant Hébert se crisper et son sourire se figer.

« Géraldine ! Elle s'appelle Géraldine, la veinarde qui nous met notre sage Audrey dans tous ses états. Bravo Géraldine, tu dois être sacrément bonne, ma loute, c'est Djack qui te le dit, Djack éjac' qui vous tient en haleine sur Radio-sexe cent sexe point sexe... La station torride des étés... »

Géraldine éteignit la radio d'un geste brusque et regarda droit devant elle en se mordillant les lèvres. Boris l'observait avec un petit sourire.

— Eh bien, c'est mieux qu'un rendez-vous, dit-il à mi-voix.

— Je ne savais pas que... je ne m'attendais pas...

— À la radio comme ailleurs, quand on se laisse aller, il y a des choses qui échappent. Intéressante rencontre, cette Audrey, j'en suis sûr...

Elle tourna un instant le visage vers lui et sa confusion était si visible qu'il s'abstint d'en rajouter dans l'ironie. Il tendit le bras et lui pinça légèrement la joue. Elle avait la peau brûlante.

— Allez, petit bonhomme, le mal n'est pas bien grand, ça reste entre nous. Personne n'écoute... Tu imagines Mémé tout seul chez lui, l'oreille collée au transistor, en train de se friser les moustaches à entendre la logorrhée de Djack éjac' ? Mémé ou Baba...

Le raclement de gorge de la jeune femme se mua en un petit rire nerveux. Boris lui caressa la joue du dos de la main et ralluma l'autoradio.

— J'espère quand même qu'elle va s'en tenir là, la très sexy Audrey, dit-il avec une parfaite mauvaise foi.

Géraldine se raidit contre le dossier de son siège, les mains posées à plat sur les cuisses.

— Je ne lui ai pas donné de détails sur ma vie, murmura-t-elle.

Sa respiration oppressée gonflait son chemisier. Le regard de Boris glissa de son visage vers sa poitrine, sur son bras nu. Il détourna les yeux vers le perron du pavillon. La lumière brillait toujours.

L'oxygène semblait se raréfier dans la Laguna, et sur 106.6, il y avait de la musique. Un slow langoureux des années 1970. Boris alluma une cigarette et souffla par la vitre ouverte un long panache de fumée.

Sur les derniers accords, la voix de Djack enchaîna, plus lente et basse, langoureuse elle aussi :

« Merci Kevin qui assure aux manettes, même quand le mercure fait péter le thermomètre. Il est bien aidé, vous savez, parce que Samira notre assistante à tous, en plus de choisir la musique et de remplir les verres, s'y entend comme personne pour apaiser les fièvres du samedi soir. Samira la belle bouche, hum... Samira label rouge... Ça t'ira comme ça, Kevin ? Tiens bon les manettes, vieux, Samira aime quand c'est dur et que ça dure, elle a même un petit coussin pour ménager ses genoux. Et Audrey ? Un peu plus calme ? C'était bon ? Ton T-shirt est trempé de champagne, pas la peine de le remettre... Audrey me souffle, auditeurs fidèles, auditeurs fêlés, que Pascale est en ligne, Pascale avec une. Elle est patiente, Pascale. Merci Pascale, on t'écoute...

— Salut Djack, salut à tous, vous n'avez pas l'air de vous embêter, et vos trucs, ça m'a fait... j'imagine, quoi.

— C'est mieux qu'à la télé, pas vrai ? Tu voulais nous faire partager un bon souvenir, Pascale ? Une histoire bandante de canicule... Allez, Pascale, on est tout ouïe, oh oui...

— C'était en août 2003, pendant la canicule, il m'est arrivé une histoire pas banale avec un type, un inconnu que j'ai croisé dans une cave...

— Tu vas à la cave et tu croises des inconnus, Pascale ?

— Une cave à vins, je veux dire, chez un viticulteur. On était tout un groupe à visiter une cave, un après-midi, en Champagne. Il faisait quarante dehors, et moi, ces chaleurs, ça me met dans des états...

— Comme Audrey, ouais, je vois...

— Mais moi, j'aime mieux les mecs...

— Moi aussi, Pascale, j'aime mieux les mecs ! rigola Djack, ça nous fait un point commun ! Donc tu vas déguster du champagne, bien au frais dans la cave, avec des idées derrière la tête, enfin... façon de parler, c'était pas la tête qui te démangeait, et le maître de chai...

— Non, un type dans le groupe, on se connaissait pas. Il me regardait d'un air... »

Il n'y avait toujours aucun mouvement du côté de la porte du pavillon de Nadine Ricourt. Boris laissa tomber son mégot et jeta un coup d'œil à Géraldine. Elle s'était ressaisie. De la sueur brillait à son front.

— Je suis allée dans une boîte, cette nuit, dit-elle à mi-voix. J'avais envie de danser. Moi aussi, cette chaleur, ça me tape sur les nerfs... J'ai rencontré cette fille, Audrey... Elle m'a dit d'écouter leur émission.

Boris inclina le pouce vers l'autoradio.

— Il est bon dans la mise en scène, Djack...

— Si j'ai bien compris, ça se passe vraiment comme ça. Ils sont un peu déjantés.

— Tant mieux pour eux, c'est moins frustrant... Imagine qu'on appelle, comme cette Pascale. Deux officiers de police dans une voiture, par une nuit très très chaude, qui planquent devant le domicile de Maîtresse Martha, en attendant que son dernier client en ait terminé... Ridicule !

« Je ne le voyais plus avec les autres, je me suis attardée au fond de la cave, racontait Pascale d'une voix sourde et sensuelle. Ce genre de cave très profonde avec des dizaines de tonneaux... Il faisait vraiment très frais, avec des odeurs de moût, la tête me tournait... Et tout à coup il a surgi derrière moi, je ne l'avais pas entendu. Pas un mot, rien... Il a retroussé ma robe et... J'ai cru m'évanouir...

— Mais tu n'as pas résisté, Pascale, hein ?

— Je m'en suis bien gardée ! Je me suis même mordu la main pour ne pas crier et risquer d'alerter les autres. Je les voyais qui buvaient et parlaient à l'autre bout de la cave...

— Et donc il a relevé ta robe...

— Troussé, Djack. Jusqu'à mes épaules, et il me l'a rabattue sur la tête. Je n'y voyais plus rien. Il a écarté mon string et m'a enfilée d'un coup, debout contre une barrique.

— Waouh... l'audacieux ! Et c'était bon, Pascale ?

— Bon ? Grandiose ! J'ai pris mon pied en trois secondes, un flash pas possible...

— Comme quoi c'est dans la tête !

— Pas seulement dans la tête, je te jure !

— Et lui ? Cinq secondes ? »

Cela fit rire Pascale. Un rire rauque qui résonna comme un long frisson.

« Un peu plus longtemps ! assura-t-elle. J'ai joui sans m'arrêter, en claquant des dents. Ça a duré...

— Un chaud et froid...

— Ouais, le feu et la glace... j'aimerais vraiment que ça m'arrive à nouveau, un truc pareil...

— Vous entendez, amigos qui venez du froid ? Pascale espère une divine surprise ! »

La porte du pavillon s'ouvrit, dissipant la rêverie érotique de Boris. Un grand homme maigre et élégant d'une quarantaine d'années traversa le jardinet et franchit la grille. Il rejoignit d'un pas rapide le 4 x 4 garé juste devant eux et y monta sans même remarquer leur présence. Boris et Géraldine échangèrent un regard. Ils avaient reconnu un célèbre avocat abonné des journaux télévisés dès qu'il était question d'affaires judiciaires sensibles...

« Cryo, voilà un amigo qui vient du froid, justement, poursuivait Djack à la radio. Salut, Cryo, tu es à l'antenne... T'as choisi un pseudo qui sent la glace...

— Kryo avec un K, c'est mon nom, fit une voix sèche.

— Bien sûr, Kryo. Elle t'a fait de l'effet, l'histoire de notre amie Pascale ?

— Ouais, pas mal, mais j'aurais mieux que ça à lui proposer ! ricana la voix aux accents métalliques.

— Mieux que du champagne ?

— Affirmatif, Djack ! Autre chose qu'un coup tiré vite fait dans une cave. Moi, c'est dans une chambre froide que je bande, et les gonzesses, je leur laisse autre chose qu'un bon souvenir... »

Le 4 x 4 s'éloigna et tourna au coin de la rue. La lumière chez Nadine tardait à s'éteindre.

« Une chambre froide ? Tu fais dans le sport extrême, Kryo ! Façon Grand Nord, carrément... Alors, le polaire t'excite ?

— Trique de glace, c'est ça mon pseudo... »

La lanterne du perron s'éteignit enfin. De la lumière filtrait à présent à travers les volets du rez-de-chaussée.

« Y a moins de sang, tu vois, dans une chambre froide... » disait Kryo quand Boris coupa le contact et descendit de voiture.

Nadine Ricourt ôta ses cuissardes, provoquant un bruit de succion. Elle bougea les orteils en grimaçant de soulagement, puis enfila des mules rouges à pompon. Malgré cela, elle était encore assez impressionnante dans son corset lacé serré, une cravache noire luisante à portée de main.

Elle les avait fait entrer dans un salon, à gauche de l'entrée, où sur un meuble bar tout en dorures était étalée une collection de poupées. Il y avait aussi des peluches sur un canapé recouvert de tissu à grosses fleurs.

— Ici, c'est mon domaine privé... Mais si vous voulez voir la cave...

— On n'est pas venus pour ça, avait répondu aussitôt Boris.

— Ouais, vous êtes là pour bavarder. C'est pour ça que vous êtes escorté, hein ? Elle vous a à l'œil, la mignonne !

Elle avait tiré du bar une bouteille de porto et des petits verres, s'en était jeté un vite fait avant de les poser sur la table garnie d'un napperon autour de laquelle ils s'étaient assis.

— Quelle journée ! J'ai besoin d'un remontant. Allez-y si le cœur vous en dit, servez-vous. Moi, je vais me changer, je tiens plus en l'air !

Il faisait dans le pavillon une chaleur de serre et son maquillage se délayait sur ses joues tirées de fatigue. Elle était nettement moins vaillante que la veille, et Maîtresse Martha soupirait après des congés bien mérités. Boris fit un clin d'œil à Géraldine, qui observait le décor avec un peu d'effarement.

— On ne va pas vous embêter longtemps, madame Ricourt, lui promit-il alors qu'elle quittait la pièce en traînant des pieds, la cravache pendant dans sa main. Un doigt de porto, mademoiselle Hébert ? chuchota-t-il quand la porte se fut refermée.

Géraldine eut du mal à contenir un fou rire. Elle avait surmonté son embarras de tout à l'heure, dans la voiture. Quant à Boris, s'il était plus détendu, il ne pouvait s'empêcher de la trouver encore plus craquante quand elle riait, l'éclat de sa bouche soulignant la fossette de ses joues.

Nadine revint au bout de quelques minutes, enveloppée dans un peignoir rouge sombre et diffusant autour d'elle des effluves de parfum sucré.

— Pas de porto ? leur lança-t-elle en se servant un autre verre qu'elle vida d'un trait. Je vous en veux pas. Moi, c'est mon péché mignon, après l'effort...

Elle eut un mouvement d'épaule et le peignoir bâilla sur sa poitrine. La

lourde chair blanche libérée du corset prenait ses aises.

— J'ai le bras en compote ! Y en a vraiment qui n'en reçoivent jamais assez.

— Vous récupérerez dès demain votre voiture, annonça Boris. Le problème, c'est qu'elle a très probablement servi à enlever, le mois dernier, deux de vos consœurs...

Le mot fit tiquer Nadine.

— Dans ce métier, vous savez, y a pas de sœurs.

Puis elle partit d'un rire franc.

— Y a que des cons !

Géraldine enchaîna avec une pointe d'impatience :

— Virginie Tallec a été tellement amochée qu'elle ne pourra sans doute plus jamais mener une vie normale. Et Estelle Lecœur a disparu depuis trois semaines.

Nadine la fixa et hocha la tête.

— Je sais ça, ma jolie, je me suis rencardée, aujourd'hui... J'en ai vu d'autres, aussi, figurez-vous. J'ai cinquante piges, plus de trente sur le turf...

Elle se tourna vers Boris et continua :

— Si je peux vous aider, je le ferai, parce que les salopards qui s'en prennent à ces filles-là, je peux pas les encaisser. Mis à part que je bosse chez moi, sur rendez-vous, avec des clients qui sont tous des habitués... est-ce que ce type s'en serait pris à moi, hein ? Sûr que non ! Il s'est attaqué à des jeunes paumées toutes fraîches débarquées... Des proies faciles. Ça me débecte ! O.K. Vous voulez savoir quoi, au juste ?

Après sa tirade, elle s'octroya un autre verre de porto.

— Thronex, la société qui vous a vendu le Transit... ? commença Boris.

— Jamais entendu causer. Je suis allée à un rencard dans une brasserie plutôt huppée près de la tour Eiffel. Avenue de Suffren, le Desaix, sans jeu de mots. La bagnole était garée devant. Elle m'a tout de suite botté. La proprio était là. On a tout de suite fait affaire, les papiers étaient en règle...

— Au nom de Thronex.

— Ben oui, répondit Nadine à Géraldine. Où était le problème ? Carte grise, certificat...

— En effet, on a vérifié, dit Boris. Et le nom de cette femme ?

— Elle me l'a pas dit, convint Nadine. J'ai demandé au bar à qui appartenait le Ford garé devant, on m'a indiqué une table où une femme était toute seule, à boire un bloody mary. J'ai pris un porto, et voilà...

— Et vous avez payé...

— Cinq mille.

— Par chèque ? intervint Géraldine.

Nadine avait croisé les jambes, découvrant assez haut une cuisse musclée. Elle fit claquer sa mule contre son talon.

— En liquide, reconnut-elle.

Elle soutint le regard de Boris.

— Est-ce qu'on me paye par chèque, moi ? fit-elle d'une voix tendue.

— Le Ford en vaut au moins le double, non ?

— Peut-être, j'y connais rien, moi, à la cote de l'Argus...

— Et puis il avait quand même un phare cassé, glissa Géraldine.

— C'est vrai, ça. À l'arrière droit, y avait un pet. Je l'ai remplacé...

Nadine lorgna vers la bouteille de porto, mais s'abstint.

— Et à l'intérieur, reprit Boris, vous avez trouvé quelque chose, par hasard ?

— Comment ça ?

— Avant « d'emménager », vous avez tout nettoyé.

— Il était vachement propre, j'ai pas eu besoin.

— Rien ne traînait dedans ? Papiers, objet, carte ?

Elle fronça les sourcils comme si elle réfléchissait et finit par dire :

— Rien du tout, j'vous jure.

Boris soupira. Dans la pièce confinée, avec les poupées et les peluches, il avait l'impression de mariner dans un fond de sauce aigre.

— O.K., Nadine, vous ne nous cachez rien, c'est sympa de nous aider. Vous avez fait une bonne affaire avec une inconnue mandatée par une société qui n'existe pas, mais vous ne pouviez pas savoir, n'est-ce pas ? Ni à quoi avait pu servir ce Ford, seulement quelques jours avant, par exemple transporter un ou deux cadavres... Ni que cette société Thronex était bidon.

— Ben, comment j'aurais pu me douter ? se récria-t-elle avec conviction. Comment j'aurais su ?

La mule claqua et tomba sur le tapis.

— En posant la question à la personne qui vous a donné le tuyau, répliqua Boris. La personne qui vous a donné le rencard au Desaix. Vous n'avez pas été un peu curieuse, quand même ?

— C'était presque un cadeau, renchérit Géraldine. En tout cas une bonne affaire.

— Une attention délicate d'un vieux client ?

— Hé là, doucement les basses ! s'écria Nadine en les regardant tour à tour. C'est quoi ce numéro ? Mes clients, c'est secret défense !

— Secret professionnel, vous voulez dire, rectifia Boris.

— Professionnel, oui ! se reprit-elle en rechaussant sa mule d'un sec petit coup de pied. C'est la loi du métier.

— C'est que vous avez du beau monde parmi vos clients, je parie, reprit Géraldine après un silence.

Nadine redressa le dos. Lorgna la bouteille de porto avec plus d'insistance. Tint bon.

— Pour ça oui, j'vous le fais pas dire. Vous imaginez pas à quel point. Mais je donne pas de noms, ça, pas question ! Je les connais même pas, la plupart du temps, leurs blazes. Ils préfèrent un surnom.

— Même le général ? risqua Boris.

— Le général, c'est le généré... Quel général ?

Il avait touché juste. En plein dans le mille. Le regard noir que Nadine braquait sur lui valait toutes les réponses.

— Votre client qui nous a contraints à poireauter devant chez vous tout à l'heure, dit-il d'une voix suave, c'était pas un militaire ? Il m'a fait penser...

Nadine se força à sourire.

— Lui ? Il aurait bien aimé, si ça se trouve, mais vous vous trompez... Il est avocat. Au Palais, un cador... Mais ici, il s'appelle Médor... Vous voyez le genre ?

Boris hocha la tête sans insister. Géraldine regarda sa montre.

Nadine tira sur les pans de son peignoir, cachant sa cuisse où les muscles saillaient à force de tension.

Elle se servit un porto tassé.

CHAPITRE VII



— On ne s'est pas vraiment fait une amie, mais ça aurait pu être pire, remarqua Géraldine alors qu'ils traversaient à nouveau de lois de Vincennes, mais en sens inverse.

Ils avaient quitté Nadine Ricourt peu avant une heure du matin. Non sans lui avoir soutiré une description de la femme qui avait servi d'intermédiaire dans la vente du Ford Transit. Soulagée qu'ils ne la harcèlent pas davantage pour connaître l'identité de son client, Nadine avait fait de son mieux pour se souvenir de la femme du Desaix. Malgré ses efforts, c'était assez succinct.

— Même si on lui avait fait boire toute la bouteille de porto, elle ne nous en aurait pas dit plus, dit Boris en inspirant l'air lourd par la vitre ouverte.

Après l'étuve où ils venaient de macérer, l'air de Vincennes, par contraste, paraissait délicieusement respirable.

— Tu crois que son général est le même que l'ancien responsable de la Thronex ? demanda Géraldine entre deux gorgées d'eau minérale.

— On ne peut pas en être absolument certain, mais le rapprochement s'impose. On s'est servi de Nadine pour fourguer le Transit.

— Admettons. Ça laisse autant de questions en suspens que ça n'en règle. C'est même encore moins clair.

— C'est vrai, admit Boris. Mais au moins, on sait quel fil tirer, à présent.

— Le général quatre étoiles Delafosse.

— Hubert Delafosse, acquiesça-t-il. À la retraite depuis fin 2004. Après douze années passées à la Direction générale de l'armement.

En fin d'après-midi, suite au coup de téléphone de Prieur, Boris avait cherché de quoi situer l'ancien officier supérieur. Les éléments accessibles permettaient de reconstituer une carrière exemplaire, commencée en Algérie alors que la guerre s'y achevait, et longtemps consacrée aux opérations

militaires de la France à l'étranger. Un passé d'homme de terrain, jusqu'à sa nomination à la DGA, en 1992. À partir de ce moment, l'officier familier des théâtres d'opérations lointains, en Afrique et au Moyen-Orient notamment, s'était transformé en diplomate militaire, chargé de promouvoir à travers le monde l'excellence des armes françaises. Avec efficacité sans doute, puisqu'il y avait gagné ses étoiles. Évidemment, le nom de Thronex n'apparaissait nulle part dans sa biographie...

Ils avaient franchi la Porte de Reuilly et roulaient vers la Nation. Géraldine rompit le silence. Elle avait presque vidé une bouteille entière d'eau minérale.

— Tu imagines un général retraité venir se faire fouetter dans la cave de Nadine ?

— Autant qu'un ténor du barreau ! Lui au moins ne se fait pas appeler Médor... Général, c'est plus digne...

— Il ne manque qu'un évêque pour qu'on se croie dans un film de Bunuel ! dit Géraldine en riant.

— La prochaine fois, on demandera à Nadine si elle confesse aussi du prélat à coups de cravache...

— Les hommes sont incroyables !

— Et les femmes, alors ? Si tous les goûts sexuels sont dans la nature, il faut bien que les femmes y aient leur part, non ? Et même leur part égale.

Elle lui jeta un coup d'œil et resta muette.

— Je te lâche à une station de taxis, ou je peux te déposer quelque part ? proposa-t-il d'un ton aussi neutre que possible.

Une sonnerie de portable retentit avant que Géraldine se soit décidée à répondre.

— C'est toi qu'on appelle, il me semble, dit-il comme elle tardait à réagir.

Elle finit par tirer l'appareil de l'étui accroché à la ceinture de son jean et prit la communication avec une petite moue gênée. Retenant un sourire, Boris s'arrêta au débouché du boulevard Voltaire, en face d'un tabac encore ouvert.

— Je vais acheter des cigarettes, dit-il en descendant de voiture.

Géraldine n'avait quasiment pas prononcé une parole, en réponse à son coup de fil. Se retournant, il la vit du trottoir qui parlait avec animation dans son portable, à présent qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait l'entendre. Il avait sa petite idée de l'identité de son interlocuteur, ou plutôt interlocutrice. Tandis qu'il prenait tout son temps pour acheter un paquet de brunes light, l'image de Géraldine enlacée à une fille nommée Audrey, sur la piste de danse d'une boîte gay, se forma dans son esprit. Une image forcément floue, faute de pouvoir donner corps à une inconnue. Mais même s'il ignorait tout d'Audrey, l'évocation était troublante. Une fille aussi déjantée que l'émission qu'elle avait convié Géraldine à écouter ? Et cette dernière, qui répugnait à se

qualifier de lesbienne, préférant se dire « féminophile », jusqu'à quel point pouvait-elle se montrer déjantée, lorsqu'elle n'était plus le tenace et futé lieutenant Hébert ?

Boris décolla sa chemisette de ton torse et fuma une cigarette en restant ostensiblement éloigné de la Laguna. « Féminophile », si quelqu'un pouvait revendiquer le qualificatif, c'était lui, et comment !

Un coup de klaxon discret le fit se retourner. Géraldine s'était mise au volant et lui faisait signe. Son air enjoué et la lueur espiègle dans ses yeux balayèrent le vague ressentiment de Boris. Il monta à ses côtés.

— Qu'est-ce qui se passe, ma belle ?

— Changement de programme, dit-elle en démarrant.

— Parce qu'il y avait un programme ?

— Justement non, mais j'ai le remède à l'absence de programme.

— Et tu as pensé que je pouvais être assez mal en point pour mériter des soins ?

— Disons qu'un verre dans un endroit sympa ne nous nuirait pas... C'est tout près d'ici, en plus.

— En tête à tête dans un box aux lumières tamisées ?

Elle lui jeta un regard pour s'assurer qu'il plaisantait.

— Avec quelques personnes, j'espère assez plaisantes et drôles, dit-elle. Je ne les connais pas toutes.

— Des fêlés qui parlent dans le poste ?

— Tu as deviné, mais je ne veux pas te forcer. Disons que cela me ferait plaisir, grand chef...

— Je ne me force pas, au contraire. D'ailleurs un grand chef ne doit jamais manquer de s'assurer par lui-même des fréquentations de ses petits soldats. En l'occurrence, ajouta-t-il alors qu'ils roulaient vers Bastille, j' imagine qu'on oublie nos cartes de visite. Tes amis, ou du moins les amis de ton amie, risqueraient de s'effaroucher.

— Pas forcément, mais bon... on peut encore mettre le boulot entre parenthèses, non ?

Boris ne répondit pas, pour éviter de lui dire qu'en réalité, elle se trompait sur ce point. Elle avait le temps de s'en rendre compte par elle-même.

Il fut surpris de la voir se garer à deux pas de la rue de Charonne, où elle habitait. Il n'avait jamais eu l'occasion de se rendre chez elle... Mais elle expliqua :

— Je leur ai donné rendez-vous dans un endroit que je connais un peu, pas loin d'ici. Un peu bruyant mais agréable. Anonymat garanti...

C'étaient eux qui la rejoignaient, et non l'inverse... Curieusement, il se sentit plus à l'aise. D'autant que La Cave, il le constata rapidement, n'était pas

comme il s'y attendait un établissement homo. Un physionomiste, à l'entrée, les salua et les laissa entrer sans sourciller. Dans l'escalier de pierre assez raide, un couple banalement hétéro flirtait.

La cave en question était tout en longueur, voûtée, saturée de décibels et raisonnablement bondée. Les inévitables écrans diffusaient des clips, à l'intention de ceux qui se seraient ennuyés, ce qui ne semblait pas être le cas de beaucoup. À toutes les tables – près du bar de hauts guéridons où on se tenait debout, le long du mur opposé des tables basses et des fauteuils –, des groupes de bobos typiques du quartier et quelques touristes en goguette transpiraient dans une gentille promiscuité. Le bar et un espace libre au milieu de la salle étaient propices aux prises de contact et aux apartés, à condition de parler assez fort pour se faire entendre de son voisin...

Boris ressentit un petit choc agréable quand une superbe métisse en corsaire blanc et haut vert électrique fonça vers lui, un verre à la main, affichant un éblouissant sourire. Très grande et mince comme une liane, elle se repérait de loin, louvoyant entre les tables. Il ne comprit qu'au dernier moment ce qu'elle disait, qui ne lui était pas destiné.

— Géraldine !

Elle le frôla et tomba dans les bas de son équipière, dont les yeux émeraude brillaient comme des pépites...

— Boris, je te présente Audrey, dit Géraldine après les bises d'usage, échangées comme entre deux vieilles amies.

Le dos nu de la métisse dévalait vers une chute de reins vertigineuse. Audrey se retourna et lui tendit la main avec chaleur, quand Géraldine acheva les présentations.

— Mon ami Boris...

— On vient d'arriver, on a trouvé une table au fond, c'est un peu plus calme, dit Audrey, et elle se dirigea dans cette direction, entraînant Géraldine, dont elle prit familièrement le bras.

Boris nota au passage les regards que s'attiraient les deux jeunes femmes en traversant la salle bras dessus bras dessous, la plus grande inclinant sa tête aux cheveux noirs frisés vers le visage de la rousse, qui ne lui cédait que quelques centimètres mais riait presque aussi fort qu'elle. Chacune avait, il est vrai, le genre de silhouette à faire tourner les têtes. Avec le charme en plus pour Géraldine, et pour Audrey, une sensualité à fleur de peau. Leur duo était détonant. Au milieu de la salle, elles se retournèrent ensemble vers lui, échangeant quelques mots de connivence avant de s'écarter l'une de l'autre, et il se retrouva tout naturellement entre elles, croisant le regard malicieux de Géraldine, puis celui d'Audrey, noir et direct, lourd de promesses électriques. La métisse lui prit le bras sans façon. Son verre était déjà presque vide. Elle chaloupa vers une table, sa hanche frôlant celle de Boris.

— Mes complices fêlés, dit-elle à son oreille en désignant le couple assis.

L'homme se leva pour les saluer. La trentaine, mince et musclé, le visage avenant mais des plis de fatigue au coin de la bouche, il sourit à Géraldine et enveloppa Boris d'un regard intéressé.

— Djack, le présenta Audrey.

— Ici, c'est Jacques, rectifia-t-il avec simplicité, d'un ton nettement moins enjoué qu'à la radio.

La fille eut du mal à s'extraire de son fauteuil, mais la vue de Boris sembla ranimer son énergie.

— Moi, c'est Samira, dit-elle en battant des cils.

Elle s'accrocha à son bras et ajouta :

— Excusez-moi, je suis un peu paf... ils m'ont crevée, ce soir.

Elle était la plus jeune, les cheveux d'un noir bleuté parsemés de mèches violettes, le visage très blanc et les yeux fardés de noir. Un diamant ornait sa lèvre inférieure, et d'autres ses oreilles et son nombril, qu'une courte tunique laissait découvert. Comme le tissu était transparent, ses petits seins pointus se voyaient également, ainsi que les anneaux qui transperçaient les mamelons. Sa minijupe en vinyle, par contraste, paraissait très sage, mais en se rasseyant, elle fit entrevoir à Boris qu'elle ne portait rien dessous.

— Je vais chercher du remontant, dit Jacques. On en a bien besoin.

Il revint avec deux verres supplémentaires et une bouteille de scotch, s'assit à côté de Boris, rapprochant son fauteuil du sien pour faciliter la conversation. Audrey avait fait de même, de l'autre côté de la table, pour bavarder avec Géraldine. Elle se penchait vers elle, touchait parfois son bras ou son cou, mais ne manquait pas non plus de lancer vers Boris des œillades brûlantes, croisant et décroisant ses longues jambes, bombant la poitrine, les seins braqués vers lui. Géraldine ne pouvait ignorer son petit manège et semblait ravie.

Tout en s'efforçant de ne pas encourager les tentatives d'approche de Jacques, Boris se demandait en observant les deux femmes comment la nuit allait tourner. Il se voyait bien dans le tableau, mais lequel au juste ? Un peu en retrait, Samira avait l'air absente, mais sous ses longs cils, elle ne cessait de lui jeter des coups d'œil provocants, et dès qu'elle bougeait, c'était comme une invite à plonger le regard sous sa minijupe, dans l'ombre de son ventre nu. Quand elle se leva et se dirigea vers toilettes, il était déjà certain qu'elle avait le sexe rasé, et décoré d'un autre anneau...

— Ton amie est très charmante, dit Jacques à Boris, mais j'ai peur qu'elle ne se fasse des idées. Audrey est une chic fille, mais insaisissable...

Il leva la main et referma les doigts sur le vide.

— Fille des îles, complètement volatile, ajouta-t-il en riant.

Boris ne savait pas au juste quelles idées se faisait Géraldine. Il esquiva la main de Jacques qui se rapprochait sournoisement de sa cuisse et demanda :

— Kevin n'est pas venu avec vous, au fait ? L'homme aux manettes...

— Non, il est rentré se coucher. Samira l'a pompé deux fois pendant l'émission... C'est ce qu'elle fait de mieux, sucer. Le pauvre n'en pouvait plus. Il faut dire que la soirée a été rude...

— À vous écouter, vous aviez l'air de joyeusement la passer...

— Jusqu'à ce que ce type appelle. On peut dire qu'il a jeté un froid. Ça a dû se sentir, non ?

Audrey s'était levée pour resservir à boire. Elle vint derrière eux et se pencha, un bras passé sur l'épaule de chacun.

— Vous êtes bien sérieux, tous les deux. Si on allait chez moi ? On serait plus à l'aise !

Boris sentit un sein ferme appuyer sur sa nuque et le bras nu luisant de sueur frotter contre sa joue. La peau soyeuse d'Audrey sentait bon.

— Géraldine est très partante, elle, insista-t-elle, la bouche contre son oreille.

Cette dernière leur souriait, le regard un peu vague.

Elle n'avait pourtant presque pas bu. Elle passait sa langue sur ses lèvres, ses pommettes étaient roses.

— Sans moi, Audrey, dit Jacques en s'écartant. J'ai pas la tête à ça. Tu ne crois pas qu'on devrait...

— Arrête avec ça, Djack ! Ce connard nous a fait un numéro débile, c'est de ma faute, bon... On va pas aller aux flics pour si peu !

Boris détourna les yeux du visage de Géraldine.

— C'est quoi, si peu ? demanda-t-il.

Son équipière se leva, leur dit quelque chose que la musique ne permit pas d'entendre et s'éloigna vers les toilettes.

— Z'êtes pas drôles, les mecs, soupira Audrey, et elle rattrapa Géraldine, lui enlaçant la taille.

Boris interrogea Jacques du regard.

— Je croyais que vous aviez écouté l'émission, ce soir, dit celui-ci.

— Pas entièrement. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un type pas net a appelé, répondit Jacques, le visage assombri. Audrey l'a laissé passer à l'antenne beaucoup trop longtemps. « Trique de glace », au début ça l'a amusée... C'est le pseudo que le mec s'attribuait...

— J'ai entendu ça, opina Boris, mais pas la suite.

Samira revint à la table. Elle s'accroupit face à Boris, les mains sur les accoudoirs de son fauteuil, et écarta les genoux, suffisamment pour que sa minijupe se retrousse presque jusqu'à la taille. Elle exhibait le renflement pâle de sa motte imberbe.

— Tu me plais, dit-elle. J'ai envie de te sucer...

Elle fit un mouvement rapide des cuisses, les resserrant et les écartant. Le sillon de son sexe béa sur des chairs roses gonflées. L'anneau était fixé à une des lèvres. Boris croisa son regard agrandi. Les prunelles étaient dilatées. Il se demanda où elle cachait la poudre qu'elle venait manifestement de sniffer, alors qu'elle portait si peu sur elle... Il lui prit le poignet et l'écarta doucement.

— Jacques me racontait une histoire et je veux entendre la fin, dit-il d'une voix ferme.

Elle alla s'asseoir dans le fauteuil d'Audrey, genoux repliés, le narguant d'un sourire de gamine vicieuse. Boris se tourna vers Jacques qui vida son verre et reprit :

— Le type s'est vanté d'avoir buté des filles. C'était peut-être un numéro débile, comme dit Audrey, mais j'ai eu une drôle d'impression, très désagréable. Au point que j'ai pensé prévenir la police... J'ai pas vraiment eu le sentiment qu'il déconnait. Plutôt le contraire, même. J'arrête pas d'y repenser... Il m'a carrément fichu la trouille, le mec !

— Vous avez enregistré l'émission ?

— Ouais. Il y a une cassette.

— Si on allait l'écouter ? Ça me frustre de ne pas avoir entendu ça.

— Mais qu'est-ce que tu... ? Où vous voulez en venir ?

Boris était déjà debout.

— Vous avez hésité à prévenir la police, et par chance, elle est là, dit-il à Jacques, qui resta bouche bée quand il lui montra sa carte. Où est votre local ?

— À cinq minutes, près de République.

— Il y a encore quelqu'un là-bas ?

— Non, non, après nous, plus personne. Mais j'ai les clefs.

— On y va.

Un éclat de rire le fit se retourner. Audrey tenait toujours Géraldine par la taille et lui parlait en l'embrassant dans le cou. Géraldine comprit tout à coup que l'ambiance avait changé et s'écarta de la métisse.

— Désolé, petit bonhomme, mais il y a un changement de programme, annonça Boris. Le boulot n'est jamais entre parenthèses. Jamais longtemps, en tout cas.

À son expression, Boris devina sa déception. C'est qu'elle s'était fait un programme, et il risquait de ne jamais savoir lequel... Mais à peine l'eut-il mise au courant qu'elle réagit professionnellement, l'œil vif et l'esprit en alerte.

— Tu te rappelles ce qu'on disait cet après-midi, sur le besoin de ces types de se vanter de leurs exploits ?

— Bien sûr, acquiesça-t-elle. C'est peut-être notre bonhomme !

— C'est toi qui as rangé la bande de ce soir, ou Kevin ? demanda Jacques à Audrey, qui restait éberluée.

— C'est moi, oui, mais...

— Vous venez aussi, trancha Boris. On va l'écouter ensemble.

Il marcha vers la sortie et tout le monde le suivit.

En rentrant chez lui à deux heures du matin, Kryo comprit tout de suite qu'il n'arriverait pas à dormir. Pas seulement à cause de la chaleur suffocante qui régnait dans son appartement. Il ouvrit toutes les fenêtres, se posta devant celle de la chambre, par où on apercevait, en se penchant un peu, des toits et des cours, la tranchée des rues étroites qui faisaient de son quartier un îlot de pittoresque parisien. Il essaya de faire le vide dans sa tête, de respirer lentement dans l'obscurité, en oubliant les bruits de la ville, le clignotement des lumières. Peine perdue. Le sang dans ses artères cognait trop fort. Une lourdeur plombait ses reins.

Il sortit de sa poche un tube de comprimés, l'ouvrit machinalement et en avala deux. Il n'avait pas fait le compte de ce qu'il avait pris dans la journée, mais le tube était déjà à moitié vide.

Il pensa à Madeleine en posant son portable sur une étagère qui contenait quelques livres. Il faudrait la rappeler avant longtemps, exiger plus de cachets. Qu'elle se débrouille pour lui en fournir une grande quantité d'avance. C'était son boulot, non ? Il saurait bien la récompenser, il la baiserait autant qu'elle voudrait. Elle n'en demandait pas plus.

L'idée l'effleura de l'appeler. À cette heure-ci ? Inutile d'y songer, jamais elle ne répondrait, de toute façon. Si seulement l'autre conne de la radio avait accepté de lui donner le numéro de Pascale. Une fille qui aimait le champagne et les coups tirés en douce avec des inconnus, dans une cave bien fraîche... Elle avait une voix, en plus, qui lui avait chauffé le ventre... Mais la fille de la radio, cette Audrey soi-disant sexy, qui riait fort et blaguait, s'était défilée. Elle ne lui avait pas donné non plus son numéro à elle. Elle aurait fait l'affaire, pourtant.

N'importe laquelle de ces salopes ferait l'affaire...

Laissant son portable sur l'étagère, il ressortit, descendit l'escalier aux marches usées et aux relents de graillon, se retrouva dans la rue, le souffle court, avec des picotements dans la colonne vertébrale. Et au bas du ventre, frottant contre la toile de son pantalon, le pesant paquet de son sexe à demi bandé, comme un fardeau qui démangeait.

Kryo marcha jusqu'à la station de métro Avron, longea le boulevard sur une centaine de mètres, jusqu'au Master Renault blanc sale. Il démarra et prit

machinalement la direction de Vincennes. Mais au moment de tourner vers le bois, il se ravisa. C'était imprudent, qu'est-ce qui lui prenait ? Il jura entre ses dents et bifurqua sur le périphérique.

À soixante à l'heure, vitre baissée, il regardait défiler les portes. Sécurité et anonymat garantis, il suffisait de tourner en rond. Mais il faisait toujours aussi chaud, et où est-ce qu'il trouverait de quoi soulager sa tension ? Le panneau indiquant la Porte Dauphine suggérait la réponse. En même temps qu'une voix dans sa tête lui disait de ne pas déconner, de ne pas faire n'importe quoi, il mit son clignotant et prit la bretelle de sortie.

Il fit lentement le tour de la place, repéra vite les camionnettes stationnées, les silhouettes plantées au bord du trottoir. Son sang s'accéléra et la voix de la prudence se tut.

Il se mit en chasse.

CHAPITRE VIII



Audrey repoussa du pied une bouteille de champagne vide qui avait roulé au milieu de la salle et alla ouvrir un classeur métallique. Elle y trouva ce qu'elle cherchait et revint vers Boris.

— C'est l'enregistrement de ce soir, dit-elle presque timidement en lui tendant la cassette.

Elle lui sourit, tout de même, mais elle n'était pas encore revenue de sa surprise de les savoir de la police, et évitait de regarder Géraldine.

Jacques s'approcha et lui prit la cassette des mains.

— Tu pourrais vider les cendriers, s'il te plaît, ça pue vraiment, là-dedans !

Le local de 106.6, au fond d'une cour vers l'extrémité de la rue du Temple, consistait en un unique vaste espace où des cloisons de verre délimitaient une petite régie, un coin cuisine et le studio proprement dit. Le reste de la pièce, mi-salon mi-bureau, avec ses meubles dépareillés, dont une banquette-lit et un énorme frigo américain, était en désordre.

— Tu nous fais du café, Samira ? reprit Jacques en insérant la cassette dans un lecteur. Il y a des boissons dans le frigo, servez-vous, ajouta-t-il à l'intention des deux policiers. Désolé, mais on n'a pas la clim, et la ventilation n'est pas terrible...

Géraldine s'assit au bord d'un fauteuil club élimé, Boris prit une chaise. La voix de Djack résonna dans la pièce, bien différente de celle de Jacques.

« Salut les amis du samedi, c'est Djack sur cent six point six, il est onze heures et c'est partiiii... »

— Un vrai numéro d'acteur, dit Géraldine.

— Ouais, deux heures non-stop..., soupira-t-il en faisant avancer la bande. Y a des soirs où c'est hard...

Boris ne lui demanda pas ce qu'il prenait pour tenir le choc. Dans un chuintement, il reconnut la voix de Pascale, l'auditrice amateur de champagne et d'étreintes surprises.

« Pas un mot... rien. Il a retroussé ma robe et... J'ai cru m'évanouir... »

Nouvelle avance rapide.

« Il a écarté mon string et m'a enfilée d'un coup, debout contre une barrique. »

— Cette nana... Elle m'a dit qu'elle se branlait, au téléphone, fit Audrey en se laissant tomber sur la banquette. J'ai gardé son numéro...

« Salut, Cryo, tu es à l'antenne... T'as choisi un pseudo qui sent la glace...

— Kryo avec un K, c'est mon nom.

— Bien sûr, Kryo. Elle t'a fait de l'effet, l'histoire de notre amie Pascale ? »

— Je me souviens de ça, intervint Géraldine, échangeant un regard avec Boris.

— Oui, drôle de voix.

« Trique de glace, c'est ça mon pseudo...

— Quand même, tu te vantes un peu, non ? Et puis une chambre froide...

— Y a moins de sang, tu vois, dans une chambre froide. »

Sourcils froncés, Boris se souvint vaguement d'avoir entendu cette phrase-là. À l'instant où il avait coupé le contact de la voiture et l'autoradio du même coup. Il fit signe à Jacques, qui arrêta la lecture.

— C'est à partir de là.

Géraldine hocha la tête. Jacques appuya à nouveau sur « Play ».

« Du sang ? fit la voix interloquée de Djack.

— Je les saigne, moi, et à moins cinq moins dix, ça salope pas tout. Salope, c'est le mot...

— Je ne crois pas que je vais te donner le numéro de Pascale, Kryo, je ne suis pas sûre qu'elle aimerait tes façons...

— Dommage pour elle, mais elle aura peut-être la chance que je lui tombe dessus.

— Je crois que tu charries, Kryo. T'as vu trop de films !

— Demande à la petite pute d'hier soir si c'était du cinoche.

— Elle est là avec toi, elle pourrait nous raconter ça à sa façon ? Parce que s'envoyer en l'air dans une chambre froide... brrr.

— Tu m'as mal compris, elle ne racontera rien, maintenant, et les autres non plus. Y a plus personne pour les écouter, là où elles sont.

— Bon... eh bien, méfie-toi quand même des coups de chaud, Kryo. Hé, Kevin, fais pas cette tête... Allez, musique ! »

Après une seconde de blanc, on entendit démarrer un disque. Jacques stoppa la bande.

— Quelle horreur, ce mec ! dit Samira. J'avais pas entendu ça...

— Évidemment, t'étais en train de tailler une pipe à Kévin et tu peux pas faire deux choses en même temps ! lui lança Audrey avec aigreur.

— Il n'a rien dit d'autre, hors antenne ? demanda Boris.

— Moi, c'est tout ce que j'ai entendu, répondit Jacques.

Ils se tournèrent vers Audrey. Celle-ci se tortilla, mal à l'aise.

— Elle a pas de mémoire, glissa Samira, venimeuse. Elle se souvient même pas des mecs qui la sautent !

Boris vit Géraldine s'empourprer. Jacques intervint.

— Ça va comme ça, Samira, tu peux te casser ! Si Boris t'y autorise.

— Vous n'aviez jamais entendu la voix de ce type, Samira ? demanda celui-ci.

La jeune fille secoua la tête. Avec son maquillage outrancier et sa tenue indécente, elle avait l'air pitoyable, à présent.

— Vous pouvez rentrer chez vous...

Elle lui adressa un regard de reproche. Elle n'avait pas envie de partir,

mais n'osa pas insister. Au moment de sortir, elle se contenta de lancer avec dépit :

— J'ai fait du café...

— Vous non plus, vous n'avez jamais entendu cette voix ? reprit Géraldine à l'intention des deux autres.

Ils répondirent non en chœur. Jacques enchaîna :

— Il ne délirait pas, à votre avis, Boris ?

— Je crains que non. Et la « petite pute d'hier soir », on ne l'a pas encore retrouvée... C'est la troisième. Encore un vendredi.

Géraldine se tourna vers Audrey.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

Le regard de la métisse se déroba. Elle avait tout d'un coup perdu sa superbe et son visage était devenu gris.

— Quand il a appelé, il m'a dit... qu'on l'appelait Trique de glace et qu'il en avait à raconter, parce qu'avec cette chaleur, il risquait de fondre... Ça m'a fait rire, je l'ai passé à l'antenne. C'est tout.

— Et ensuite ? insista Géraldine. Quand c'est devenu moins rigolo ?

— Djack me faisait signe de couper, mais j'y croyais pas, à ses histoires, j'ai cru qu'il allait finir par éclater de rire... dire qu'il nous avait fait flipper juste pour casser l'ambiance. C'est déjà arrivé...

— Mais quand la musique est revenue, il a raccroché ?

— Pas tout de suite, répondit Audrey en fixant un instant Boris, avant de regarder ses pieds. Il voulait le numéro de Pascale, ça l'avait excité, son histoire.

— Tu lui as donné ? s'exclama Géraldine.

— Non ! Non !

— Cela arrive que vous le fassiez ? demanda Boris. Mettre deux auditeurs en contact ?

— Ça s'est produit, admit Jacques, mais on n'est pas une agence de rencontres.

— Après, il m'a demandé le mien, reprit Audrey. Il m'a dit... qu'il aimerait bien m'enculer, que je devais aimer ça... Là, j'ai raccroché.

— C'est tout, vraiment ? Tu es sûre ? interrogea encore Géraldine.

Audrey hocha la tête, l'air vaguement effrayé.

— Et son numéro ? s'enquit Boris. Il s'affichait ? Vous ne l'avez pas gardé, comme celui de Pascale ?

— Je n'y ai pas fait attention. C'était pas un numéro de portable. 01 quelque chose. Un fixe. Peut-être une cabine. J'entendais un bruit de circulation, derrière, au début.

Boris soupira et demanda la bande à Jacques.

— Vous pouvez même garder le lecteur, on en a d'autres, dit celui-ci en lui remettant le tout.

Boris et Géraldine se levèrent en même temps.

— Qu'est-ce qu'on peut faire de plus à cette heure ?

Elle avait l'air accablée, tout d'un coup.

— Rien d'efficace, répondit Boris. Demain, oui. On cherchera un cadavre, ou une autre disparue... Vous faites votre émission tous les soirs, Jacques ?

— Pas demain dimanche. La prochaine lundi...

Il se leva lui aussi.

— Je peux rentrer ? Je suis crevé.

Boris lui demanda comment le joindre et ils échangèrent leurs cartes.

Géraldine avait pris les devants pour traverser la cour, mais Audrey ne la rejoignit pas. Elle resta près des deux hommes, son regard cherchant celui de Boris.

— Je retourne à La Cave, j'ai besoin d'un verre, dit-elle. Tu me déposes, Djack ?

— C'est sur mon chemin.

Ils se séparèrent sur le trottoir. Audrey et Géraldine échangèrent une bise de convenance. La métisse serra la main de Boris, sans un mot. Puis elle monta dans l'Alfa de Jacques.

Dans la Laguna, en démarrant, Boris dit pour lui-même :

— Kryo avec un K... D'où sort-il, ce type ?

— On a du pain sur la planche, soupira Géraldine.

L'Alfa de Jacques s'éloigna rapidement devant eux et disparut.

— Il arrive que les soirées ne tiennent pas leurs promesses, dit-il en tournant vers la place de la République.

— C'est peut-être mieux comme ça.

Elle resta silencieuse durant le court trajet jusqu'à la rue de Charonne, qu'il remonta lentement.

— C'est par ici ?

— Au prochain coin.

Il s'arrêta. Tout en ouvrant la portière, elle se retourna et d'un mouvement vif, lui piqua un baiser sur la joue, mais très près du coin des lèvres.

— À demain, grand chef. On va s'occuper de Kryo.

— C'est dimanche, petit bonhomme. Si tu veux te reposer, viens lundi.

— Demain, répéta-t-elle. Le boulot, c'est encore le mieux...

Elle claqua la portière et sur un signe de la main, disparut en quelques

enjambees dans l'entrée d'un immeuble.

Le temps de faire à petite vitesse le tour du pâté de maisons, Boris se décida. Il tourna deux fois et se retrouva dans la rue étroite où brillait l'enseigne de La Cave.

Il n'eut même pas besoin de se garer. Audrey était devant l'entrée, échangeant quelques mots avec le physionomiste, et elle surveillait la rue. Quand elle le vit ralentir et s'arrêter, elle s'approcha.

— Vous ne voulez pas descendre boire un verre ?

Pour toute réponse, il tendit le bras et ouvrit la portière. Elle monta sans hésiter.

— Votre amie, vous...

Il la coupa d'un geste.

— On ne parle pas d'elle, O.K. ? Pas un mot.

Pour adoucir le ton un peu sec, il lui sourit et posa une main en haut de sa cuisse. Audrey se détendit.

— Promis juré, dit-elle d'une voix enrouée. Ce sera comme vous voulez...

Le bruit de brindille cassée fit sursauter la fille. Elle se retourna. Kryo était tout près d'elle et la fixait. Elle tâcha de se contrôler, mais ne put retenir un mouvement de surprise apeurée. Elle était trop jeune pour le dévisager avec l'expression dure et dédaigneuse des professionnelles chevronnées.

— Viens, je t'emmène, dit-il.

Elle recula, ignorant le regard trop pâle et fixe pour noter le costume impeccable. Elle annonça pour le décourager :

— C'est cent euros.

— D'accord, amène-toi, je suis garé là.

Il repartit sans même vérifier qu'elle le suivait. Il aurait parié qu'elle viendrait. Les clients se faisaient rares dans ce coin, à trois heures et demie du matin, et depuis le temps qu'il la guettait, elle n'avait fait qu'une passe rapide, une pipe entre les arbres. Pour cent euros, elle viendrait. Elle était comme les autres.

Sans se retourner, il l'entendit se mettre en marche, après une hésitation. Il était déjà à la portière du Renault. Il la regarda approcher. Trop grande à son goût, et manquant de formes, des cheveux châains raides, pas vraiment jolie mais assez bandante, avec sa tunique à mi-cuisses et la large ceinture dorée qui lui comprimait la taille. En dessous, un cul pas très rebondi, mais à cet âge au moins, la chair est ferme, et comme elle avait le teint clair, les coups marqueraient...

Pas beaucoup de seins, tout de même, malgré la coupe du soutien-gorge qui prétendait les offrir sur un plateau, entre les pans de la tunique déboutonnée jusqu'au nombril. Mais bon, il n'était pas sur son territoire, il s'était même perdu dans le bois, entre Neuilly et Boulogne, et il tenait à minimiser les risques. Après une heure de maraude, la voix de la prudence avait recommencé à le harceler. Il avait failli renoncer, et puis à l'écart de cette allée reculée, il l'avait aperçue accroupie entre les arbres, en train d'enfourner une queue raide dans sa bouche, avec une ardeur louable.

Il l'avait choisie. Il avait patienté et attendu le moment propice. C'était moins sophistiqué et jouissif que d'emballer Fanny, mais il n'avait pas la tête aux grandes manœuvres stratégiques. Il lui fallait agir, satisfaire cette pulsion qui lui dévorait les nerfs. Faute de quoi, il le sentait, les crises allaient revenir. « Un raid éclair, sergent Kryo, c'est dans vos cordes, n'est-ce pas ? Pas besoin de réfléchir ! Vous tombez sur l'ennemi, vous frappez, vous revenez... »

La fille répéta en considérant avec mépris le Renault :

— T'as bien entendu ? C'est cent euros.

Il tira de sa poche un billet craquant. Elle esquaissa un geste, mais il referma le poing dessus, et ouvrit la portière.

— Monte par là, l'autre est bloquée.

Elle hésita encore, le regard fuyant, le front buté. Il fixa sa bouche. La trouva attirante. Terriblement. Des lèvres pleines et bien dessinées. Une fossette au menton. Il l'embellissait peut-être, mais c'était le jeu. Elle monta, d'un élan souple, les muscles des cuisses jouant sous la peau fine. Il s'installa au volant, ouvrit le poing. Le billet froissé tomba entre les sièges, sous le tableau de bord.

— Tu vois, je casque d'avance.

Elle se pencha légèrement en avant, les seins bien visibles, puis plongeait le bras tendu. Un geste de rapine pour harponner le billet. Kryo lui empoigna la nuque avant qu'elle se redresse complètement, la courba. Instinctivement, elle avança la main vers sa braguette, tout en retenant une grimace.

— T'as tout compris, dit-il en desserrant les doigts, mais sans ôter sa main.

Les doigts agiles le libérèrent en un clin d'œil. Le contact humide et tiède des lèvres sur son membre le fit se crispier. C'était toujours ainsi qu'il réagissait à la sensation d'une bouche ou d'un sexe avalant sa virilité. Un réflexe de peur, l'angoisse de baigner dans une moiteur où il allait se dissoudre et se perdre. Madeleine avait eu des mots de toubib, au début, pour soi-disant l'aider à surmonter son appréhension. Il n'en avait rien à fiche, des termes savants. Depuis qu'il avait découvert que le froid l'aidait à bander, il s'en contentait. Et puis les cachets étaient venus à son secours, et cela suffisait. Combien de comprimés, aujourd'hui ? Le premier tube était presque vide, bon sang... Il rappellerait Madeleine dès demain...

— T'es nulle, tu suces comme un manche, dit-il mécaniquement.

Il fallait que cela commence ainsi. Parce que d'habitude, la fille s'escrimait en pure perte sur son sexe inerte. Elle méritait des insultes, des coups, pour être aussi incapable. Elle méritait la chambre froide. Le froid glacial où Kryo s'épanouissait, bandant comme un cerf, délivré de ses peurs. L'endroit où il devenait Trique de glace...

— Va falloir que tu te rattrapes ! continua-t-il. T'imagines gagner cent euros en te débrouillant si mal, pétasse ?...

Mais la fille semblait ne rien entendre, sa bouche s'activait, et sa langue. La main menaçante de Kryo resta suspendue en l'air. Dans l'anneau des lèvres qui l'aspiraient, sa queue était dure, raide comme un mât. Luisante de salive, le gland énorme et rouge, sur lequel la langue frétillait, quand la fille reprenait haleine, avant de l'engloutir à nouveau, en gonflant les joues.

Kryo resta stupéfait. Incrédule et déstabilisé. Le scénario programmé dérapait et son esprit chamboulé ne savait plus à quoi se raccrocher.

Les lèvres épaisses descendirent presque jusqu'à la racine, remontèrent lentement, et d'une main elle le branla vivement.

— T'es bien dur, mon chou, susurra-t-elle en relevant le nez. Un sacré beau morceau ! Tu veux me la mettre ? Tu vas en avoir pour ton argent !

Sa bouche fondit à nouveau sur lui, l'engloutit. Il avait beau être comme anesthésié, un frisson lui élança le ventre. La fille tortilla de la croupe, remontant sa tunique. La main de Kryo retomba sur ses fesses blanches, avec juste assez de force pour qu'elle se cambre et se plaigne. Mais en même temps, elle le pompa avec une ardeur accrue. L'effet fut presque immédiat, même si Kryo mit quelques secondes à comprendre ce qui lui arrivait. Une brûlure monta de ses reins, lui fit soulever le bassin. Le sperme gicla avec violence. La jeune pute s'étrangla, recracha. Elle enfourcha Kryo, face à face.

Son visage au menton barbouillé exprimait la sournoise satisfaction de l'avoir essoré si vite, et l'envie de profiter dans son con d'une si belle queue. Un accès de fureur saisit Kryo, quand il réalisa. Sa trique de glace l'avait trahi, alors qu'il était capable d'habitude de baiser pendant des heures. Cette petite pute même pas belle, avec sa bouche vicieuse, lui avait confisqué son plaisir, et elle essayait maintenant de lui voler sa virilité. Sa vue se brouilla, la veine qui battait à sa tempe allait rompre. Il ferma le poing et malgré le peu de recul, l'envoya avec une force terrifiante vers le visage qui le narguait.

Le spasme de son corps, sous l'effet de la colère, avait désarçonné la fille. Elle se rattrapa à la portière, qui s'ouvrit à l'instant où le poing de Kryo percutait le pare-brise. Le verre explosa comme sous l'impact d'une barre à mine. La fille bascula hors du véhicule, roula à terre en hurlant.

Le sexe à l'air, dressé comme un totem au milieu des éclats de verre, la main ensanglantée, Kryo resta pétrifié, tandis qu'elle détalait à toutes jambes.

Audrey gisait sur le ventre en travers du lit, le visage à moitié masqué par l'oreiller. Boris avait à peine eu le temps de changer le drap trempé par leurs ébats qu'elle s'était écroulée et endormie. Sa peau brillait de sueur à la lueur du petit jour. Sa bouche entrouverte dessinait dans la pénombre un sourire repu.

Lui s'était brièvement assoupi, mais la moiteur de leurs corps emmêlés l'avait poussé sous la douche et il ne s'était pas recouché. La métisse avait tendance à occuper toute la place... Par la fenêtre grande ouverte de son studio, il humait le soupçon de fraîcheur que l'aube naissante avait le bon cœur de distiller aux citadins. Avec parcimonie, car les rues transpiraient la chaleur accumulée au fil des jours.

Il but une gorgée de café en pensant à Kryo, l'homme qui se vantait de bander en chambre froide. Est-ce qu'il dormait dans un frigo ? Ou bien faisait-il, dans une soupente surchauffée, des cauchemars éveillés ? Ses paroles enregistrées repassaient en boucle dans la tête de Boris. Il y avait bien là-dedans quelques indices, et des liens que leur enquête rendait probables, mais le tableau d'ensemble lui échappait. En discuter avec Mémé l'aiderait à clarifier les hypothèses. Avec Géraldine aussi, bien sûr.

Pure coïncidence, Audrey bougea dans son sommeil, et il la contempla. Elle lui avait promis et s'y était tenue : ils n'avaient pas évoqué, même de loin, même par sous-entendus, Géraldine et la nuit précédente, que les deux jeunes femmes avaient passée ensemble, sans aucun doute. Ils avaient certes mieux à faire, et Audrey avait aussi tenu ses promesses sur ce chapitre. Elle était peut-être « volatile », comme disait Jacques, mais avant de s'évaporer dans la nature, elle manifestait une présence bien palpable. Il se serait reproché de ne pas l'avoir vérifié, et de préférence sous toutes les coutures.

Enfin... presque toutes.

La regarder dormir ainsi, étendue cuisses écartées en direction de la fenêtre, comme si elle quêtait au bas de son corps la caresse rafraîchissante d'un souffle d'air, ne tarda pas à donner à Boris des idées. Lesquelles se traduisirent aussitôt par un regain de désir. Si Audrey rêvait d'un peu d'air, ce n'était pas du vent qu'il avait à lui offrir.

Il posa sa tasse de café et s'approcha du lit, admirant le corps abandonné. La cambrure naturelle des reins était une merveille, et l'arrondi de la croupe une pure provocation. Il y posa une main légère, pour éprouver le grain de la peau, la fermeté des muscles. Une main entraînant l'autre, ses doigts folâtrèrent entre les cuisses généreusement ouvertes, remontant jusqu'au buisson noir où elles se rejoignaient. Les boucles humides invitaient à fureter, à risquer la glissade soyeuse entre les chairs gonflées.

Les doigts de Boris s'immergèrent sans résistance dans le sexe juteux où il avait joui peu de temps auparavant. Un marécage qui l'aspirait avec délices. Sous la paume de son autre main, les fesses pommelées se crispèrent puis se

détendirent, un frémissement courut à fleur de peau.

Après tout, Audrey ne rêvait peut-être pas seulement d'un courant d'air.

Il se hissa au-dessus d'elle, en prenant garde de ne pas la toucher, sinon avec son sexe, qui frôla ses reins et vint tout naturellement s'abriter dans le sillon des fesses. Elle ne réagit pas, puis émit un soupir, et bougea à peine, pour mieux l'accueillir quand il pointa dans sa fente. Boris prolongea le contact, pour savourer le baiser des lèvres intimes sur le gland qui les pressait. Un baiser qui devint humide, brûlant. La main d'Audrey tâtonna sur le drap, mimant un encouragement. Au changement de sa respiration, il devina qu'elle ne dormait plus tout à fait. Une petite poussée lui prouva qu'en tout cas, son ventre était bien réveillé. Très disposé à une visite matinale imprévue.

Mais il avait d'autres intentions, qu'il lui manifesta sans détour, se guidant plus haut, entre ses fesses, pour frapper à l'autre porte, plus étroite. Il n'eut pas à forcer. Il lui suffit d'attendre que le mignon cratère rose sombre se creuse sous la pression, jusqu'à s'entrebâiller. L'instant d'après, l'œillet se déplissa, livrant le passage à l'intrus, l'appelant même à s'engouffrer sans réserve.

Il n'en fit rien, jouant les réservés, les timides au seuil du jardin, pour le plaisir de voir le corps alangui s'animer peu à peu sous lui, le cul se contracter, se relever à sa rencontre, s'épanouir autour de la queue braquée en son centre et à peine engagée. À présent, Audrey respirait plus vite et se cambrait pour mieux l'aguicher.

Il fit durer le jeu, la tête froide mais le ventre en feu, jusqu'à ce qu'elle empoigne ses fesses et les écarte, pour donner vers l'arrière des coups de reins saccadés. Elle implora en tournant la tête vers lui :

— Viens ! Fourre-la-moi ! J'ai envie...

— C'est toi qui viens...

Il recula légèrement. Elle rua mais il la maintint à distance, contenant d'une main ses mouvements impatients. Elle haleta.

— Je viens, oui, je viens... ça me fait jouir... je m'encule...

Elle lui avait déjà montré, un peu plus tôt, qu'elle était démonstrative dans le plaisir autant que dans la fête. Elle murmura une litanie de supplications, en se redressant sur les genoux et les coudes. La position était plus confortable pour Boris. Il n'y tenait plus. Il la saisit aux hanches et la tira vers lui d'une secousse, l'emmanchant jusqu'à la garde.

— Je m'encule à fond ! gémit-elle.

Il la repoussa sur le lit et se mit à la pilonner.

— Maintenant, c'est moi qui t'encule...

Elle finit par s'écrouler et il se laissa aller sur elle, ballotté par la houle de ses reins, cramponné à sa taille, à ses seins, sans ralentir le rythme effréné de ses coups de boutoir.

Lorsqu'il se répandit enfin au fond de son cul, leurs cris durent réveiller le voisinage. À la fenêtre, le jour pointait. Et la literie était à nouveau bonne à changer.

Boris demanda à Audrey écartelée sous lui, ruisselante, et prête à se rendormir :

— Tu lui as vraiment raccroché au nez, à Kryo, quand il t'a dit qu'il voudrait t'enculer ?

Elle serra les fesses. Les contractions de ses muqueuses étaient encore sensibles sur la queue fichée en elle.

— Je lui ai répondu, oui, finit-elle par avouer dans un souffle. Je lui ai dit... que j'aimais ça.

— Je m'en doutais.

Elle ferma les yeux et se tortilla pour le retenir encore entre ses fesses. La tête dans l'oreiller, elle soupira :

— J'ai jamais su mentir.

CHAPITRE IX



À peine dix heures du matin et il faisait déjà plus de 25 degrés... Les Parisiens fuyaient la capitale. Pour l'heure, ils cuisaient au péage de Saint-

Arnoult, mais ce soir, ils tremperaient leurs pieds dans l'eau tiède, en Bretagne, en Vendée ou à Biscarosse... Week-end de grands départs, de très grosse chaleur, d'intense pollution. Le 36 quai des Orfèvres, tel un roc insubmersible, défiait les aléas du jour. Dans le bureau des Affaires recommandées de la Brigade mondaine, il était question d'un assassin en série qui tuait en chambre froide. La seule chose qui vaille aujourd'hui était de lui mettre la main dessus avant qu'il récidive. Et peu importe s'il devait faire 40 degrés.

Le vrombissement du ventilateur récupéré par Géraldine était si énervant que Boris l'avait arrêté après cinq minutes de torture. Dans le silence revenu, il avait pu mettre au net les idées qui guideraient sa journée. Et prendre connaissance des informations remontées jusqu'à sa messagerie depuis la veille. En l'occurrence, pas grand-chose. L'élément nouveau, c'était lui qui l'avait apporté : une bande enregistrée.

Il avait fini de la réécouter quand Aimé Brichot franchit le seuil du bureau, à dix heures pile. Lesté d'une provision d'eau minérale, de petites serviettes hydratantes et de tablettes énergétiques comme en consomment les collégiens le jour du brevet. Les seuls produits dopants que Mémé connaissait...

Il salua Boris d'une voix essoufflée et commença par entamer la réserve d'eau. Sa chemise était à tordre sous sa veste aux auréoles larges comme des panneaux publicitaires.

— Le métro... l'enfer...

— Salut, Mémé. J'ai cru que tu étais venu à la nage, par la Seine.

— Très drôle... J'essaierai demain.

Il montra le lecteur de cassette sur le bureau de Boris.

— Un autre truc à réparer ?

— Géraldine a rencontré une fille l'autre soir, qui travaille dans une radio..., commença Boris.

Mémé fronça le nez et lissa sa moustache blonde. Attentif, mais n'en pensant pas moins. Chacun vivait selon ses goûts, aurait-il juré la main sur le cœur, mais ces mœurs qui lui étaient si absolument étrangères, tout de même... Enfin bon, l'essentiel était dans les suites. Si par un enchaînement heureux de circonstances, les « rencontres » de Géraldine faisaient progresser leur travail, vive les rencontres ! Du moment qu'on ne lui demandait pas, à lui, d'en faire du même genre...

Il écouta Boris, puis il écouta la cassette. Et se mit à tirailler sa moustache. Un signe qui ne trompait pas.

— Dis-moi ce que tu en penses, spontanément, dit Boris après avoir arrêté la bande.

— Ce type se vante, mais il n'invente pas. Un tueur, oui, je le crois. Celui qu'on cherche ? C'est probable. Le tueur de femmes du vendredi. Il a fait une

troisième victime vendredi soir. Après trois semaines de répit. Pourquoi a-t-il sauté deux vendredis ? Empêchement matériel d'agir ?

D'un mouvement du menton, Mémé sollicita l'avis de sa flèche.

— Possible. Ensuite ?

— « Saigner » une fille dans une chambre froide. Et Virginie Tallec a été en quelque sorte désossée... Un boucher ? Ou ancien boucher ?

Boris hocha la tête, rembobina la bande, appuya sur la touche de lecture. La voix de Jacques :

« Mieux que du champagne ?

— Affirmatif, Djack... », répondait Kryo.

— Ou ancien militaire ? suggéra Boris en arrêtant l'écoute.

— Possible aussi, reconnut Mémé.

— La Thronex, société clandestine liée à l'armement, le général Delafosse... Pourquoi pas un ancien militaire ?

— Un type qui n'aime pas que le sang salisse le carrelage, fit une voix du côté de la porte. Et pour qui, évidemment, toutes les femmes sont des putes et des salopes !

Géraldine entra, la mine fraîche, ce qui ressemblait à un exploit.

— Salut les hommes ! lança-t-elle. On se met au boulot ?

Boris et Mémé se regardèrent.

— Qu'est-ce qu'on fait, à votre avis ? demanda Mémé.

— On n'attendait plus que toi, dit Boris avec un sourire.

Ils se répartirent les tâches. Boris sur la piste Thronex, la plus intéressante à ses yeux, à condition de pouvoir « loger » le général Delafosse. Mémé à la recherche de la troisième victime, et Géraldine en quête de renseignements sur les chambres froides. Une spécialité qui ne court pas les rues...

Avant de s'y mettre, ils confrontèrent leurs impressions sur le profil de Kryo, et elle émit une hypothèse :

— Un type qui entraîne des filles dans une chambre froide, ce n'est pas chez lui que ça se passe. S'il a accès à un endroit de ce genre, c'est qu'il y travaille. Il passe à l'acte le vendredi, parce que la voie est libre ce soir-là, veille de week-end... Donc, quelqu'un qui bosse dans le secteur frigorifique, la nuit. Une entreprise fermée le week-end... Un gardien, un veilleur de nuit ?

— Pas mal raisonné, admit Boris.

L'esprit vif, Géraldine manifestait son entrain habituel. Pas une ombre dans son regard, pas un sous-entendu dans ses propos. Il en était soulagé. La soirée de la veille appartenait à un autre monde...

— Quand même, cette histoire de chambre froide... Il faut être malade, soupira Brichot.

— Tu banderais à moins vingt ? demanda la jeune femme à Boris en le fixant innocemment.

Il aurait pu prétendre que pour elle, il en serait bien capable, mais Brichot lui épargna cette forfanterie.

— À moins vingt, si on n'est pas équipé, on ne tient pas le coup ! assura-t-il. Mais une chambre froide, c'est pas un congélateur. Il doit y faire deux ou trois degrés au-dessus de zéro.

— O.K., ça fait une différence, mais la question reste valable... Pour le peu que j'en sais, le grand froid ne favorise pas la bandaison !

Elle les prenait à témoin. Mémé toussota et se détourna vers son téléphone. Boris répondit avec sérieux :

— Un type qui dit s'appeler Kryo doit être un cas un peu spécial.

— Avec un K, il tient à la précision..., reprit Brichot qui ajouta : Dans une chambre froide, on peut conserver un tas de choses périssables. Un corps, par exemple. Ni vu ni connu... On n'a pas retrouvé celui d'Estelle. Ni celui de sa troisième victime.

— C'est vrai, convint Boris, c'est pratique, mais à condition qu'il n'y ait pas d'allées et venues constantes. Tu imagines à Rungis ? Avec l'activité qu'il y a là-bas, impossible qu'un cadavre passe inaperçu parmi des denrées alimentaires.

Il réfléchit un moment, perplexe.

— Il faut pousser Kryo à se découvrir, dit-il finalement. Il s'est vanté de ses exploits, il faut qu'il recommence. Trouver sa « chambre d'amour », c'est un travail de fourmi, d'autant que l'hypothèse de Géraldine, ce sont beaucoup de « si... », malheureusement.

— N'empêche, plaida cette dernière, ça me semble en valoir la peine.

Elle se mit au travail. Elle était obstinée. Une heure plus tard, elle admit que ce n'était pas si simple. Elle avait devant elle une liste de sociétés et leurs coordonnées, pas très longue, mais on était dimanche.

— Ça pourra servir, mais il faut attendre demain, reconnut-elle.

Boris s'apprêtait à sortir. Il avait fini par obtenir le renseignement qu'il cherchait. Il annonça :

— Je vais à Versailles, rendre visite à quelqu'un... S'il ne se passe rien de nouveau, on reparle de tout cela demain matin. Avec Baba...

Géraldine leva le nez de son ordinateur. Elle lui adressa un petit signe amical auquel il répondit distraitement. Elle remarqua quand il eut quitté le bureau :

— Le grand chef est d'humeur cachottière, aujourd'hui.

Dehors, l'air était solide et brûlant comme une poix. Les rues désertées.

En roulant vers la banlieue ouest, Boris pensait à Géraldine. Il était content de la voir se concentrer sur l'enquête, comme si elle avait refermé la parenthèse ambiguë de la nuit. À songer à ce qui aurait pu se passer, il n'en concevait pas moins un peu de regret, même s'il n'était pas resté sur sa faim, loin de là, avec Audrey... Il devait faire un effort pour se persuader qu'il était grandement préférable que les choses n'aillent pas plus loin.

En fait, ce n'était pas cette pointe de regret qui le contrariait, mais l'idée qui lui était venue sur la meilleure façon de mettre Kryo hors d'état de nuire avant qu'il ne récidive. Une idée qui impliquait sa jeune collègue, mais la mettrait en danger. L'embêtant, c'était que s'il la lui soumettait, il était sûr qu'elle n'hésiterait pas à courir le risque. Or, quoi qu'on fasse pour le prévenir, ce risque-là était mortel.

La meilleure manière d'éviter ce genre de dilemme était de parvenir à un résultat par une autre voie. Et de faire vite...

Il avait traversé le parc de Saint-Cloud et Ville-d'Avray par la forêt, roulant lentement pour essayer d'inspirer un air un peu plus respirable. Il arriva à Versailles vers midi et demi, trouva sans difficulté la rue où habitait le général Hubert Delafosse, selon le très sélect annuaire des anciens de Saint-Cyr, la seule source qui mentionnât son adresse. Mais aucun numéro de téléphone n'était indiqué, et le général n'était pas dans l'annuaire.

Entre la préfecture et le château, l'adresse était celle d'un hôtel particulier entouré d'un jardin. À travers la grille, il aperçut des massifs de fleurs qui ne semblaient pas souffrir de la sécheresse. Les volets de la façade étaient clos, aucun véhicule visible. Un interphone était encastré dans un des piliers du portail, et une caméra fixée au sommet de l'autre. Boris dépassa l'entrée et s'arrêta un peu plus loin, le long du mur d'enceinte. Il lui restait à tenter sa chance en sonnant, tout simplement. Comme boulevard Suchet, au prétendu siège de la Thronex.

C'est ce qu'il fit. L'interphone grésilla presque aussitôt, à croire que la femme qui répondit avait la main dessus.

— Oui ? fit une voix pressée.

— J'aimerais parler au général Delafosse, s'il vous plaît.

Un silence, puis elle dit rapidement :

— Il est absent de Paris. Qui le demande ?

Boris n'hésita qu'un quart de seconde.

— Capitaine Carnot. Je m'occupe du bulletin des anciens de Saint-Cyr. Je suis de passage à Versailles et j'ai pensé...

— Le général est dans le Midi, écrivez-lui, le courrier suivra. Il répond

toujours.

— Ah... c'est dommage... Vous êtes son épouse ? insista-t-il.

— Madame Delafosse est décédée il y a dix ans, monsieur. Désolée...

Un déclic mit fin aux espoirs de Boris de se faire ouvrir la grille. Évitant de lever les yeux vers la caméra, il repartit, intrigué. Quelque chose lui disait de ne pas se presser. Il remonta dans la Laguna, démarra mais s'arrêta un peu plus loin à l'angle d'une rue.

Moins de cinq minutes s'écoulèrent dans la fournaise. Il vit dans son rétroviseur une voiture franchir la grille et tourner dans sa direction. En le dépassant, la femme au volant ne dévia pas la tête. Elle était seule dans l'Audi. Une brune aux longs cheveux ondulés, au beau profil légèrement empâté et au teint très pâle. Elle regardait fixement devant elle, mâchoires serrées, et faillit au premier coin de rue accrocher un piéton qui traversait. Elle accéléra rageusement. Boris avait démarré derrière elle. Il croisa les doigts pour ne pas se faire semer.

La femme avait gagné Paris en un temps record, sans beaucoup se soucier des limitations de vitesse. Il y avait peu de circulation, Boris la suivait à distance, se demandant qui elle était et qu'est-ce qui motivait son empressement. Ils longèrent la Seine jusqu'à Aima, où l'Audi passa sur l'autre rive, grillant presque un feu. Pestant intérieurement, Boris dut patienter, un car de touristes l'empêchant de toute façon de franchir le carrefour. Il accéléra dans l'avenue Rapp, dont il atteignit l'extrémité sans repérer l'Audi. Il crut l'avoir perdue quand il l'aperçut, garée au débouché de la place du Général-Gouraud, sur un emplacement réservé aux livraisons. La femme en était déjà sortie, elle marchait vite, revenant sur ses pas. Il la vit s'engouffrer dans un bel immeuble, nota le numéro et enregistra l'élégance de sa robe noire sans manches, qui dessinait une silhouette appétissante. Depuis qu'elle lui avait répondu à l'interphone, il se doutait qu'elle n'était pas la bonne, dans l'hôtel particulier du général Delafosse.

Le temps d'une marche arrière, pour glisser la Laguna dans un bateau, il traversa la chaussée et poussa à son tour la porte d'entrée de l'immeuble. Mais il y avait une autre porte, vitrée, commandée par des interphones, et elle était fermée. Pas de gardien. Impossible de deviner où était allée la femme brune.

Il remarqua cependant que la cabine de l'ascenseur, en face de lui, était au rez-de-chaussée. Avec la chaleur qu'il faisait, elle n'était pas montée à pied, tout de même ? À la rigueur au premier étage...

Il lut une plaque, au milieu du hall : DOCTEUR MADELEINE LEYMAN – SPÉCIALISTE DES MALADIES TROPICALES. SUR RDV. 1^{er} ÉTAGE.

Boris allait sonner au hasard quand l'ascenseur se mit en marche, pour s'arrêter presque aussitôt. Avec un peu de chance, il allait profiter de la sortie

de quelqu'un pour accéder aux étages. Son portable sonna à cet instant. Le numéro qui s'affichait était celui de Mémé. Il répondit.

— Boris ?

— Oui.

L'ascenseur redescendait. À travers l'étroite double porte vitrée de la cabine, il vit apparaître la silhouette de la femme qu'il suivait. Elle portait des lunettes de soleil, mais c'était bien elle.

Il fit vivement demi-tour et sortit de l'immeuble, prenant à gauche en direction de l'Audi.

— Excuse-moi, Mémé, je ne t'ai pas entendu. Tu peux répéter ?

— On a peut-être la troisième victime de Kryo.

— Comment ça, peut-être ?

— On n'a pas trouvé de cadavre, mais une fille a disparu vendredi soir qui pourrait bien être la troisième. Une certaine Fanny...

— Une seconde, Mémé...

— Tu notes ?

Il ne répondit pas, faisant semblant d'écouter, le portable à l'oreille. Il avait entendu le déclic de la porte de l'immeuble, et à présent les pas rapides se rapprochaient de lui. Il ralentit, pivotant vers le mur quand la femme le dépassa. Si elle avait vu son visage à Versailles, filmé par la caméra de la grille, elle pouvait très bien le reconnaître. Mais elle ne changea pas d'allure, ne marqua aucune hésitation. À croire qu'elle ne l'avait même pas remarqué.

Du coin de l'œil, il la vit qui remontait précipitamment dans l'Audi, stationnée à deux pas. Elle claqua violemment la portière.

— Je te rappelle, Mémé, dans deux minutes, excuse-moi, dit-il à voix basse en faisant demi-tour.

Le temps de ranger son portable, le moteur de l'Audi gronda, et la brune démarra sur les chapeaux de roues. Boris se mit à courir vers la Laguna, avec l'impression d'avoir du plomb dans les jambes et la gorge en feu. Le souffle court, de la sueur dans les yeux, il démarra à son tour. En débouchant sur la place quasiment déserte, il hésita, fonça en direction de la Seine. Parvenu quai Branly, il vira vers l'Alma, accéléra. Aucune Audi grise en vue. Où était-elle passée ?

Machinalement, il reprit la direction de l'ouest, supposant qu'elle repartait vers Versailles. Il brûla deux feux, mais avant d'atteindre la Porte de Saint-Cloud, il dut se rendre à l'évidence : elle l'avait bel bien semé ! Sans même s'en rendre compte, probablement...

Il s'arrêta à l'ombre, sous une enseigne lumineuse qui affichait 14h 10 et 38 C, pour rappeler Brichot.

— Qu'est-ce qui se passe, Boris ? s'inquiéta celui-ci.

— Ce n'est pas une température pour courir derrière une femme pressée !

— Une femme, évidemment...

— Pas n'importe laquelle, Mémé. Si la canicule ne me ramollit pas complètement le cerveau, il s'agit de la femme qui a vendu le Ford Transit à Nadine Ricourt. Elle se trouvait chez le général Delafosse à Versailles, elle habite pas loin du Desaix. Je crois qu'elle s'appelle Madeleine Leyman, toubib spécialiste des maladies exotiques...

— Eh bien, c'est pas si mal, apprécia Mémé avec un petit sifflement.

— Sauf qu'elle cavale à je ne sais quel rendez-vous et qu'elle m'a proprement semé. Pas de quoi se vanter, tu vois... C'est quoi, cette Fanny dont tu parlais ?

— Son petit ami a signalé ce matin sa disparition au commissariat de Louis-Blanc. Elle a le profil des autres, sauf qu'elle ne fait pas le trottoir. Elle débarquait de Toulon vendredi soir, pour un entretien d'embauche.

— Il y a des témoignages ? Quelque chose sur Kryo ?

— Non, apparemment rien, reconnut Brichot.

— Je rentre, conclut Boris d'une voix lasse.

Installé près du bureau de Mémé, le ventilateur brassait l'air chaud avec un bruit de rotor. Boris entra dans la pièce et se laissa choir dans son fauteuil, qu'il fit rouler jusqu'à l'appareil. Il ferma un instant les yeux, le visage tendu vers les pales, essayant de croire à l'efficacité du remède. Au bout d'une minute, il renonça et revint à sa table de travail.

Mémé apparut sur le seuil, une serviette hydratante dans chaque main, qu'il pressait sur son visage. Ils échangèrent un hochement de tête.

— Tu as déjeuné ? demanda Boris.

Je n'ai pas faim.

— Il te reste des tablettes énergétiques ?

Mémé les sortit d'un tiroir, les partagea, et ils les grignotèrent, les faisant passer avec de l'eau minérale presque fraîche. Malgré les hauts plafonds, les portes et les fenêtres ouvertes, on avait l'impression d'être emprisonné dans un aquarium. Boris alla aux toilettes de l'étage et s'aspergea copieusement le visage et le cou. Il rêvait d'une douche froide.

— Géraldine est rentrée chez elle ? demanda-t-il en revenant.

— Elle est allée rejoindre les gars du CIAT du X^e du côté de la gare de Lyon, je ne suis pas sûre qu'elle repasse. Le petit ami avait des photos de Fanny, c'est déjà ça.

Mémé lui tendit le texte transmis par leurs collègues de Louis-Blanc. Le dernier message reçu sur son portable par Raphaël Fargeon, interne en

médecine, datait de vendredi soir, vers 21 heures. La jeune fille l'attendait gare de Lyon et s'impatientait. Il n'avait pas pu lui faire savoir qu'il était retenu en salle de réanimation à l'hôpital Bichat par une urgence. Il ne s'était libéré qu'à 22 heures. Le portable de Fanny ne répondait plus, même pas de messagerie. Aucune nouvelle durant la journée de samedi. Ce matin, après avoir joint la famille de la jeune fille à Toulon, il s'était sérieusement inquiété et était venu au commissariat signaler sa disparition. La copie d'une photo montrait le joli minois d'une brune typée aux cheveux frisés, au sourire avenant. D'après le signalement joint, elle avait vingt-trois ans.

— La gare de Lyon, ce n'est pas loin du bois de Vincennes, souligna Mémé.

Boris hocha la tête. Ils pensaient à la même chose. Si Fanny était la troisième victime de Kryo, celle dont il avait parlé à la radio, il était hélas trop tard pour elle.

— À moins d'un coup de chance, je doute qu'ils récoltent quelque chose là-bas, dit sombrement Boris en fixant le visage de Fanny. Mais il faut ne rien négliger.

— Et à Versailles ? s'enquit Brichot.

Boris lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Madeleine Leyman, c'est un nom qui me dit vaguement quelque chose. Il faut que je retrouve quoi.

Connaissant la mémoire de sa flèche, Mémé parut étonné qu'il ait besoin de chercher.

— Moi, ça ne me dit rien, à part le lac.

Le front plissé, Boris resta silencieux de longues secondes, puis demanda :

— Quel lac, Mémé ?

— Ben... à G'nève, le lac Léman, répondit-il en imitant l'accent suisse.

Ils rirent, burent un autre gobelet d'eau minérale. Soudain, Boris fit claquer ses doigts.

— Les lacs, Mémé ! C'est ça ! Madeleine Leyman, médecin dans la région des Grands Lacs, en Afrique. J'ai lu un article qui la citait, à propos de la guerre au Rwanda. Une femme médecin dans la guerre...

— Ça remonte à plus de dix ans, remarqua Mémé, admiratif.

— Plutôt treize. Et Delafosse était au Rwanda en 1992, avant d'être nommé à la DGA...

Boris se remit au travail, oubliant d'un coup la chaleur et même le vrombissement du ventilateur.

CHAPITRE X



Arrivé de bonne heure le lendemain matin au bureau, Boris se croyait le premier à pied d'œuvre, quand la porte au bout du couloir s'ouvrit sur la silhouette corpulente du divisionnaire Charly Badolini, chef de la Brigade mondaine. Celui-ci le héla. Il avait les bras encombrés d'un paquet.

— Ah, Corentin, vous tombez à pic... Vous pouvez venir cinq minutes ?

— Je voulais justement vous parler, patron, Boris fit un bref crochet par son bureau, s'assura que rien d'important ne lui avait été transmis depuis la veille. Brichot était reparti en milieu d'après-midi, Géraldine n'avait pas reparu et lui-même avait quitté le Quai vers 17 heures, finalement assez satisfait du résultat de ses recherches.

La porte du bureau de Baba était entrouverte. Il frappa quand même et la poussa.

— Bonjour, patron...

Badolini se contenta d'un mouvement de tête qui fit tomber un cylindre de cendres du bout de sa Job Spéciale. Il était en chemisette immaculée, pantalon gris au pli impeccable tombant sur des mocassins tressés. Son veston et sa cravate étaient accrochés au dossier de l'imposant fauteuil Empire. Sur le bureau, non moins imposant et également Empire, le carton pourtant volumineux n'occupait qu'une place modeste. Il était ouvert et Baba en extrayait des sachets de plastique qu'il répandait alentour. Des accessoires.

— Vous devez vous y connaître là-dedans, Corentin... Et vous avez le

temps. Tenez, aidez-moi à sortir ça...

Le contenu principal, engoncé dans son emballage de polystyrène, restait coincé au fond du carton. L'un tirant, l'autre bloquant, ils parvinrent à l'extirper, provoquant le genre de crissement qui met les nerfs à vif, un lundi matin tôt, dans un bureau déjà surchauffé et enfumé.

— Imaginez-vous que j'ai dû faire des pieds et des mains pour en avoir un..., disait Baba pendant la manipulation, avec son accent corse accentué par une évidente jubilation. Tous les fournisseurs sont en rupture de stock...

L'objet dans sa housse transparente ressemblait à beaucoup d'autres, mais en débarrassant le bureau du carton d'emballage, Boris lut le mot magique imprimé sur le rabat : climatiseur...

— Faire jouer des relations pour obtenir ça ! renchérit Baba en reculant pour lui laisser le champ libre.

Déjà, il enfilait son veston et passait sa cravate.

— Il doit bien y avoir une notice à l'intérieur, je vous fais confiance, Corentin... C'est moins compliqué à installer qu'un ordinateur, je présume... Peut-être que là, devant la fenêtre, ce serait la meilleure place...

— À propos de relations bien placées, patron...

Badolini laissa tomber son mégot dans un cendrier.

— Ne m'en demandez pas un autre, je ne saurais plus quoi promettre en échange...

— C'est au sujet de l'enquête sur les filles de Vincennes, commença Boris.

Baba regarda ostensiblement l'heure à la pendule Empire.

— On m'attend à Beauvau. On s'entre-tue pour des trucs comme ça, vous vous rendez compte, dit-il en montrant le climatiseur. Les gens pètent les plombs pour un rien, avec cette fichue canicule. Les statistiques s'affolent, et pas seulement dans les maisons de retraite... C'est l'ébullition dans les ministères. Il faut que j'y aille... Au fait, vous avez avancé, sur cette affaire ?

Le coup d'œil acéré qui accompagnait la question tranchait avec le numéro d'acteur dont Baba était coutumier quand il s'agissait de noyer le poisson et d'éviter les sujets qui fâchent...

— Une troisième victime, pour le moment disparue...

— Trois putes à Vincennes...

— Pas celle-là, rectifia Boris. Les deux premières, oui, mais pas la dernière.

Badolini se détourna vers la porte.

— Vous avez une piste, Corentin ?

— Oui, patron. Sérieuse.

Tant mieux.

— Avec des à-côtés épineux.

— Hon..., maugréa le divisionnaire en nouant sa cravate. On en reparle à mon retour. Vous ne faites rien d'inconsidéré avant.

— Bien sûr que non, patron. À tout à l'heure.

Baba fit un pas dans le couloir et se retourna à demi.

— Si on déjeunait ensemble, Corentin ? Une salade, du frais, du léger... Place Dauphine à 13 heures ? Ça laissera le temps à la clim de faire son effet !

Il avait prononcé avec délectation le mot à la mode. Il s'en alla, laissant Boris abasourdi.

Brichot arriva un quart d'heure plus tard. À voir ses yeux rougis et cernés, Boris s'abstint de lui demander s'il avait bien dormi.

— Y en a aux infos que pour les petits vieux et les marchands de froid... Rupture de stocks. Ils peuvent se plaindre !...

— Les petits vieux ?

— Les fabricants de clim, corrigea Mémé avec un haussement d'épaules. C'est pas demain la veille qu'ils vont nous en installer une ici...

— On a du chauffage en hiver, c'est déjà bien.

— Sauf qu'y a plus d'hiver !

— On en reparlera dans six mois. À propos, Mémé, j'ai croisé Baba tout à l'heure, il m'a vanté tes talents manuels et compte sur toi pour lui brancher un appareil dans son bureau. Tu peux t'en occuper ? Il ne sera pas de retour avant le début d'après-midi...

Brichot fit démarrer l'antique ventilateur récupéré par Géraldine. Il y eut un *clac* sonore et la pétarade cessa sur-le-champ.

— Pas le même genre que ça, j'espère ! grommela Mémé.

— Penses-tu. Du neuf qui marche au doigt et à l'œil, avec une notice en quarante langues.

— Je vais voir. Quel genre d'appareil ?

— Devine...

Il revint dix minutes plus tard, en même temps que Géraldine arrivait.

— Bonjour, Mémé... Je vous y prends, vous étiez dans le bureau du grand patron.

— Pour la bonne cause, lieutenant.

— Même les chefs ont trop chaud et souffrent, dit Boris.

Géraldine lui fit la bise. Elle avait les cheveux mouillés, et à l'épaule un petit sac à dos élégant, en plus de sa besace habituelle.

— Ils pourraient faire comme moi, dit-elle, un détour par la piscine en venant au boulot...

— Parles-en à Baba, c'est lui qui souffre. Heureusement, Mémé vient de

lui améliorer grandement l'ordinaire, n'est-ce pas ?

— Je l'ai réglé sur 16 degrés, tant pis pour la note d'électricité, répondit Brichot en se frottant le nez. Ça a l'air de marcher, je commençais à me geler !

— 16 degrés ? De quoi vous parlez ? demanda Géraldine en voulant mettre en marche le ventilateur. Ben quoi, il est naze, celui-là ?

Elle le secoua, sans résultat.

— J'en ai peur, répondit Boris. En revanche, le climatiseur tout neuf de Baba va fonctionner à merveille.

— Fais-moi penser à remonter le programmeur avant midi.

— Il vaut mieux, Mémé, pas question de transformer le bureau de Baba en chambre froide !

Au lieu de les faire rire, la plaisanterie les ramena instantanément à l'affaire qui les occupait depuis trois jours.

Ils firent le point. Pour ce qui concernait Fanny Poletti, la dernière victime présumée de Kryo, c'était vite vu : sa photo montrée partout aux alentours de la gare de Lyon n'avait rien évoqué à personne. Géraldine tenait plus que jamais à explorer la piste des entreprises frigorifiques de la région parisienne.

— D'accord, acquiesça Boris. J'ai pour ma part une idée qui repose sur toi, dit-il ensuite en la regardant.

— Je t'écoute, grand chef, dit-elle, surprise par son expression grave.

Quand il eut fini d'exposer son plan, il conclut :

— Ça ne marchera peut-être pas. Si ça fonctionne, ça peut être dangereux pour toi.

Comme il s'y attendait, sa première réaction fut d'accepter.

— Ça me paraît jouable, et même drôlement malin... Je suis partante...

Il l'arrêta d'un geste.

— Réfléchis-y avant de t'emballer. De toute façon, on ne fera rien sans le feu vert de Baba. Il m'a invité à déjeuner ce midi, une fois n'est pas coutume, et je devine qu'il a des choses embarrassantes à me dire. On verra ensuite ce qu'on peut faire. Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ?

— Que c'est une bonne idée avec un peu trop d'impondérables. Un très gros risque, ajouta-t-il avec un coup d'œil en direction de la jeune femme.

— Tu veux dire trop gros ?

— Tant qu'on ne sait pratiquement rien de ce type, oui...

— C'est aussi mon avis, admit Boris. Il nous reste à trouver des éléments sur lui... On en reparle ce soir.

À les voir aussi prudents, Géraldine s'écria :

— Dites, les vieux sages, si vous attendez d'avoir son nom et son adresse,

il a le temps d'en tuer d'autres...

Boris la considéra avec un sourire :

— C'est qu'on tient beaucoup à toi, ma belle. Et que lui, c'est un tueur. Je ne me pardonnerais pas que les choses tournent mal parce qu'on se serait lancés à l'aveuglette.

— Et moi non plus, renchérit Mémé.

Plus que leurs mises en garde, la façon dont ils la regardèrent à cet instant aida Géraldine à réaliser l'enjeu. Et tempéra son enthousiasme.

Boris arriva à 10 h 30 avenue Rapp. Il avait décidé de tenter sa chance après avoir vainement téléphoné pendant une demi-heure au cabinet du docteur Leyman : la ligne était constamment occupée.

Il était dans le hall de l'immeuble quand un jeune homme descendit l'escalier et ouvrit devant lui la porte intérieure. Il la lui tint ouverte et le salua. Il portait une veste siglée UPS. Boris s'était garé juste derrière une camionnette de livraison marron de cette entreprise. Il remercia le jeune homme qui lui épargnait d'avoir à sonner à l'interphone. Négligeant l'ascenseur, il prit l'escalier, lui aussi, jusqu'au premier étage. Il sonna à la porte signalée par une petite plaque qui indiquait : CABINET MÉDICAL.

La porte s'ouvrit après une poignée de secondes. La femme brune qu'il avait suivie la veille depuis Versailles le dévisagea avec surprise, prête à dire quelque chose qu'elle retint. Elle tenait à la main un paquet marqué UPS. Boris comprit qu'elle avait cru au retour du livreur.

— Docteur Leyman ?

Elle l'observa autrement. Si elle le reconnaissait pour l'avoir vu la veille, à la grille de l'hôtel particulier de Versailles ou dans sa rue, c'était fichu, le scénario qu'il avait élaboré tombait à l'eau. Mais elle se contenta de répondre :

— Je ne consulte que sur rendez-vous, monsieur, et pas le lundi...

Il lui adressa son sourire le plus séduisant et accrocha son regard.

— Je ne viens pas exactement pour une consultation, docteur. Plutôt pour un entretien. Je crois que vous pouvez m'aider... J'ai beaucoup d'admiration pour ce que vous avez réalisé en Afrique centrale, et... pardon... Commandant Boris Corentin, dit-il en lui tendant la main avec un peu de raideur.

Elle lui tendit machinalement la sienne. Elle était surprise et flattée. Intriguée.

— En quoi puis-je vous aider, commandant ?

— Euh... c'est un peu... personnel, et... délicat, répondit-il en lorgnant vers l'intérieur de l'appartement.

Il vit l'indécision dans son regard, puis la curiosité l'emporta. Sa bouche se détendit un peu, et elle cessa de tenir le paquet UPS sur sa poitrine, comme un rempart.

— C'est tout de même une consultation que vous voulez, non ?

Le ton et le coup d'œil assurés, elle le toisa, souriant de le mettre dans l'embarras.

— Si vous voulez bien m'accorder quelques minutes, docteur, je vous expliquerai... Je ne suis pas malade, seulement...

Boris réussit à bafouiller un peu, sinon à vraiment rougir.

— Entrez, commandant.

Elle referma la porte d'entrée, le précéda dans un couloir. Dépassant la salle d'attente, elle le fit entrer dans son cabinet.

— Asseyez-vous, dit-elle en posant le paquet sur son bureau. Je vous écoute...

Elle resta debout, appuyée contre sa table de travail, légèrement déhanchée. Elle portait comme la veille une robe sans manches, mais beige, et des chaussures à talons hauts. Pour une femme approchant la cinquantaine, elle était bien conservée... Baissant les yeux, Boris se racla la gorge.

— Voilà, docteur, je sais que vous avez exercé dans des pays en guerre, auprès des populations civiles, mais également au sein des forces armées... En Afrique, et auparavant au Proche-Orient, durant la guerre du Golfe, la première... Des soldats envoyés là-bas se sont plaints à leur retour de troubles persistants, de maladies nerveuses...

— Vous faisiez partie du contingent français envoyé en Irak en 1990, commandant ?

Boris hocha la tête, espérant qu'elle n'allait pas le soumettre à un interrogatoire en règle sur ses campagnes. Mais Madeleine Leyman avait quitté l'armée à l'époque du Rwanda pour se consacrer à la médecine humanitaire, et lorsque des militaires avaient mis en cause les armes chimiques utilisées par la Coalition au Koweït et en Irak en 90-91, et accusé l'armée de les avoir exposés à leur insu à leurs effets, elle leur avait, dans des articles de presse, témoigné son soutien.

— De quels troubles souffrez-vous, commandant ?

— Au début, c'étaient surtout des migraines tenaces, commença-t-il, des douleurs musculaires. Et puis lors de la canicule de 2003, des problèmes respiratoires, des crises d'asthme et de tétanie... Les calmants n'y faisaient rien. Ça s'est amélioré ensuite, mais avec ces chaleurs... Et puis, il y a autre chose, docteur... qui ne fait qu'empirer par ces températures...

Il releva brièvement les yeux. Impossible de se méprendre sur l'expression de son visage : elle le regardait comme un chat guette une souris... Tout au personnage qu'il s'était composé, Boris ne put s'empêcher

de frissonner.

— Vous souffrez de troubles sexuels, n'est-ce pas ? Vous n'arrivez pas à bander.

En d'autres circonstances, Boris aurait éclaté de rire, et proposé sur-le-champ de lui démontrer le contraire. Mais là, en baissant à nouveau la tête, comme accablé par le ton sec du constat, il devina en un éclair quels rapports pouvaient exister entre Madeleine Leyman et le général Delafosse... Ce dernier était client à Joinville de Nadine Ricourt alias Maîtresse Martha. Et à Versailles, appelait-il le docteur Leyman Maîtresse Mado ?

Celle-ci s'écarta du bureau et s'approcha. D'une voix changée, elle reprit :

— Un homme comme vous... quel dommage ! Déshabillez-vous, commandant. Je ne consulte pas, mais votre cas m'intéresse...

— Je ne sais pas si...

— Vous n'êtes pas le seul, rassurez-vous. Allons, levez-vous, n'ayez pas peur... Vous n'êtes pas si timide, j'en suis sûre.

— C'est vrai, docteur... mais il se passe que... C'est cette chaleur, vous comprenez. J'ai l'impression d'étouffer.

Il s'était levé tout en parlant. À nouveau elle le toisa, avec un sourire qui découvrait ses dents brillantes. Elle tendit le bras, posant sa main sur sa poitrine. Ses doigts froissèrent le tissu et elle lui griffa les mamelons à travers sa chemisette. Il grimaça et recula, mais réussit à rester bras ballants.

— Vous avez essayé le froid, commandant ? demanda-t-elle en le pinçant.

Boris n'eut pas à feindre un raidissement de surprise.

— Le froid, comment ça ?

La main du docteur Leyman descendit sur ses abdominaux.

— J'ai soigné des hommes souffrant des mêmes problèmes que vous, et souvent plus gravement atteints, car vous me semblez plutôt en forme. Certains ne parviennent à bander que dans des circonstances très particulières.

Dans le cerveau de Boris, tous les signaux d'alerte étaient au rouge. Madeleine Leyman, proche, voire intime du général Delafosse, avait vendu le Transit qui avait servi à Kryo pour enlever Virginie et Estelle. Si Kryo était un ancien militaire contaminé par les armes chimiques dans le désert d'Irak, l'avait-elle soigné, lui aussi ?

— Un froid intense, par exemple, reprit-elle en portant la main nettement plus bas, sous la ceinture de Boris.

Il eut cette fois le plus grand mal à ne pas se trahir. D'abord parce qu'il sentait que ses déductions n'étaient pas vaines et le menaient tout près de la vérité. Ensuite parce que la main possessive, en se refermant sur son bas-ventre, allait provoquer une réaction qui ruinerait sa crédibilité...

Avec autorité, elle prenait la mesure de la virilité prétendument

défaillante. Et elle avait le souci du détail !

— Ce serait vraiment très dommage de n'arriver à rien avec cela, dit Madeleine Leyman en accentuant sa pression. Montrez-moi, commandant, votre cas n'est peut-être pas désespéré...

Boris ne bougea pas, convoquant vaillamment les images les moins excitantes possibles pour résister.

— Il fait trop chaud, j'ai du mal à respirer, souffla-t-il. Vous croyez qu'une pièce climatisée...

— Je n'ai rien de tel ici, fit-elle avec un petit rire échauffé, tout en le massant. Mais pourquoi pas ? Faites attention tout de même, en cas de difficultés respiratoires, le contraste thermique peut être très dangereux... Chez certains patients...

Elle s'interrompt. Elle avait descendu le zip du pantalon et glissé sa main à l'intérieur. Elle lui empoigna le sexe et le libéra. Ses ongles le griffèrent. Il eut un sursaut quand elle lui comprima brutalement les bourses. Elle n'y allait pas de main morte !

— Vous n'êtes pas de glace, commandant, constata-t-elle d'une voix rauque. Détendez-vous, un traitement naturel devrait venir à bout de vos problèmes...

Elle enveloppa le membre de la paume de son autre main, sans cesser de le griffer jusqu'au scrotum. La caresse se fit plus précise et la manipulation plus vive. Ses seins gonflaient le décolleté de sa robe. Elle exulta, le souffle court :

— Vous n'êtes pas si malade ! Il suffit de trouver quelqu'un qui sache s'y prendre... se laisser faire violence... Venez avec moi, j'ai ce qu'il faut dans mes appartements. Vous voyez, pas besoin de médicaments ou de chambre froide !

Boris voyait surtout où elle voulait en venir, et c'était elle qui regardait, de tous ses yeux, se déployer sous ses doigts une érection qu'elle ne pouvait contenir dans sa paume. Il lui saisit brusquement le poignet, l'obligeant à lâcher prise. Leurs regards se croisèrent. Celui de Madeleine Leyman vacilla.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— On peut bander dans une chambre froide, docteur ? Vous connaissez un exemple ?

Elle recula comme s'il allait la frapper, mais ce n'était pas son intention. À force de l'avoir réprimé, son désir de la posséder était violent. Elle le sentit quand il la fit pivoter et se colla contre elle, une main empoignant ses seins, l'autre retournant sa robe. Elle ne portait rien dessous. Le contact du membre raide contre ses fesses nues la fit tressaillir. Elle se débattit à peine, pour la forme. Elle creusait le dos et remuait les fesses. Elle haleta.

— Oh, commandant... Vous me faites peur. Vous n'allez pas... ?

Il allait... et comment !

Il la courba sur le bureau, releva la robe sur sa taille et glissa une main sous son ventre. Sa fente était trempée. Elle fit claquer ses talons sur le sol en assurant son équilibre, écartant complaisamment les jambes. Il la pénétra d'une seule poussée rageuse et elle se cramponna au bord opposé du bureau, bras étendus, les seins écrasés sur le sous-main.

La respiration sifflante, elle serrait les mâchoires. Boris la vit secouer la tête, ses cheveux masquant son visage. Les contractions de son sexe sur le membre qui plongeait et cognait profond dans son ventre étaient si vives qu'il ne put se retenir longtemps. Il jouit avec un cri de délivrance et Madeleine émit une sorte de sanglot étouffé. Un ongle long et verni se cassa sur l'angle du bureau.

Toujours enfoncé en elle, il se pencha et lui écarta les cheveux pour voir son visage. La joue contre le cuir du sous-main, les yeux clos, elle avait les traits défaits. Elle murmura :

— Vous allez me faire mal ?

Boris n'était pas sûr que ce fût une question. Comme il allait lui en poser une autre, une vraie, son regard tomba sur le paquet UPS qui avait glissé à l'extrémité de la table de travail. L'étiquette de l'expéditeur mentionnait un laboratoire pharmaceutique de Dallas, au Texas.

Madeleine se crispa sous lui. Pas à cause du paquet qu'il venait de saisir en tendant le bras : son visage était tourné de l'autre côté et elle gardait les yeux fermés. Ses muscles intimes se resserraient sur la queue encore dure. Un coup de reins la fit se cabrer. D'une voix mal assurée, elle demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il prit son temps pour répondre, coulissant par brèves secousses. Elle était à nouveau sur le point de jouir quand il se retira presque entièrement d'elle et dit :

— Que vous me disiez tout ce que vous savez sur Kryo, docteur.

CHAPITRE XI



Bien qu'en retard, Boris était arrivé le premier au restaurant proche du Quai où Baba avait ses habitudes. Il n'avait pas pris le temps de repasser au bureau. Le colis UPS emporté chez Madeleine Leyman, sans qu'elle proteste, était posé sur la chaise voisine de la sienne. Le déjeuner s'achevait, le divisionnaire avait commandé des cafés. Il avait aussi assuré l'essentiel de la conversation, sans paraître remarquer la mine préoccupée de Boris. La canicule, les statistiques sanitaires et sécuritaires avaient fourni la matière de son bavardage, et il roulait des yeux sous ses lourdes paupières en décrivant l'ambiance au ministère.

— 2003 les a tellement échaudés qu'ils vont bientôt commander des messes pour qu'il pleuve !

Enfin, après qu'on leur eut apporté les cafés et l'addition, il jeta un coup d'œil aigu à Boris et lâcha :

— C'est cette affaire qui vous tracasse, Corentin ?

Boris n'allait pas lui avouer ce qu'il ruminait depuis qu'il avait quitté l'avenue Rapp : si Madeleine Leyman ne l'avait pas semé la veille, alors qu'elle ne s'était même pas rendu compte qu'il la suivait, elle l'aurait tout bonnement mené à Kryo !

— Elle est presque bouclée, répondit-il sans parvenir à masquer son dépit. Je sais à peu près tout, sauf l'essentiel : où se trouve le meurtrier... On est condamnés à attendre qu'il se manifeste...

— Un dingue ?

— Un malade. Un ancien sergent de l'armée...

Badolini fixait son café. Il questionna benoîtement :

— Il y a des interférences dangereuses ?

Ce qui en langage clair revenait à demander si des personnalités risquaient

d'être impliquées, ou élaboussées.

— Il y en a, mais on doit pouvoir neutraliser leurs effets, répondit prudemment Boris.

Comme Baba ne manifestait pas d'excessive curiosité, il s'abstint de lui relater ce qu'il avait appris de la bouche de Madeleine Leyman, une heure plus tôt. Une bouche crispée tantôt par le plaisir, tantôt par la peur. Pas celle que lui inspirait Boris, elle ne s'était pas vraiment plainte de la façon dont il l'avait traitée. Mais la peur d'être accusée de complicité. Convaincu qu'elle lui avait raconté tout ce qu'elle savait, et contre la promesse qu'elle le préviendrait aussitôt si Kryo se manifestait, il lui avait laissé entendre qu'elle pourrait s'en tirer sans dommage.

— Vous me ferez un rapport circonstancié, Corentin.

— Entendu, patron. Mais il faut d'abord coincer ce type. J'ai un plan, mais il me faut votre accord. Parce que c'est dangereux...

— Je vous fais confiance, Corentin. Jugez vous-même...

— Il s'agit de Géraldine...

Baba consentit à écouter, en froissant l'addition puis les billets qu'il tirait de son portefeuille. Quand Boris se tut, il hocha la tête.

— Si elle est partante, et que Brichot et vous estimez la chose maîtrisable, allez-y. Vous aurez des renforts, si nécessaire. Mais restez discrets sur le fond, surtout...

À nouveau les « interférences ». Boris retint un soupir et acquiesça. Sans doute pour le consoler, Baba avant de se lever livra une demi-confiance :

— On m'a refilé une patate chaude et je n'aime pas du tout ça. Faites pour le mieux, Corentin.

Sous-entendu : pour que je leur renvoie les pelures brûlantes...

Brichot était seul dans le bureau au retour de Boris. Celui-ci lui montra le colis reçu le matin même par le docteur Leyman.

— Des produits dopants ? suggéra Mémé en lisant le nom de l'expéditeur.

— Un genre, en effet. Rohypnol, Truxal, Viagra... un drôle de cocktail. On va les faire analyser. Kryo croit se soigner avec ça, mais comme il en abuse, le remède est pire que le mal.

Mémé regarda le nom du destinataire, puis sa flèche.

— Ne me dis pas que c'est elle qui le soigne ?

Boris hocha la tête.

— Si. La maîtresse du général Delafosse. Kryo avait pris l'habitude d'emprunter un véhicule de la Thronex. Et de rencontrer clandestinement Madeleine Leyman pour qu'elle lui fournisse ces comprimés. Il lui a avoué

qu'il avait enlevé des filles dans le Transit, le mois dernier. Elle a pris peur et a demandé au général de s'en débarrasser, sans lui dire à quoi il avait servi. Au lieu de le détruire, il s'est contenté d'en faire cadeau à sa fidèle Maîtresse Martha, Nadine Ricourt.

— Et Kryo ? demanda Brichot, les yeux plissés derrière ses lunettes.

— Elle n'a pas le moyen de le joindre. C'est lui qui l'appelle. Cela s'est produit hier. Elle était tellement pressée quand je la suivais... Elle courait au rendez-vous avec lui, pour lui apporter ses cachets... Il a multiplié les doses par trois ou quatre depuis qu'il fait chaud, et il perd les pédales. Hier, il était blessé, elle ignore ce qui lui est arrivé...

Boris s'énervait à mesure qu'il confiait à Mémé ce que Baba n'avait pas eu la curiosité de lui faire raconter.

— Qu'est-ce qu'on a de concret sur lui ? demanda Brichot, pragmatique.

La façon dont Boris avait confessé le docteur Leyman en deux petites heures n'était pas le sujet...

— Si peu que ça me fait enrager ! répondit Boris en faisant les cent pas. Elle le connaît sous le nom de Georges Christoli, il a quarante-huit ans. Dix-huit ans dans l'armée. Elle ne sait pas où il vit actuellement ni où il travaille. Agent de sécurité de nuit. Il roule dans une camionnette Renault blanche plus vieille que le Ford. Ils se retrouvaient dans un hôtel de la zone de Roissy. Il souffre depuis la guerre du Golfe de 1990 d'une maladie nerveuse imputable aux armes chimiques utilisées là-bas.

— Il a quand même mis plus de quinze ans à passer à l'acte... Et le signalement ?

Boris n'avait pas omis de se faire décrire Kryo par Madeleine. Il avait même commencé par ça. Elle avait d'abord serré les dents sous ses coups de boutoir, puis imploré qu'il la frappe, en des termes plus crus. Quand il s'était résolu à lui « rougir le cul », elle avait fourni les réponses, entre deux plaintes. Et une fois lancée, elle n'avait plus rien caché, à commencer par la qualité de ses orgasmes à répétition. Il avait à la fin l'impression d'être devenu une machine folle, mais quand il s'était répandu dans ses reins, elle lui avait tout dit.

Il détailla à Mémé les éléments du signalement. Avec la couleur particulière des yeux et la cicatrice à la tempe, il y avait de quoi établir mieux qu'un portrait-robot.

— Et tu trouves que tout ça, c'est peu de choses ? s'écria Brichot, incrédule. On va tout de suite s'y mettre...

Le bon sens de son ami aida Boris à se calmer. Il se rassit en face de lui.

— Tu as raison, Mémé. Avec ça, on le coïncera avant longtemps. Une question de jours ?

— Si on a de la chance...

— Mais s'il perd les pédales, il peut recommencer dès ce soir.

— Et le plan avec Géraldine ?

— Baba nous laisse carte blanche, répondit sombrement Boris. Et c'est un autre problème.

Mémé hocha la tête.

— Si Kryo sort du bois et perd la boule, ce sera encore plus dangereux pour elle.

— Maintenant que je lui en ai parlé, Géraldine ne va pas en démordre que c'est jouable. Où est-elle, au fait ?

— Partie déjeuner, répondit Brichot.

Il était 15 heures.

— Et toi, tu ne manges plus ? Qu'est-ce que dirait Jeannette Brichot ?

Mémé montra les enveloppes de biscuits vitaminés sur le coin de son bureau.

— Quand il fait trop chaud pour manger, je me sustente... Bon, on fait quoi ? Les avis de recherche tous azimuts d'abord...

— Bien sûr, approuva Boris. De mon côté, je vais tout mettre en place pour ce soir. Si on décommande au dernier moment, tant pis...

— Au fait, Baba fait toujours des cachotteries ?

— Plus ou moins, mais à présent, ça ne change plus grand-chose. Il sera très soulagé quand on aura mis la main sur Kryo. Et il ne sera pas le seul...

— Zut ! J'ai oublié de remonter la température dans son bureau. Il va se cailler...

— Je dirais qu'il a bien de la chance ! rectifia Boris en s'épongeant.

— J'en connais un autre qui est veinard, grand chef ! s'exclama Géraldine en entrant en trombe.

En les voyant tous les deux interloqués, elle éclata de rire.

— Vous en faites des têtes !

— Il faut qu'on parle sérieusement..., commença Boris.

— Qu'on s'organise et qu'on pense à tout, compléta Mémé.

— Vous croyez que je m'amuse, moi ? J'ai bu un verre avec Jacques et Audrey, je leur ai parlé du plan magnifique de notre grand sorcier. Ils sont O.K.

Boris et Mémé échangèrent un regard dont la jeune femme devina sans peine le sens. Elle expliqua ingénument :

— Au cas où vous n'y auriez pas songé, je me suis quand même assurée qu'ils étaient prêts à nous aider. C'était le minimum, non ?

« Amis du lundi et fidèles de cent six point six, la radio six, la radio sexe, il est vingt-trois heures et c'est Djack qui vous dit bonsoir ! Bonsoir mes chéris, le week-end a été torride ? La semaine sera d'enfer ! D'enfer et de sexe ! Et comme ça lui brûle les doigts aux manettes, à notre ami Kevin, on va se chauffer avec James Brown... *Sex Machine* ! On attend vos appels, racontez-nous vos frasques du week-end, vos galipettes mes minettes, vos bons coups mes p'tits loups... Allez J-B., *Sex Machine for ever* ! »

Dans la cabine de réalisation, Kevin, un grand échalas aux cheveux blonds raides et au menton orné d'un bouc, lança la musique. Jacques avant de couper son micro indiqua deux fois le numéro d'appel de la station, qu'il avait oublié de mentionner en ouverture de "émission. Puis il vida le verre de Jack Daniel's placé devant lui, tira une bouffée de sa cigarette et lança un regard vers le centre de la pièce.

Boris l'encouragea d'un sourire. Malgré la ventilation, la salle était déjà saturée de fumée et il devait y faire plus de vingt-cinq degrés. De l'autre côté de la cloison vitrée, le visage de Géraldine apparaissait à travers une brume. La jeune femme était assise près d'Audrey, elles avaient l'air de papoter comme de vieilles copines. Un voyant clignota sur le standard téléphonique placé devant elles. La métisse ajusta son casque d'écoute et appuya sur une touche pour prendre l'appel.

Boris retint son souffle, mais Audrey se contenta en répondant de lui adresser un clin d'œil et se mit à rire. Elle écrivit quelques mots sur une feuille qu'elle glissa devant Jacques. Boris se détourna et faillit se heurter à Samira qui apportait du café. Elle avança ses lèvres peintes et pointa la langue, mimant un baiser. Il s'écarta pour la laisser passer et se retint d'allumer une cigarette pour ne pas ajouter à la tabagie ambiante.

À la fin du morceau, Jacques rouvrit son micro et enchaîna de son habituel débit saccadé :

« Vous êtes là amigos, frétilants comme Samira qui n'a pas encore ouvert sa jolie bouche, mais ça la démange déjà... merci pour le café, mon cœur... et merci à Jeanne de nous appeler, c'est bon signe, une Jeanne en ligne, une ligne de Jeanne pour démarrer la fête du lundi soir... Salut, Jeanne !

— Salut Djack ! Salut les fêlés !

— Qu'est-ce que tu as raconté à notre belle, très sexy et pouf peu de temps très sage Audrey, pour qu'elle se marre comme ça ?...

— Qu'avec la voix chaude qu'elle a, elle donne envie de lui brouter le minou ! » s'esclaffa Jeanne.

Dans la voiture garée devant l'immeuble, le lieutenant Karim cessa de pianoter sur le volant pour soupirer :

— Leurs histoires de gonzesses, vous vous rendez compte ?

Encouragée par Djack, Jeanne racontait à l'antenne que par ces températures c'était super bon de jouir dans un Jacuzzi, sous la langue agile

d'une copine.

Elles n'avaient pas quitté le Jacuzzi de tout le weekend...

— Et les mecs, qu'est-ce qu'ils deviennent, les mecs, si toutes les filles se gouinent ? se plaignit Karim.

Assis à côté de lui, le capitaine Aimé Brichot leva les yeux au ciel.

— Qui est-ce qui a un Jacuzzi, d'abord ? dit-il en guise de réponse. Personne de mes connaissances.

À onze heures et demie, après le témoignage d'un certain Gégé qui racontait à demi-mot une excursion dans les catacombes avec sa copine, et que ç'avait été super excitant de s'envoyer en l'air sous terre, Jacques ne rata pas la transition.

« Tâche de remettre ça, Gégé, et viens nous raconter la suite un soir prochain ! Et notre amie la baiseuse qui aime le champagne, comment elle s'appelle, déjà, Audrey ? Pascale, c'est ça, alors Pascale, t'es pas retournée à la cave, ce week-end ? Rappelle-nous si tu nous écoutes, ma choute. Et Trique de glace ? Ah, j'en ai froid dans le dos rien que d'y penser, à la chambre froide de Kryo ! J'en ai des frissons dans le bas des reins. Toi aussi, Audrey ? Tu sucerais bien un glaçon, ma toute belle ? Allez, musique, Kevin, en attendant que nous reviennent Pascale, Kryo, et leurs dernières aventures... Et peut-être une surprise en direct, mes chéris... »

Samira surgit près de Boris, qui se tenait appuyé au mur à l'entrée de la salle. En battant des cils, elle avança vers sa ceinture une main frôleuse.

— C'est mou, ce soir ! Même Djack a pas vraiment la pêche... C'est à cause de vous, il se lâche pas.

Boris s'écarta sans répondre. Jacques venait de s'enfiler dans chaque narine une petite pincée de poudre blanche sans se soucier de leur présence. Et Samira avait dû faire de même, mais plus discrètement. Ses yeux agrandis brillaient. Elle porta la main que Boris avait esquivée au bas de son ventre, la glissa dans sa minijupe et le provoqua d'une de ses mimiques obscènes qui faisait luire sa grosse bouche décorée d'un diamant dans son visage fardé de blanc. Puis elle traversa la salle en se dandinant, entra dans la cabine à l'autre bout et, sans préambule, se glissa entre les jambes de Kevin. Boris devina la suite. Plus proche et mieux placée, Audrey se tordit le cou pour observer. Puis elle se retourna vers Boris et le fixa en passant la langue sur ses lèvres, la mine gourmande.

Géraldine, debout près de Jacques, ne perdait rien du manège de Samira ni des grimaces de la métisse. Elle frotta ses paumes sur ses hanches et ondula sur place, au rythme du morceau qui passait. Un slow. Boris ne put s'empêcher de fixer la courbe de ses petites fesses rondes moulées par son jean clair. Jacques dit quelques mots à la jeune femme. Elle s'étira, cambrant le dos et inspirant à fond avant de se rasseoir. La pointe de ses seins se dessinait en relief sous le tissu de son haut noir et blanc.

Jacques reprit le micro sur la fin de la musique. C'était son quart d'heure langoureux. Il était presque minuit. Trop tard pour Kryo, pensa Boris.

« Lumières tamisées pour tous, mes chéris, commença-t-il d'une voix veloutée. La surprise est là devant moi, elle ondule, elle ondoie, c'est Géraldine la divine, la grande copine d'Audrey, qui nous rend visite, salut Géraldine, tu es sublime et quand tu me regardes comme ça, je me mets à trembler grave... Dis-nous, Géraldine, qu'est-ce qui te fait craquer ?

— Salut Djack, salut les fêlés..., se lança Géraldine, la bouche tout près du micro que Jacques tournait vers elle, la voix basse et voilée. Ce qui me fait craquer, moi, c'est une façon de me regarder qui me donne la chair de poule, tu vois. Je me souviens d'un mec sur un glacier, un guide de haute montagne...

— Les sommets, les glaciers... on respire mieux, tout d'un coup, susurra Jacques. Continue, Géraldine, tu me fais déjà rêver. Des yeux bleus comme un lac... un grand mec bronzé...

— Ouais, une gueule burinée, un coureur de grands espaces... j'aime bien perdre mes repères, tu vois. »

Dans la voiture garée dehors, le lieutenant Karim serra le volant.

— Ma parole, elle me donne le frisson !

— Un aventurier..., murmura Brichot, le regard dans le vague.

Les têtes de Jacques et de Géraldine se touchaient presque au-dessus du micro. Audrey écarquillait les yeux en écoutant leur dialogue improvisé. La voix de Géraldine était devenue si rauque qu'elle chuchotait.

À croire qu'elle avait aussi suivi des cours d'art dramatique, songea Boris.

« ... et ses mains, poursuivait la jeune femme. Tu croises son regard, tu vois ses mains... tu les imagines déjà, sur ta peau... le feu et la glace...

— Waouh ! C'est moi qui en ai la chair de poule ! s'écria Jacques en revenant à son ton habituel. Elle est pas glamour, Géraldine ? J'en connais des durs de durs qui doivent fondre ! Allez les durs à cuire, on attend vos appels ! »

Il fit signe à Kevin de lancer un autre morceau, leva le pouce en direction de Boris et sourit à Géraldine qui se levait.

Elle rejoignit Boris. Ses yeux verts pétillaient. Ses pommettes brillaient.

— Bravo ! dit-il. C'était très... personnel.

Elle eut un petit rire et allait répondre quand il se figea. Son casque sur le crâne, Audrey levait le bras, sa main faisant le V de la victoire. C'était le signal convenu. Kryo avait appelé...

— C'est toi, Géraldine ? Tu aimes les baroudeurs, on dirait...

— Oui... les mecs qui en ont vu, qui ont bourlingué, répondit Géraldine dans le micro du casque. Un peu d'exotisme, ça m'excite...

— Ta façon de le dire... ça me plaît. T'es libre, là ? Pour un petit voyage...

— Libre, faut voir. Où tu es, toi ?

Penché derrière le fauteuil de Géraldine, Boris écoutait, le front plissé. Il y avait de la tension dans la voix de la jeune femme. Elle dut le sentir car elle enchaîna du même ton sensuel que lors de son passage à l'antenne :

— Audrey m'a dit que tu t'appelais Kryo... c'est grec ?

— Kryo avec un K... Mais tu peux m'appeler Trique de glace, ricana-t-il.

— Oh oh, sans charre ?

— Tu crois que je me vante ? Viens me voir...

— Dis-moi où, Kryo. Ou bien viens toi-même.

— C'est toi qui viens ! dit-il sèchement. Je bosse. Mais on sera peignards, rien que tous les deux...

— O.K., explique-moi...

— T'as une bagnole, un portable ?

Dans la voiture, l'intermède musical avait paru bien long à Brichot et à son jeune collègue. La voix de Jacques reprit enfin :

« Salut amigos, la divine Géraldine, la reine des cimes, est repartie vers d'autres aventures, et j'en reste tout émoustillé. Mais elle reviendra, promis juré ! »

— Il a appelé ! s'écria Brichot, réagissant à la dernière phrase, qui était l'autre signal, destiné aux policiers auditeurs.

Mémé prit le micro de la radio de bord et put rapidement le vérifier : dans les deux autres voitures, on avait compris que les choses se déclenchaient.

Boris sortit en trombe de l'immeuble. Il s'en tint à l'essentiel de la conversation hors antenne entre Kryo et Géraldine :

— Il lui a donné rendez-vous là où il bosse.

Le visage de Brichot se détendit.

— Quelle adresse ?

— C'est pas si simple, Mémé. Elle va Porte des Lilas et il la rappelle. Paraît que c'est trop compliqué pour qu'elle trouve toute seule...

Ils échangèrent une grimace.

— Un truc tordu ! soupira Karim.

— Envoie les autres là-bas et qu'ils ouvrent l'œil, Mémé. Nous, on suit Géraldine.

Celle-ci était prête. Audrey la serra contre elle.

— Reviens vite fêter ça avec nous, lieutenant !

Elle glissa à Boris :

— Moi aussi j’aime les voyages, oublie pas...

Géraldine s’installa au volant d’une Clio sans téléphone de bord, posa son portable ouvert sur le siège passager et dit simplement à Boris au moment de démarrer :

— Je compte sur toi, grand chef.

Malgré son sourire, elle était nerveuse.

Boris, dans la Laguna, la suivit en direction du nord. Brichot et Karim étaient derrière. Dans les deux autres voitures banalisées, Devriès et deux jeunes lieutenants de la Criminelle arrivaient déjà Porte des Lilas.

La paume moite, Géraldine rétrograda sans lâcher son portable.

— T’es passée sous l’A3 ? questionna la voix dans l’appareil.

— Ça y est. Je suis au rond-point.

— C’est bien, prends à gauche et continue tout droit.

Elle oublia de mettre son clignotant et se fit klaxonner.

— T’es nerveuse ? rigola Kryo au téléphone.

— C’est loin...

— T’auras ta récompense !

Sur le boulevard qui traversait la zone d’activités au nord de Bondy, Boris se rapprocha de la Clio. Il n’y avait pratiquement plus de circulation. Les trois autres voitures suivaient. Dix minutes à peine s’étaient écoulées depuis que Kryo avait rappelé Géraldine Porte des Lilas pour la guider. Rien de suspect, mais s’il se méfiait ? Un cortège de cinq voitures dans ce coin désert où les entrepôts succédaient peu à peu aux bureaux était trop repérable. Il demanda à Mémé de ralentir et de faire passer la consigne : on n’était plus très loin du but. Il éteignit ses phares : la nuit était claire et il se fiait aux feux arrière de la Clio.

Géraldine mit son clignotant et tourna à droite, obéissant aux indications de Kryo.

— T’es vachement prudente, dit-il.

— Comment ça ? dit-elle en se raidissant.

— Je te vois arriver. La première à gauche, maintenant. Tu peux couper tes phares. Le portail sur ta droite à cinquante mètres ! Tu rentres et tu te gares entre les deux remorques le long du quai... Coupe tes phares !

— Mais ?

Il avait raccroché. Elle jeta un regard inquiet autour d’elle, puis dans son rétroviseur. Où pouvait-il être, s’il la voyait arriver ? Elle obéit, braqua à

droite. Elle franchit le portail ouvert, aperçut le quai et contourna la remorque. Dans le rétroviseur, elle entrevit le portail qui se refermait. Elle réalisa aussitôt que dans l'espace où il lui avait ordonné de stationner, la Clio serait invisible de la route. Elle hésita, fit un appel de phares puis coupa le contact et saisit son portable pour prévenir Boris.

Une ombre mouvante sur fond d'obscurité lui fit tourner la tête et elle n'eut pas le temps de réagir. Sa portière s'ouvrit et une main lui saisit le poignet au vol. L'appareil tomba sur le plancher. La masse de l'homme lui boucha la vue. Il lui tordait le poignet.

— Bienvenue chez moi, fit la voix métallique de Kryo. Viens vite au frais !

Boris jura. Il avait aperçu la Clio qui tournait à droite, ses phares s'étaient éteints et à présent qu'il arrivait à la première intersection, il ne la voyait plus nulle part. La route rectiligne était bordée de bâtiments tous semblables. Et déserte... Il regarda en arrière, vit un large portail fermé.

— Je l'ai perdue de vue ! cria-t-il dans le micro.

— Il y a eu un appel de phares sur la droite ! fit la voix de Mémé.

Le cœur cognant contre ses côtes, il fit marche arrière, stoppa face au portail clos. Karim s'arrêta derrière lui. Mémé courut à sa rencontre.

— C'était là, dit-il en montrant le long entrepôt perpendiculaire à la route.

— Tu es sûr ? Derrière la remorque ?

Brichot hocha la tête.

— Dis à Devriès de prendre à droite et de faire le tour. Si Kryo se méfie, il faut s'attendre à tout. C'est un ancien commando...

Il évaluait déjà la hauteur du portail. Il prit son élan et d'un bond parvint à en accrocher le sommet. Le temps que Mémé avertisse le capitaine, il s'était rétabli à la force des bras et se laissait retomber de l'autre côté. Sans reprendre haleine, il courut vers la remorque, découvrit la Clio, portière ouverte.

Tout en faisant de grands signes à l'intention des autres, il observa le quai de chargement. Les portes de fer coulissant sur des rails étaient toutes closes. Celle qu'il essaya de tirer ne bougea pas d'un centimètre. Il fonça vers l'extrémité du bâtiment, cherchant une entrée.

— Je croyais qu'on discuterait un peu, tous les deux, dit Géraldine en s'accrochant au bras de Kryo sans réussir à lui faire lâcher prise. J'aurais bien bu un verre... Vous me faites mal...

Elle s'efforçait de contrôler sa voix, de ne pas chevroter. Il lui broyait le

poignet en l'entraînant le long des containers frigorifiques, mais ce n'était pas le pire. Le plus inquiétant était son regard éteint, décoloré, comme retranché du monde. Est-ce qu'il l'avait même regardée ? En la forçant à traverser le bureau éclairé, il n'avait manifesté pour elle aucun intérêt perceptible. Rien dit non plus. Il haletait en la tirant hors de la pièce, la respiration sifflante et oppressée.

Il était indifférent. C'était ça le pire.

Elle guettait le moment propice pour tenter de lui échapper, en tâchant d'endiguer la peur que lui inspirait son visage figé. Une veine saillait à sa tempe, la cicatrice était longue, une balafre grise sur la peau couleur de cendre. Elle devait presque courir pour ne pas tomber, tant il se précipitait. Et il était d'une force terrible. Capable de lui casser le bras d'une seule main, si elle résistait. Elle frissonna en se rappelant ce qu'il avait infligé à Virginie Tallec. Pensa à Boris pour se donner du courage.

Kryo stoppa net sa course effrénée à travers l'entrepôt. Le container devant eux était différent des autres, muni d'une porte en bois épais, sans revêtement isolant. Géraldine, essoufflée, sentit l'étau des doigts sur son poignet se relâcher. Elle dit très vite :

— Vous ne m'avez même pas dit si je vous plaisais un peu... c'est vexant.

Il leva son bras libre et elle vit le bandage qui entourait sa main. Un tube dépassait entre ses doigts. Du pouce, il fit sauter le couvercle, avala le contenu. Il jeta le tube vide, contrôla sa respiration.

— Bien sûr que tu me plais, dit-il en l'attirant contre lui.

Il lui ceintura la taille et la plaqua contre son torse. Son visage tout près du sien, il sourit. Une autre balafre sur son visage...

— Où est-ce que tu tapines à Vincennes, petite pute ? Je t'ai jamais vue... T'es nouvelle, c'est ça ?

La main bandée lui palpait les fesses. L'autre libéra son poignet pour se refermer sur ses seins.

— T'es nouvelle ? répéta-t-il, le front plissé.

— Ouais... nouvelle et novice.

Entrant dans son jeu, elle se tortilla contre lui.

— J'ai pas trop l'habitude, murmura-t-elle, espérant le faire parler, gagner du temps.

— C'est ce que je préfère.

Il avança le bassin, la coinçant dos à la porte de la chambre froide. Elle sentit une barre dure appuyer contre son ventre. Ses jambes flageolèrent.

— Elles, c'est ça qu'elles préfèrent ! La trique de glace du sergent Kryo !

Elle essaya de faufler sa main vers la bosse du bas-ventre, et de rendre convaincante sa grimace de convoitise. Mais il avait relevé la tête et fixait un

point au-dessus de la porte. Est-ce que c'était le moment de tenter de fuir ? Et Boris, qu'est-ce qu'il fichait ?

À l'instant où Géraldine allait bondir, leur parvint l'écho de détonations, suivies d'un fracas métallique, à l'autre bout de l'entrepôt. Kryo referma une main sur l'épaule de la jeune femme, la força à s'écarter. L'autre main manœuvra le levier d'ouverture. La porte de la chambre froide pivota.

De l'obscurité fondit sur Géraldine une lame d'air glacé qui lui coupa le souffle. Aveuglée, elle résista à la poussée violente dans son dos, s'arc-bouta au chambranle. Elle poussa un hurlement. L'air froid lui emplit les poumons. S'agrippant à la manche de Kryo, elle détendit son bras libre et frappa du tranchant de la main, avec une force décuplée par la terreur. Elle éprouva le choc dans tout son corps, entendit un craquement, un cri, le bruit sec de la porte qui se refermait. Elle voulut hurler à nouveau, mais ne put émettre un son.

Dans le silence glacé, seul s'entendait le bruit de ses dents qui s'entrechoquaient.

Avec son arme de service, Boris avait tiré deux fois pour faire sauter la serrure de la porte, à l'arrière de l'entrepôt. Il l'ouvrit d'un coup d'épaule et tous se ruèrent à l'intérieur. Une grande pièce servant de bureau était vide. Tandis que les autres se précipitaient dans l'entrepôt, Boris s'arrêta un instant devant un tableau de commandes, dans un renforcement. Parmi les voyants lumineux, un seul clignotait. Le chiffre affiché passa de 5 à 6. Les autres marquaient – 25.

Il épongea la sueur qui ruisselait de son front et s'élança, rameutant les hommes qui inspectaient l'alignement des containers.

— Par ici, Mémé ! cria-t-il au passage.

Il parvint le premier à l'extrémité de la rangée, tourna le coin et repéra les chambres froides, à l'écart. La première affichait 6 °C, les autres 2. Il abaissa le levier et tira. La porte résista. Il manœuvra plusieurs fois le levier, entendit un déclic et la chambre froide s'ouvrit. Il eut l'impression en y entrant que ses poumons se racornissaient. Il buta contre quelque chose. Une lampe s'alluma en grésillant. Kryo gisait à ses pieds, une main crispée sur la poitrine, la bouche ouverte, maculée de sang.

Il l'enjamba et saisit Géraldine à bras le corps. Accroupie et recroquevillée contre la paroi, elle grelottait, les bras frileusement serrés contre sa poitrine. Il la porta à l'extérieur. Elle s'agrippa à son cou, tremblant comme une feuille. Mémé lui couvrit les épaules de son veston.

— Il est mort, fit une voix transie, derrière eux.

— Et ces paquets pendus au fond, c'est quoi ? demanda une autre.

— Merde, on dirait...

Boris s'éloigna. Bien que parcourue de frissons, Géraldine se tint debout sans aide après quelques pas. Elle lui sourit et dit dans un souffle :

— J'ai eu chaud, grand chef...

L'imprimante finit de cracher les pages et Boris relut son rapport circonstancié à l'intention de Baba, en évitant que des gouttes de transpiration ne tombent sur le papier. La canicule atteignait paraît-il son pic ce mercredi, on annonçait la pluie pour le 14 juillet.

Il en avait terminé quand Mémé arriva avec sa provision de bouteilles d'eau fraîche. Il fallait aller les chercher au diable de l'autre côté de la cour du 36, mais c'était un détour qui en valait la peine : elles sortaient du frigo. Il en tendit une à sa flèche et demanda :

— Géraldine a appelé ?

— Oui, tout va bien, elle revient demain. Je lui ai proposé d'attendre lundi, avec le pont du 14, mais elle y tient. Elle prétend même qu'elle a bien dormi.

— Elle est solide...

Dans la bouche de Mémé, c'était un compliment.

— Le rapport d'autopsie de Kryo est arrivé, reprit Boris.

— Alors ?

— Ce qu'on avait deviné : congestion pulmonaire foudroyante, le cœur a lâché. Avec les doses qu'il prenait du cocktail du docteur Leyman, le contraste thermique a été fatal. Géraldine lui a quand même cassé la mâchoire...

— Très solide..., commenta Brichot, que la chaleur incitait à économiser ses propos.

Les corps suspendus dans la chambre froide étaient ceux d'Estelle Lecœur et Fanny Poletti... Décédées d'hypothermie.

Boris se souvint après avoir glissé son rapport dans une enveloppe que Géraldine lui avait demandé de relever ses mails. Il s'installa devant l'ordinateur de la jeune femme, cliqua plusieurs fois et fronça les sourcils quand s'afficha un texte. Il le lut et s'exclama :

— Ça alors ! Viens voir ça, Mémé... Elle l'a reçu avant-hier soir, on était déjà partis à 106.6... On aurait pu lui éviter tout ça !

Le mail adressé au lieutenant Hébert émanait de la société de stockage frigorifique SSF.

« Suite à votre demande de renseignements de ce jour, nous vous informons que M. Georges Kriostolis est employé comme veilleur de nuit sur notre site de Bondy... »

Brichot en resta coi.

— Plus que solide, brillante ! conclut Boris. Allez, je réserve pour déjeuner *Chez Georges*. Je t'invite. Si tu continues avec tes barres pour collégiens, tu vas dépérir, et Jeannette m'en voudra.

Ils ne se pressèrent pas de quitter la salle climatisée du restaurant.

À leur retour, Boris consulta ses mails et tiqua : il en avait reçu un qui émanait de Thronex, la société fantôme abritée par la DGA.

Le texte était aussi laconique que Brichot par forte chaleur : « Félicitations. » Et en guise de signature, quatre étoiles... En pièce jointe, il y avait une photo : Boris se reconnut à la porte de l'immeuble du boulevard Suchet, montrant ironiquement sa carte à l'objectif de la caméra de surveillance.

Il fit glisser le tout dans la corbeille, cliqua pour la vider et entendit avec plaisir le petit bruit de broyeuse de l'ordinateur.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

TABLE